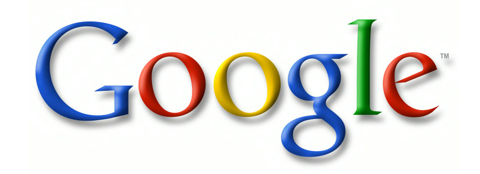
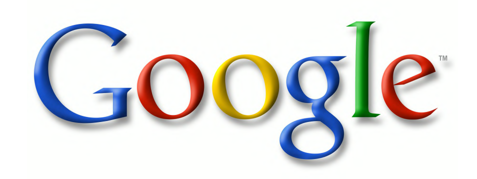




AVIS.

Le prix des douze Volumes du nouveau Théatre Allemand, est de 48 livres, port franc par la Poste. On les trouve

A Paris, au Cabinet de Littérature Allemande, rue Saint-Honoré, au coin de la rue de Richelieu.

Chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

Chez Couturier fils, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, au Coq.

Chez Brunet, Libraire, rue de Marivaux, place de la Comédie Italienne.

Chez Nyon l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue du Jardinet.

Chez Barrois le jeune, Libraire, Quai des Augustins.

A Versailles, chez Blaizot, Libraire, rue Satori.

A Dessau. Au Bureau de la Librairie des Savans.

A Leipsick, chez M. Dyck.

EN FRANCE.

Pour recevoir les Volumes, franc de port par la Poste, on s'adressera directement à Paris, au Cabinet de Littérature Allemande, à M. Friedel, Professeur des Pages du Roi.

Il faut affranchir la lettre de demande & le port de l'argent.

NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND.

PAR MM. FRIEDEL ET DE BONNEVILLE.

DOUZIEME VOLUME.



A PARIS.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



CHOIX DE PETITS ROMANS,

CONTES, ANECDOTES, PIECES AGRÉABLES, &c.

Traduits de l'Allemand

Par MM. FRIEDEL & DE BONNEVILLE.

APRÈS avoir donné un Recueil de toutes les Pieces qui ont paru avec succès sur les théatres des Capitales de l'Allemagne, nous voulons essayer de faire connoître, *dans un autre genre*, la littérature Allemande moderne.

Nous publierons incessamment, en 6 vol. *in*-12 de 240 à 250 pages, un choix de *petits Romans*, *Contes*, *Pieces agréables*, *&c* : & comme

dans un Roman frivole aisément tout s'excuse,

pourvu *qu'en passant*, la fiction nous intéresse, nous retrancherons dans ces Ouvrages tout ce qui ne pourroit plaire qu'à des Nationaux. Un Cabinet de littérature Allemande, composé d'environ trois mille volumes, où sont tous les bons Ouvrages nouveaux, nous a donné un grand avantage dans notre choix; & sans parler de ces petites Pieces charmantes, qui ont eu en France de véritables succés, nous espérons bientôt prouver que les plus agréables, & celles qui sont vraiment faites de génie, ne sont pas encore connues.

Tout sera neuf dans ce Recueil; nous voulons dire, qu'on n'y réimprimera aucune traduction; sans toutefois nous imposer la loi de ne rien retraduire, mais ce seroit toujours de loin en loin, comme nous avons fait dans notre premiere entreprise.

Dans les *douze* volumes *in*-8°. de notre théatre, il n'y a qu'une Tragédie de *Lessing*, & trois autres petites Pieces dont il existât des traductions. Ces quatre Pieces, que nous étions bien aise d'avoir dans notre collection, sont : *La mort d'Adam*, dans le neuvieme volume, dont la traduction, froide & infidele, fi, il y a dix ans, une réputation; *Miss Sara Sampson*, dans le dixieme vol. traduite par *MM.*

Junker & Liebault; *les six Plats*, dans le 11e. vol. & *le Bon Fils*, dans le 12e. vol. traduits par J. H. E. En comparant ces traductions dans les morceaux sublimes, & pour la vérité du dialogue, on pourra juger si nous avons cherché à profiter des traductions faites avant les nôtres.

Quels que soient les Ouvrages dramatiques des Allemands, leurs mœurs & leur génie, ne peuvent être bien connus que par leur théatre : vérité sentie par nombre d'Ecrivains d'un grand poids, qui assurent que le théatre d'une nation, la fera toujours mieux connoître au Philosophe que sa propre histoire, avec quelque liberté qu'on ait pu l'écrire. Aussi, dans toutes nos traductions, avons-nous été scrupuleusement fideles; autant qu'on pouvoit l'être dans une langue, qui n'a pas l'audace vigoureuse des langues du nord, dont la discordante harmonie annonce les orages des grandes passions. Nous n'avons rien supprimé, rien altéré. Que diroit-on d'un Peintre, qui auroit promis un tableau véritable du costume d'un peuple étranger, & qui n'ayant ôsé représenter des hommes, la tête rasée, comme les Chinois, par exemple, leur auroit mis une perruque à l'Européenne ?

Nous donnerons le titre général de

Litterature Allemande

à nos six volumes, qui seront publiés de deux mois en deux mois, avec la même exactitude que l'ont été ceux de notre théatre Allemand. Le premier vol. paroîtra le premier Janvier prochain, le deuxieme le premier de mars, &c. Ce nouveau Receuil se vendra aussi par souscription pour tous ceux qui, desirant recevoir leurs volumes à mesure qu'ils sortiront de dessous la presse, ne veulent pas, à chaque publication, avoir l'embarras d'écrire aux Libraires, & de multiplier les fraix. On payera à Paris 12 liv. pour les six volumes; & on les recevra, franc de port dans tout le Royaume, à 14 liv. 8 sols. Cependant, pour assurer nos Souscripteurs de la sévérité que nous voulons mettre dans notre choix, cette souscription n'est pas de rigueur. Outre le titre général de *Littérature Allemande*, nous donnerons à chaque Ouvrage un titre particulier pour ceux qui ne voudroient pas souscrire, & à qui tel volume du Recueil ne plairoit pas.

Chaque volume se vendra séparément 2 liv. 8 s. à ceux qui n'auront pas souscrit.

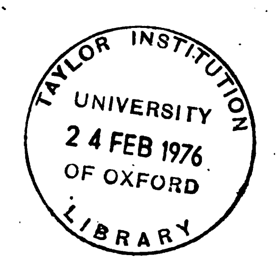
On souscrit pour ces *Contes & petits Romans*, chez M. Friedel, Professeur des Pages du Roi, au Cabinet de Littérature Allemande, rue Saint-Honoré, au coin de la rue de Richelieu (1).

P. S. Nous donnerons dans le sixieme & dernier vol. de ce Recueil, une Notice sur les différens Auteurs que nous aurons traduits.

---

(1) *On y trouve aussi les douze vol. in-8°. du* Nouveau Théatre Allemand, par MM. *Friedel & de Bonneville. Prix 48 liv. port franc dans tout le Royaume.*

Et des Tables pour faciliter l'étude de la langue allemande, par M. Friedel, Professeur des Pages du Roi.



LES VOLEURS,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES

ET EN PROSE.

PAR

M. SCHILLER.

(1)

NOTICE

SUR M. SCHILLER.

NOUS aurions manqué à la promesse que nous avons faite de traduire les Pieces qui ont été représentées avec succès sur les théatres de l'Allemagne, si nous avions omis dans ce Recueil: *Les Voleurs*, de M. Schiller. Sa Tragédie, dont nous donnons la traduction dans ce douzieme Volume, qui termine notre entreprise, a eu un succès inoüi sur-tous les théatres où l'on a permis de la jouer; car elle a été défendue sur plusieurs.

M. Schiller n'est point un de ces gens dont il est parlé au livre des Maximes, qui ressemblent aux Vaudevilles que tout le monde chante un certain temps, quelque fades & dégoûtans qu'ils soient. C'est un jeune Écrivain qui paroît fait pour étonner son siecle de la vigueur de son génie. Sa destinée intéresse tout être qui pense.

Quoique l'ensemble & presque tous les détails de sa Piece soient du plus mauvais goût, les traits sublimes qu'on y rencontre en assez grand nombre, & sur-tout un horrible intérêt, vous attachent, malgré vous, à des scènes toujours plus affreuses.

Un jeune infortuné, que des scélérats ont livré au désespoir & à tous les remords du crime, terrible comme Achille dans sa fureur, jure de punir le méchant qui a opprimé le foible. L'on représentoit cette Piece à Fribourg dans le Brisgaw, & toute la

jeunesse de cette Ville, l'élite de la Noblesse, jurent d'être comme lui des *Anges exterminateurs*. Dans l'âge heureux de l'amitié, de l'amour, de l'héroïsme, ils se lient par des sermens presque aussi féroces que ceux de Catilina. Heureusement le hasard fit découvrir cette conjuration, dont les effets auroient été affreux. Impressions terribles, qui prouvent toute l'énergie des pinceaux de M. Schiller. C'est un fait connu de toute l'Allemagne.

Après un succès aussi extraordinaire, l'Auteur imprime aujourd'hui que sa Piece est détestable, & il a vraiment raison; mais il faut l'entendre parler lui-même dans le Prospectus d'un Ouvrage périodique qu'il va publier, & qui aura pour objet tout ce qui intéresse les mœurs.

« J'écris comme citoyen du monde. Je ne sers aucun Prince: de bonne heure j'ai perdu ma patrie pour l'échanger contre le genre humain, que je connoissois à peine en imagination. Un singulier malentendu de la Nature m'avoit condamné à me faire Poëte dans la Ville où j'étois né» (1).

« Mon penchant pour la Poésie, blessoit, disoit-on, les loix de l'institut dans lequel j'étois élevé. (2) Mon enthousiasme a lutté pendant dix années entieres contre un état pour lequel mon cœur n'étoit point fait; mais la passion pour la Poésie est terrible & dévorante comme le premier amour. Ceux qui croyoient l'étouffer, l'ont entretenue brûlante.

Pour échapper à un contrat fait sans moi, dont j'étois la victime, mon cœur s'égaroit dans un

---

(1) A Würtemberg.
(2) L'Ecole Militaire du Duc de Würtemberg

monde *idéal*, ne connoissant ni le *monde réel* dont j'étois séparé par des liens de fer, & des murs de ténébres impénétrables; ni les hommes; (ceux qui m'entouroient n'étoient qu'un seul être que la Nature créatrice avoit abandonné) ni les nobles penchans des êtres libres, livrés à eux-mêmes. Cercle étroit où la Nature à la gêne n'avoit plus rien de sa grâce, de son originalité, de son audace ! — Ne connoissant point les chefs-d'œuvres de la Nature; car on sait que les portes de cet institut ne s'ouvrent pour les femmes que lorsqu'elles n'intéressent point encore, & lorsqu'elles ont cessé d'intéresser. Ne connoissant donc ni les hommes, ni leur destinée, mon pinceau devoit nécessairement manquer *le milieu* entre l'ange & le démon; & produire un monstre qui heureusement n'existoit pas; auquel je ne souhaiterois l'immortalité que pour éterniser l'exemple d'une production enfantée par la subordination & le génie, union qui répugne à la Nature. Je parle des Voleurs.

Que le climat sous lequel je suis né soit toute mon excuse. Si des plaintes sans nombre portées contre cette Piece, il en tombe une seule sur moi, c'est d'avoir osé peindre des hommes, deux ans avant d'en avoir trouvé.

Les Voleurs me coûtent ma famille, ma Patrie. — Dans un âge où c'est encore la voix du grand nombre qui fixe notre inquiétude, & détermine nos sentimens & nos pensées, où le sang bouillant d'un jeune homme se ranime aux doux regards qui l'applaudissent, où mille pressentimens d'une grandeur future entourent son âme exaltée, & où il entrevoit déja dans l'avenir la divine immortali-

té ; au milieu des jouissances des premiers éloges, inespérés & non mérités, qui des Provinces les plus éloignées venoient me séduire, on interdit ma plume dans ma Patrie, sous peine d'être enfermé. —— Tout le monde sait la résolution que j'ai prise. Je me tais sur le reste. Je ne me crois permis sous aucun prétexte d'en demander raison à celui qui, jusqu'à cet instant, m'avoit servi de Pere, & je n'autoriserai point, par mon exemple, qu'on veuille arracher une seule feuille des lauriers d'un Prince que nommera l'Eternité. (1)

A présent, toutes mes relations sont dissoutes. Le Public seul est aujourd'hui mon étude, mon Souverain, mon Pere. C'est lui seul que je crains, que je respecte. Je ne sais quoi de sublime s'empare de moi à cette idée : Je n'aurai pour juge que le cœur de l'homme. »

M. Schiller demeure à présent à Mannheim, où il a le titre de Conseiller Aulique de l'Electeur du Palatinat-Baviere. Depuis *les Voleurs*, il a publié deux autres Tragédies, *la Conjuration de Fiesko*; *l'Amour & la Cabale*. Cette derniere Piece contient des scènes d'un rare mérite. Il travaille à présent à une Tragédie de *Don Carlos*, Infant d'Espagne.

---

(1) Le Duc de Wurtemberg.



PERSONNAGES.

MAXIMILIEN DE MOOR, Comte régnant.

CHARLES, } ſes Fils.
FRANÇOIS, }

AMÉLIE, ſa Niéce.

HERMANN, Fils naturel d'un Gentilhomme.

SPIEGELBERG,
SCHWEIZER,
GRIMM,
SCHUFTERLE,
ROLLER,
RAZMANN,
KOSINSKY,
} Jeunes libertins qui finiſſent par ſe faire Voleurs.

UN HOMME DE ROBE.

DANIEL, vieux Domeſtique.

UN DOMESTIQUE.

PLUSIEURS VOLEURS.

L'action ſe paſſe en Allemagne, à l'époque de la paix publique.



LES VOLEURS, TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EN FRANCONIE.

Un Sallon dans le Château du Comte de Moor.

FRANÇOIS, LE COMTE DE MOOR.

FRANÇOIS.

MAIS vous portez-vous bien, mon Pere? Vous êtes pâle.

LE COMTE.

Je me porte bien, mon fils. — Qu'avois-tu à me dire ?

FRANÇOIS.

La poste est arrivée. — Une lettre de notre Correspondant de Léipzig....

LE COMTE *vivement.*

Des nouvelles de mon fils Charles ?

FRANÇOIS.

Hm, hm ! — Oui. Mais je crains — Si vous étiez malade, — si vous sentiez la moindre disposition à le devenir — — Ne me pressez pas, je vous conjure — — Je parlerai dans un moment plus convenable. (*A part ; mais de maniere cependant que son Pere puisse l'entendre.*) Cette nouvelle n'est pas pour un foible vieillard.

LE COMTE.

Dieu ! Dieu, que vais-je apprendre !

FRANÇOIS *détournant la vue.*

Permettez-moi d'abord de laisser couler une larme de compassion sur mon frere perdu. — Je devrois me taire à jamais — il est votre fils. — Je devrois à jamais cacher sa honte, — il est mon frere.

— Mais vous obéir est mon triste devoir, mon premier devoir, vous devez donc me plaindre.

LE COMTE.

O Charles! Charles! Si tu savois par quels tourmens ta conduite déchire ce cœur de Pere! qu'une seule nouvelle joyeuse de toi, ajouteroit dix ans à ma vie! — Hélas! chaque nouvelle m'approche d'un pas vers la tombe.

FRANÇOIS.

C'est donc ainsi mon pere? Laissez-moi aller. — Voulez-vous qu'aujourd'hui encore nous arrachions nos cheveux sur votre cercueil?

LE COMTE.

Demeure. — Il n'y a plus que le dernier petit pas à faire. Laisse lui sa volonté. (*S'asseyant.*) Les crimes de ses Peres sont punis jusques dans la troisieme & quatrieme génération. — N'empêche point que Charles ne me punisse.

FRANÇOIS *tirant une lettre de sa poche.*

Vous connoissez notre Correspondant. Tenez, je donnerois un doigt de ma main droite pour ôser dire que de sa plume impure découle un noir poison. — Rappellez votre fermeté. Pardonnez, si je ne vous laisse pas vous-même lire cette lettre. Il m'est impossible de vous accabler d'un seul coup.

LE COMTE.

D'un ſeul coup, — d'un ſeul coup. — Mon fils, tu m'épargnes la vieilleſſe. (1)

FRANÇOIS *lit.*

A Léipzig, ce premier de Mai. « Ton frere » paroît avoir comblé la meſure de ſa honte ; » pour moi, je ne connois rien au-deſſus de ce » qu'il a fait ; à moins qu'en cela ſon génie ne » ſurpaſſe le mien. Après 40000 ducats de dettes.» Cela fait une joli bourſe, n'eſt-ce pas? — » Après avoir déshonoré la fille d'un riche Ban- » quier,) & il a bleſſé à mort, dans un duel, le » jeune & brave Gentilhomme qui devoit l'é- » pouſer) hier, ſur le minuit, il a exécuté le » grand projet de ſe ſouſtraire au glaive de la » Juſtice, avec ſept de ſes camarades, tous dé- » bauchés comme lui. » — Mon Pere, pour l'amour de Dieu! Comme vous pâliſſez!

LE COMTE.

Aſſez, — aſſez, mon fils!

FRANÇOIS.

Je vous ménage.— « On a par-tout envoyé ſon

---

(1) Du erſpahrſt mir die Krucke. *Tu m'épargnes la béquille.*

» ſignalement; les plaignans demandent à grands » cris juſtice. Sa téte eſt mis à prix. Le nom » Moor..... ». Non, mes pauvres levres n'aſſaſſineront jamais un Pere. (*Il déchire la lettre.*) Ne le croyez pas, mon Pere, ne le croyez pas.

LE COMTE *pleurant amerement.*

Mon *NOM!* Mon nom reſpectable!

FRANÇOIS.

Oh s'il pouvoit ne pas porter le nom de Moor! Pourquoi faut-il que mon cœur palpite ſi vivement pour lui: tendreſſe impie, que je ne puis étouffer, qui m'accuſera un jour au tribunal de Dieu!

LE COMTE.

Oh mes eſpérances! — mes ſonges dorés!

FRANÇOIS.

Je le ſais bien! Ne l'avois-je pas prédit? — Cet eſprit de feu qui couve en ſon jeune ſein, diſiez vous toujours, qui le rend ſi ſenſible à tout ce qui porte un air de grandeur & de majeſté, & ſon âme franche & belle qui ſemble ſe répandre avec ſes regards, cette délicateſſe exquiſe de ſentiment, ce mâle courage, cette ambition enfantine, cette opiniâtreté invincible, & toutes ces fortes & brillantes vertus qui germent

dans ce fils chéri, en feront un jour l'ami d'un ami! un bon citoyen, un héros, un grand, grand homme. — Eh bien, — le voyez-vous à préſent — cet eſprit de feu s'eſt développé, & porte des fruits délicieux. — Regardez cette franchiſe qui a ſi bien tourné en effronterie. Voyez avec quelle délicateſſe il gémit tendrement pour des coquettes, & comme il eſt ſenſible aux charmes d'une Phryné. Voyez comme ce génie brûlant s'eſt éteint: ſix petites années, & il n'y a plus d'huile dans la lampe de ſa vie; ce n'eſt plus qu'un cadavre ambulant, & alors vient le monde aſſez ſtupide pour dire: *C'eſt l'amour qui a fait çà.* (1)

Ah! regardez donc cette tête hardie, entreprenante! Comme il forme de grands deſſeins qui écliplent les héroïques actions des Cartouches & des Howards. — Et quand ces germes ſuperbes ſeront en pleine maturité!..... Quelle perfection d'ailleurs peut-on eſpérer dans un âge ſi tendre? — Peut-être, mon Pere, aurez-vous encore le bonheur de le voir chef de quelque troupe honorable qui habite le ſacré ſilence des forêts, & qui ſoulage le voyageur fatigué de la moitié de ſon fardeau. — Peut-être, avant de mourir, pourrez-vous encore faire un pélerinage

---

(1) Ces mots ſont en François dans l'original

à ſon monument, qui lui ſera érigé, ſans doute, entre ciel & terre. — Peut-être...... O mon Pere! mon Pere! — cherchez pour vous un autre nom, ou ils diront tous : Voilà ſon Pere!

LE COMTE.

Et toi auſſi, mon François, & toi auſſi? O mes enfans! Comme ils frappent droit au cœur!

FRANÇOIS.

Vous le voyez, je puis auſſi faire de l'eſprit; mais mon eſprit eſt plus venimeux que la morſure du ſerpent. — Et puis ce François, ſec & froid, cet homme ordinaire, cet homme de bois..... Puis-je me rappeller tous les jolis noms que vous inſpiroit l'étonnant contraſte entre lui & moi, lorſque ſur vos genoux aſſis, il vous pinçoit les joues. —Celui-là, c'étoit moi, mourra entre les quatre murs de ſon château, pourrira, & ſera oublié, tandis que la gloire de cette tête univerſelle volera d'un pôle à l'autre. — Ha oui! Les mains jointes, ce François ſec & froid, cet homme de bois, te remercie, ô ciel! — de ne point reſſembler à celui-ci. (1)

(1) Alluſion à l'Evangile.

LE COMTE.

Pardonne-moi, mon enfant, ne murmure point contre un Pere trompé dans ses plus douces espérances. Le Dieu qui m'envoie des larmes par Charles, me donnera ta main, mon François, pour les essuyer.

FRANÇOIS.

Oui, mon Pere, il les essuiera. Votre François donnera toute sa vie pour prolonger vos jours. Dans tout ce que j'aurai à faire, je me dirai, avec recueillement : Cela ne peut-il pas empoisonner quelques heures de sa vie? Aucun devoir n'est assez sacré pour moi, que je ne sois prêt à le rompre, quand il s'agit de vos jours précieux. — Vous n'en doutez pas?

LE COMTE.

Tu as encore à remplir de grands devoirs, mon fils. — Que Dieu te bénisse pour ce que tu as été pour moi, & aussi pour tout ce que tu feras pour moi à l'avenir.

FRANÇOIS.

Convenez donc — que si vous pouviez ne pas nommer ce fils, votre fils, vous seriez un homme heureux.

LE COMTE.

Que dis-tu? — Ah! — Quand la Sage-Femme

me l'apporta, je le pris dans mes bras: O ciel! ne ſuis-je pas un homme heureux?

FRANÇOIS.

Vous diſiez cela. Et à préſent! — Vous enviez le plus miſérable de vos valets, qui n'eſt pas le pere de ce..... Vous aurez des chagrins tant que vous aurez ce fils, ces chagrins croîtront avec Charles, ces cuiſans chagrins mineront votre vie.

LE COMTE.

Oh que d'années il entaſſe ſur ma tête!

FRANÇOIS.

Mais ſi.... Si vous renonciez à ce fils?

LE COMTE *vivement.*

François! François! Toi, tu voudrois que je maudiſſe mon fils?

FRANÇOIS.

Non, — non. Votre fils..... Vous ne devez pas le maudire. Qui appellez-vous votre fils? — Celui à qui vous avez donné la vie, & qui fait tout ce qui eſt en ſon pouvoir pour abréger la vôtre?

LE COMTE.

Un fils ſans tendreſſe! hélas! c'eſt toujours mon fils!

FRANÇOIS.

Un aimable & charmant enfant, dont l'éternelle étude eſt de ne plus avoir de Pere. Oh! puiſſiez-vous apprendre à concevoir ce qu'il eſt! Puiſſent vos yeux s'ouvrir ! mais il faut bien que votre indulgence l'affermiſſe dans ſes déſordres, & que vos ſecours les autoriſent. Il eſt vrai que vous détournerez loin de lui la malédiction; mais la malédiction éternelle tombera ſur vous, qui êtes Pere.

LE COMTE.

Châtiment trop juſte ! — Je ſuis ſeul coupable !

FRANÇOIS.

Combien de miſérables, que la coupe de la volupté avoit enivrés, ont été corrigés par le malheur. La douleur du corps, dont les crimes ſont accompagnés, n'eſt-elle pas une indication de la volonté divine? L'homme doit-il en empêcher les effets par ſa cruelle tendreſſe? Le Pere doit-il perdre à jamais le gage qui lui a été confié? Penſez-y, vous êtes ſon Pere. Si vous l'expoſez quelque temps à la miſere, ne ſera-t-il pas obligé de revenir & de ſe corriger? Et ſi dans la grande école du malheur, il reſte encore méchant, alors... Malheur au Pere qui anéantit les décrets de la plus haute ſageſſe! — Eh bien, mon Pere?

LE COMTE.

Je lui écrirai que je l'abandonne !

FRANÇOIS.

C'eſt bon, c'eſt ſage.

LE COMTE.

Et je lui écrirai : Ne paroîs jamais devant moi.....

FRANÇOIS.

Cela produira un bon effet.

LE COMTE *avec épanchement.*

Que tu ne ſois changé.

FRANÇOIS.

Très-bien, très-bien. — Mais s'il vient couvert d'un maſque hypocrite, arracher une larme à ſon Pere, & par ſes doucereuſes careſſes obtenir ſon pardon, & qu'il aille auſſi-tôt ſe moquer de ſa foibleſſe dans les bras de ſes proſtituées?.... Ne faites pas cela, mon Pere ! Il reviendra de lui même à vos pieds quand ſa conſcience lui aura pardonné.

LE COMTE.

Il faut donc que je lui écrive ſur le champ. (*Il va pour ſortir.*)

FRANÇOIS.

Ecoutez, encore un mot, mon Pere. Je crains votre colere; elle pourroit vous faire écrire des paroles trop dures qui lui fendroient le cœur, — & — aussi.... Mais ne croyez-vous pas qu'il regardera déja comme un pardon, une lettre de votre propre main? Je crois qu'il sera mieux de me charger de lui écrire.

LE COMTE.

Eh bien, mon fils, écris lui. — Ah! pour moi, ç'a m'auroit brisé le cœur. Écris-lui....

FRANÇOIS *l'interrompant.*

Eh bien, c'est convenu?

LE COMTE.

Écris lui que mille larmes de sang, que mille nuits sans sommeil.... Mais ne porte pas mon fils au désespoir.

FRANÇOIS.

Ne voudriez-vous pas vous mettre au lit, mon Pere? Cela vous a fait bien du mal.

LE COMTE.

Écris-lui que le cœur d'un Pere.... Je te le dis encore, ne porte point mon fils au désespoir.

(*Il sort accablé de douleur.*)

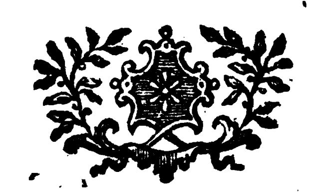
FRANÇOIS *le suit d'un regard moqueur.*

Console-toi, vieillard! — Tu ne le presseras jamais contre ton cœur. — Le chemin lui en est fermé, comme le Ciel l'est pour l'Enfer. Il étoit arraché de tes bras, que tu ne savois pas encore, s'il étoit possible que tu le *VOULUSSES*. — Il faut cependant que je ramasse ces papiers-là ; qui sait si l'on ne pourroit pas reconnoître l'écriture. (*Il ramasse tous les morceaux de la lettre déchirée.*) Il faudroit que je fusse bien novice, si je ne savois pas encore arracher un fils du cœur de son Pere, y fût-il enlacé avec des liens de fer! — Courage, François. L'enfant chéri est écarté! — Un pas de géant vers le but! — & c'est à *ELLE* qu'il faut que j'arrache du cœur ce Charles! dussai-je aussi arracher son cœur. — (*Il marche à grands pas.*) J'ai de grands droits pour haïr la Nature, &, sur mon honneur, je les ferai valoir! Pourquoi me charger moi seul, de ce pésant fardeau de laideur? Pourquoi, précisément moi seul? (*Frappant du pied la terre.*) Meurtre & mort! Que sur moi seul! Comme si elle n'eut employé à ma naissance que des restes déja flétris. — Elle a conjuré contre moi à l'heure de mon existence. — Et je lui jure une haine éternelle. Je détruirai ses plus beaux ouvrages. Je n'ai rien de leurs graces, ni de leur majesté. Je veux

brifer ce lien des âmes qui n'a pas de prife fur la mienne. Elle m'à refufé les douces émotions de l'amour, fon éloquence voluptueufe.—La force fera mes droits, & j'extirperai autour de moi tout ce qui m'empêche d'agir en maître. (1)

---

(1) M. Schiller a imité ici le monologue de Richard, auffi célébre chez les Anglois que le monologue d'Hamlet. Dans ce monologue de Richard, dit un Commentateur de Shakefpeare : *Le Poëte infinue que fa méchanceté provenoit de fa difformité, & de l'envie qu'excitoit en lui la comparaifon de fa perfonne avec les autres ; ce qui le portoit à troubler les plaifirs qu'il ne pouvoit partager. C'eft ainfi qu'avec beaucoup d'art, il conferve l'honneur de la nature humaine, & qu'il excite en nous une forte de compaffion pour les difgraces du criminel, en même temps qu'il nous remplit d'horreur pour fes vices.* Tiré de la traduction de M. *le Tourneur*, vol. 13e. page Ire.



SCENE II.

FRANÇOIS, AMÉLIE *qui marche d'un pas languiſſant, paroît dans l'enfoncement.*

FRANÇOIS.

ELLE vient ! — Ha, ha ! cela opere ! — Sa marche languiſſante me l'aſſure. — Je ne l'aime point, — mais je ne veux pas qu'un autre ſoit heureux par tant d'attraits. Hélas ! Aux cœurs heureux les vertus ſont faciles ! Beauté que je veux flétrir, étouffer dans mes bras, tu n'auras fleuri pour perſonne. — Que fait-elle donc là ? (*Amélie qui ne l'apperçoit pas, déchire un bouquet de fleurs, & l'écrâſe ſous ſes pieds. François s'approche d'un air moqueur.*) Ces pauvres violettes, quel mal vous ont-elles fait ?

AMÉLIE *s'effraie, & le meſure d'un long regard.*

Toi, ici ? Je le deſirois. — C'eſt toi que je voulois, toi ſeul ! — toi ſeul dans toute la création.

FRANÇOIS.

Que je ſuis heureux ! Moi ſeul dans l'immenſe création.

AMÉLIE.

Toi, toi ſeul! — Brûlante & affamée, je languis, je voudrois..... J'ai ſoif de toi. Reſte, je t'en conjure. — Je me ſens ſoulagée quand je puis te maudire en face. (1)

FRANÇOIS.

A moi ce traitement? Mon enfant, tu te trompes: va trouver le Pere!

AMÉLIE.

Le Pere? — Un Pere qui ſert ſon fils ſur la table du déſeſpoir! dans ſon château il s'enivre de vins exquis, & il careſſe ſes membres flétris dans l'édredon voluptueux, tandis que ſon grand & magnanime fils manque du néceſſaire. — Rougiſſez, inhumains! Ames féroces & cadavéreuſes, vous êtes la honte de l'humanité! — Son fils unique!

FRANÇOIS.

Je croyois qu'il en avoit deux.

AMÉLIE.

Oui! il mérite deux fils tels que toi! — Sur ſon

(1) Wenn ich meinen Schmerz in dein Angeſicht geifern kann: *Quand je puis te* cracher *ma douleur au viſage.*

lit

lit de mort, il étendra ſes mains livides vers ſon Charles, & frémira d'effroi en ſaiſiſſant la main glacée de ſon François. — Oh il eſt doux ! délicieux d'être maudit par un Pere !

FRANÇOIS.

Tu es en délire, mon amie, je te plains.

AMÉLIE.

Oh je t'en prie. — Plains-tu ton frere? — Non, barbare, tu le hais ! Tu me hais auſſi, j'eſpere?

FRANÇOIS.

Je t'aime comme moi-même, Amélie.

AMÉLIE.

Si tu m'aimes, peux-tu me refuſer une ſeule priere ?

FRANÇOIS.

Aucune, aucune ! Si tu ne demandes pas plus que ma vie.

AMÉLIE.

Je te demande une grace, qui eſt de ta nature, que tu m'accorderas avec toute ta joie — (*avec orgueil.*) C'eſt de me haïr ! — Que je ſerois honteuſe ſi en penſant à Charles, il me venoit dans l'idée que tu ne me hais pas ! Tu me le promets au moins? Va t-en à préſent, & laiſſe-moi.

FRANÇOIS.

Charmante rêveuſe, j'admire ton cœur plein de douceur & d'amour. (*mettant la main ſur le cœur d'Amélie*) Là, Charles régnoit comme un Dieu dans ſon temple ; tu voyois Charles par-tout où tu portois tes regards, Charles occupoit tous tes ſonges, toute la création te paroiſſoit en lui ſeul concentrée, ne te parler que de lui ſeul, ne t'animer que de lui ſeul.

AMÉLIE *émue*.

Oui, je l'avoue. En dépit de vous, barbares, je veux le dire au monde entier. — Je l'aime.

FRANÇOIS.

C'eſt inhumanité, c'eſt cruauté de récompenſer ainſi tant d'amour ! d'oublier celle....

AMÉLIE *vivement*.

M'oublier ?

FRANÇOIS.

Ne lui avois-tu pas donné un anneau ? un anneau de diamans pour gage de ta foi ? — Je ſais bien qu'il eſt difficile à un jeune homme de réſiſter aux charmes d'une courtiſanne. Qui le blâmera, puiſqu'il ne lui reſtoit plus rien à donner, — & ne l'a-t-elle pas payé avec uſure par ſes careſſes & ſes embraſſemens ?

AMÉLIE *irritée.*

Mon anneau à une courtiſanne ?

FRANÇOIS.

C'eſt un trait infâme. — Encore ſi ce n'étoit que cela. — De quelque prix que ſoit un anneau, l'on peut toujours, à force d'argent, le racheter. — Peut-être la façon lui a-t-elle déplu. — Peut-être auſſi l'a-t-il changé contre un plus bel anneau.

AMÉLIE.

Mais *MON* anneau ! — *MON* anneau ?

FRANÇOIS.

Votre anneau, Amélie. — Ah ! un tel bijoux à *MON* doigt, — & par Amélie ! — La mort ne me l'auroit pas arraché. — N'eſt-il pas vrai, Amélie ? Ce n'eſt pas la richeſſe du diamant, ce n'eſt pas l'art de l'ouvrier, — c'eſt l'amour qui fait tout ſon prix ! — Chere enfant tu pleures ? Malheur à qui arrache ces perles ſi précieuſes à ces yeux céleſtes ! — Ah ! & ſi tu ſavois tout ! Si tu le voyois lui-même, ſi tu le voyois avec ces traits ?

AMÉLIE.

Sous quels traits, monſtres ?

FRANÇOIS.

Bonne Amélie, ne cherche point à en ſavoir davantage. (*A part, mais de maniere qu'Amélie puiſſe l'entendre.*) Encore, ſi pour ſe dérober à l'œil de l'innocence, il avoit un voile, ce vice horrible ! Mais il ſe montre, & fait horreur dans un œil jaune & plombé. Sa figure pâle & creuſée; & ſes os deſſéchés, qui percent ſes joues livides trahiſſent ſa laideur. Il bégaye dans la voix qu'il a mutilée, & fait haïr toute ſa difformité dans le ſquelette tremblant & décharné de ſa victime. Il ravage dans la moëlle des os qu'il fouille — Quel dégoût ! — Amélie, tu as vu dernierement dans notre hôpital, ce malheureux qui a exhalé ſon âme dans un ſoupir empoiſonné. — La pudeur n'oſant le regarder, fermoit ſon œil timide ; tu l'as plaint avec horreur. — Rappelle-toi ſon image toute entiere, & Charles eſt devant toi. De ſes lévres découlent le poiſon & la mort ſur les baiſers d'Amélie.

AMÉLIE *ſe détourne.*

Ah ! — calomniateur, ſans pudeur !

FRANÇOIS.

Ce Charles te fait horreur ? Son image ſeule t'inſpire du dégoût ? Va donc le regarder ton Charles, beau, divin ! un Ange ! Va reſpirer avec

volupté ſon haleine embaumée, & qu'il rafraîchiſſe tes joues de roſes par ſes baiſers d'ambroiſie. (*Amélie ſe couvre le viſage de ſes mains.*) Quelle ivreſſe amoureuſe ! Quelle volupté dans ces embraſſemens ! — Mais n'eſt-il pas bien injuſte de condamner un homme à cauſe de ſon extérieur malade? une ame grande & belle peut briller dans un miſérable ſouillé d'ulceres, comme un rubis brille dans un bourbier; (*riant d'un rire méchant.*) ſur des lévres déchirées de boutons impurs, ne ſe peut-il pas que l'amour..... Il eſt vrai que ſi l'âme eſt flétrie comme le corps de toutes les ſouillures de la débauche, ſi la vertu ſe perd avec la chaſteté, comme l'odeur dans une roſe fannée.....

AMÉLIE, *avec un tranſport de joie.*

Ah mon cher Charles ! Je te reconnois ! Je te revois auſſi beau que tu étois. — Tout ce qu'il a dit eſt menſonge. — Ne ſais-tu pas, miſérable, qu'il eſt impoſſible.... (*François reſte comme enſeveli dans un morne ſilence, & tout-à-coup ſe détourne, & ſort. Amélie l'arrête.*) Où vas-tu ? Eſt-ce ta honte que tu fuis ?

FRANÇOIS *cachant ſon viſage.*

Laiſſe-moi, laiſſe-moi. Que je donne un libre cours à mes larmes. — Pere tyrannique ! livrer ainſi le meilleur de tes fils à la miſere, — à la

honte qui l'entoure. Laisse-moi, Amélie, je veux tomber à ses pieds, le conjurer à genoux de me charger de sa malédiction, de la rouler sur moi seul, de me déshériter. — Moi — mon sang—ma vie — tout.....

AMÉLIE *se jette à son col.*

Frere de mon Charles, bon & sensible François!

FRANÇOIS.

Oh, Amélie! je t'aime pour cette inébranlable fidélité que tu conserves à mon frere.—Pardonne, si j'ai osé mettre tant d'amour à une aussi rude épreuve! — Que tu as bien justifié mes desirs! — Par ces larmes, par ces brûlans soupirs, par cette indignation céleste.... C'est ainsi que nos âmes fraternelles savoient s'entendre.

AMÉLIE *branlant la tête.*

Non, non, par la chaste lumiere du ciel! pas une goutte de son sang, pas une étincelle de son génie, — rien de sa sensibilité.

FRANÇOIS.

Dans une belle soirée, la derniere avant son départ pour Léipzig, il m'emmena avec lui dans ce berceau, qui vous a vu tant de fois assis ensemble dans les douces rêveries de l'amour. —

Nous reſtâmes long-temps ſans ôſer reſpirer. — Enfin, il prend ma main, & tout baigné de larmes: Je quitte Amélie, s'écrie-t-il d'une voix éteinte, je ne ſais, — j'ai un preſſentiment que c'eſt pour toujours. — Ne l'abandonne pas, mon frere, — ſois ſon ami, — ſon Charles; — ſi Charles — la perdoit pour toujours, (*il ſe jette aux genoux d'Amélie, & baiſe ſa main avec tranſport*) — & Charles ne reviendra — jamais, & je lui ai donné une promeſſe ſacrée.....

AMÉLIE *recule d'effroi.*

Traître, tu es démaſqué. C'eſt dans ce même berceau qu'il m'a fait promettre que jamais un autre amour — même après ſa mort — Vois-tu combien tu es impie, un éxécrable monſtre. — Sors de mes yeux.

FRANÇOIS.

Tu ne me connois pas, Amélie, non tu ne me connois pas.

AMÉLIE.

Oh c'eſt en ce moment que je t'ai bien connu. Et tu voudrois lui reſſembler? Devant toi, il auroit pleuré pour moi? Devant toi? — Il auroit plutôt écrit mon nom ſur la potence. Sors.

FRANÇOIS.

Tu m'offenſes.

AMÉLIE.

Sors, te dis-je. Tu m'as dérobé une heure précieuse ! Qu'elle soit prise sur ta vie.

FRANÇOIS.

Tu me hais.

AMÉLIE.

Je te méprise. Sors.

FRANÇOIS *frappant la terre dans sa fureur.*

Attends. Voilà comme je te ferai trembler. Me sacrifier à un mendiant ! (*Il sort comme un forcené.*)

AMÉLIE.

Va t'en misérable. —Enfin je suis avec Charles ! *A un mendiant ?* Où sont tes loix, ô monde ! des mendians sont donc des Rois, & les Rois sont des mendians. — Je n'échangerois pas les haillons qu'il porte contre la pourpre des Souverains. — Le regard avec lequel il demande l'aumône, doit être un grand regard, — un regard qui anéantit la magnificence, la pompe, le triomphe des grands & des riches ! (*Arrachant avec indignation tous ses ornemens.*) Parure magnifique, je te foule à mes pieds. Soyez condamnés à vous charger d'or, d'argent & de diamans Grands & Riches, je vous

condamne à vous enivrer de molesse & de volupté! —Charles, Charles, voilà comme je suis digne de toi!



SCENE III.

Sur les frontieres de la Saxe.

UNE AUBERGE.

CHARLES MOOR *seul se promene avec impatience.*

Où diable peuvent-ils être? — Ils auront fait une course à cheval. — Holà, du vin ici, je n'en ai plus! — Il est bientôt nuit, & la poste n'est pas arrivée. — (*la main sur le cœur*) Jeune homme, jeune homme! comme il palpite là. — Du vin! Du vin donc! J'ai aujourd'hui doublement besoin de mon courage, — pour la joie, ou pour le désespoir. (*On apporte du vin, il boit, & frappe la table de son verre.*) — Maudite inégalité parmi les hommes! — L'argent se rouille dans les trésors de l'avarice, & la pauvreté attache du plomb à la plus noble entreprise de la jeunesse. — Des drôles qui crêveroient dix fois avant de pouvoir compter leurs rentes, ont

usé le seuil de ma porte pour arracher une poignée de misérables dettes. — J'avois beau leur serrer la main, avec un épanchement du cœur : « je ne vous demande qu'un jour ! » Prieres, sermens, ils n'entendent rien. Leur âme recouverte d'une triple peau de bouc, ne s'amollit point par des larmes. — (1)



SCENE IV.

SPIEGELBERG *avec des lettres*, CHARLES MOOR.

SPIEGELBERG.

MILLE diables. Coup sur coup ! Malédiction ! Sais-tu, Moor ? sais-tu ? — C'est à devenir fou.

MOOR.

Et quoi donc de nouveau ?

SPIEGELBERG.

Tu demandes? — Lis — lis toi-même. — Notre métier est à vau-l'eau. — La paix est en Allemagne. Que le diable emporte les Moines !

(1) Il y a dans le texte : *Les prieres, les sermens, les larmes rebondissent sur leur peau de bouc.*

MOOR.

La paix en Allemagne !

SPIEGELBERG.

Il y a de quoi se pendre. — Le droit du plus fort détruit pour toujours — toute espece de guerre défendue, sous peine de mort. — Meurtre & mort ! — Crêve Moor. — Des plumes griffoneront, où jadis nos glaives tranchans....

MOOR *jette son sabre avec colere.*

Que de vils poltrons gouvernent donc, & que les *HOMMES* brisent leurs armes. — La paix en Allemagne ! — Allemagne, tu es flétrie pour toujours. — Une plume d'oie au lieu de lance... Non, je ne veux pas y penser. — Il faut enchaîner ma langue & ma volonté dans leurs loix. — La paix en Allemagne ! — Malédiction sur cette paix, — elle force à ramper, qui alloit s'élever d'un vol d'aigle. — La paix n'a pas encore formé un grand homme, la guerre enfante des géants & des héros. (*Avec feu.*) — Ah ! si l'âme de Herman brûloit encore sous la cendre ! Qu'on me place devant une troupe d'hommes tel que moi & hors de l'Allemagne, — hors de l'Allemagne. — Mais non, non, non. Elle doit finir, & son heure est venue. Plus de battement de pouls libre dans

les petits-fils de BARBEROUSSE. Je veux dans mes bois paternels oublier de combattre.

SPIEGELBERG.

Comment diable ! Tu ne voudrois pas jouer l'Enfant prodigue, j'eſpere ? Un homme comme toi, dont l'épée a plus écrit ſur les figures que trois Secrétaires n'en pourroient barbouiller ſur les loix dans une année-biſſextile ! Fi donc ! Rougis de honte. — Il ne faut pas que le malheur faſſe d'un grand homme un lâche.

MOOR.

Je veux demander pardon à mon Pere, Maurice, & je n'en rougirai point. Appelle, ſi tu veux, foibleſſe ce reſpect pour mon Pere, — c'eſt la foibleſſe d'un homme, & celui qui ne l'a pas, doit être un Dieu — ou une brute. — Laiſſe-moi garder toujours un juſte milieu.

SPIEGELBERG.

Va t'en, va ! Tu n'es plus Moor. Te rappelles-tu combien de fois, le verre à la main, tu t'es moqué de ce vieux ladre ? Qu'il grappille & qu'il entaſſe, diſois-tu, cela ſervira pour uſer mon goſier à force de boire. Te rappelles-tu cela ? hé ? Te le rappelles-tu ? — O malheureuſe & pitoyable jactance ! — Encore c'étoit parler en homme, en Gentilhomme, mais....

MOOR.

Malédiction sur toi pour m'avoir rappellé mon crime ! Malédiction sur moi pour l'avoir commis ! — C'étoit dans les vapeurs du vin & mon cœur n'entendoit pas les vanteries de ma langue.

SPIEGELBERG *branlant la tête.*

Non, non, non, cela ne se peut pas. Impossible, camarade, que ce puisse être ton sérieux. Dis donc, l'ami, ne seroit-ce pas la nécessité qui te feroit chanter sur ce ton là. Oh, n'aie pas peur ; si l'on nous pousse à bout, le courage croît avec le danger, & la force s'éleve dans la presse: Il faut que la destinée veuille faire de nous de grands hommes, puisqu'elle nous barre ainsi le chemin.

MOOR *avec humeur.*

Il me semble qu'il n'y a plus rien pour éprouver notre courage : où ne l'avons-nous pas déployé ?

SPIEGELBERG.

Oui ? Et tu voudrois laisser les dons de la nature se perdre ? tu veux enfouir tes talens ? Crois-tu donc que tes espiégleries à Léipzig soient les bornes de l'esprit humain ? Entrons dans le grand monde, & tu verras bien autre chose. Paris & Londres ! En y saluant quelqu'un de *bon-homme*,

on eſt ſouffleté. — Là, c'eſt un raviſſement d'y pratiquer le métier en grand. — Bouche béante, tu ouvriras de grands yeux ébahis ! Comme on contrefait des ſignatures, comme on plombe les dez, comme on force les ſerrures ; & les entrailles des coffres forts, avec quelle adreſſe on les vuide ! — C'eſt de Spiegelberg qu'il te faudra apprendre tout cela. L'imbécille qui veut mourir de faim dans la ligne droite, mérite d'être attaché à une potence. — Avec des doigts crochus....

MOOR *avec ironie.*

Comment ? tu en es là, déja ?

SPIEGELBERG.

Je crois que tu n'as pas grand'-confiance en ma capacité. Attends, que je m'échauffe, & tu verras des miracles s'opérer. Ta petite cervelle ébranlée, ſe retournera dans la tête, quand mon génie enfantera ſes grands deſſeins. (*Frappant la table.*) *Céſar, ou rien.* Aut Cæſar, aut nihil. Tu ſeras jaloux de moi.

MOOR *le regarde.*

Maurice !

SPIEGELBERG *vivement.*

Oui ! jaloux — là, dans le cœur, toi, & vous

tous, vous ſerez tous jaloux de moi. Toute votre intelligence ne pourra comprendre les plans ruſés que j'inventerai. Quel jour tout-à-coup m'éclaire! De grandes penſées *crépuſculent* dans mon âme, des plans de géant ſe forment dans mon cerveau créateur. Maudit ſommeil de ma raiſon, (*ſe frappant la tête*) qui enchaînoit ma force & mes eſpérances. — Je m'éveille, je ſens qui je ſuis, — ce que je dois devenir! Va, laiſſe-moi. Vous ſerez tous nourris de mes bienfaits.

MOOR.

Tu es un ſot. C'eſt le vin qui *gaſconne* dans ta cervelle.

SPIEGELBERG *encore plus animé.*

« Spiegelberg, dira-t-on, es tu ſorcier, Spie-
» gelberg? C'eſt dommage que tu ne ſois pas
» Général, dira le Roi, tu aurois fait paſſer les
» Turcs, de frayeur, par une boutonniere. J'en-
» tends les Médecins gémir: Cet homme eſt
» inexcuſable de n'avoir pas étudié la Médecine;
» il eut inventé un nouveau remede univerſel!
» Ah! diront les Sully, avec un ſoupir, pour-
» quoi n'a-t-il pas donné dans la finance; en
» preſſant la pierre, par ſa magie il en eut exprimé
» de l'or. » Et le nom de Spiegelberg volera d'Orient en Occident. — Et vous, lâches, vous

resterez dans la fange souillés, tandis que Spiegelberg d'un vol sublime, s'éleve au temple de la gloire. — —

MOOR.

Bon voyage! Monte au faîte des honneurs pardessus le poteau de l'ignominie. Dans l'ombre de mes bois paternels, dans les bras de mon Amélie, un plus noble plaisir m'appelle. Dès la semaine derniere, j'ai écrit à mon Pere, je lui demande pardon, je ne lui ai pas caché la moindre circonstance, & la sincérité trouve toujours compassion & secours. Faisons-nous nos adieux, Maurice, & pour toujours. La poste est arrivée. Le pardon de mon Pere est déja dans les murs de cette Ville.



SCENE

SCENE V.

SCHWEIZER, GRIMM, ROLLER, SCHUFTERLE. LES PRÉCÉDENS.

ROLLER.

SAVEZ-vous qu'on nous cherche?

GRIMM.

Qu'à chaque inſtant nous devons craindre d'être arrêtés ?

MOOR.

Je n'en ſuis pas étonné. N'importe. N'avez-vous pas vu Razmann ? Ne vous a-t-il pas dit qu'il avoit une lettre pour moi ?

ROLLER.

Je le crois ; car il y a long-temps qu'il te cherche.

MOOR.

Où eſt-il ? Où ? où ? (*Il veut ſortir.*)

ROLLER.

Reſte. Nous lui avons dit de ſe rendre ici. Tu trembles ? —

MOOR.

Je ne tremble pas. Et pourquoi tremblerois-je ? Camarades, cette lettre.... Réjouissez-vous avec moi. Je suis le plus heureux des hommes, pourquoi tremblerois-je ? (*Schweizer s'assied à la place de Spiegelberg & boit son vin.*)

SCENE VI.

RAZMANN, LES PRÉCÉDENS.

MOOR *volant vers lui.*

CAMARADE, camarade, la lettre, la lettre.

RAZMANN *lui donnant la lettre, qu'il ouvre avec précipitation.*

Qu'as-tu donc ? Tu deviens comme ce mur.

MOOR.

De la main de mon frere !

ROLLER.

Quelle comédie joue donc là Spiegelberg ?

GRIMM.

Il est fol. Il fait des gestes comme à la danse de Saint-Veit.

SCHUFTERLE.

Son esprit bat la campagne. Je crois qu'il fait des vers.

ROLLER.

Spiegelberg ! Hé, Spiegelberg ! — L'animal n'entend pas.

GRIMM *le secoue.*

Holla, hé ! Dis donc si tu rêves?

SPIEGELBERG *qui, pendant tout ce temps-là, dans un coin de la chambre, s'est agité sur son siége comme un homme à grands projets se leve en sursaut l'œil égaré, & s'écrie :*

La bourse ou la vie ! (1) (*Il prend Schweizer à la gorge ; celui-ci, de sang-froid, le jette contre le mur. Ils rient tous. Moor laisse tomber la lettre, & sort avec fureur. Ils se taisent tout-à-coup, & le regardent avec attention.*)

ROLLER *courant après lui.*

Moor ! Où vas-tu Moor? Qu'as-tu ?

GRIMM.

Qu'a-t-il ? qu'a-t-il donc? Il est pâle comme un mort.

---

(1) *Ces mots sont en François dans l'original.*

MOOR.

Perdu ! perdu ! (*Il ſort en déſeſpéré.*)

GRIMM.

Il faut qu'il ait reçu de belles nouvelles. Voyons donc cela.

ROLLER *ramaſſe la lettre, & lit.*

Malheureux frere. — Le commencement eſt gai. — *En deux mots, il faut que je te diſe qu'il ne te reſte aucune eſpérance. Il peut s'en aller, dit ton Pere, où ſes infamies le conduiront. Il dit encore, que tu ne dois pas eſpérer d'obtenir jamais grace ſi tu venois pleurer à ſes genoux, tu peux compter que tu ſerois régalé de pain & d'eau dans le plus profond ſouterrein des tours de ſon château, juſqu'à ce que tes cheveux aient pouſſé comme des plumes d'aigle, & tes ongles comme les ſerres d'un vautour. Ce ſont ces propres paroles. Il m'ordonne de finir la lettre. Adieu pour toujours : je te plains.*

FRANÇOIS DE MOOR.

SCHWEIZER.

Voilà ma foi un petit frere doux comme du ſucre.—— Et cette canaille ſe nomme François?

SPIEGELBERG *s'approchant à pas de loup.*

Du pain & de l'eau! Une belle vie! Non, je

vous donnerai quelque chose de mieux. N'ai-je pas toujours dit qu'il me faudroit à la fin penser pour vous tous ?

SCHWEIZER.

Que dit cette bête ? Cet âne veut penser pour nous tous ?

SPIEGELBERG.

Des lâches, des cœurs mutilés, des chiens boiteux, voilà ce que vous êtes tous, si vous n'avez pas le courage de hasarder quelque grand coup de maître.

ROLLER.

Eh bien, nous serions des lâches, tu dis vrai... Mais ce que tu veux entreprendre nous peut-il tirer de ce mauvais pas ? Dis.

SPIEGELBERG *avec un éclat de rire plein de suffisance.*

Pauvre tête ! vous tirer de ce mauvais pas ? Ha, ha, ha ! De ce mauvais pas ? Je te croyois au moins un plein dez de cervelle, & ta rosse, après ce beau chef-d'œuvre, s'en retourne à l'écurie. Il faudroit que Spiegelberg ne fût qu'un imbécille, si pour si peu de chose, il se donnoit seulement la peine de penser. C'est pour faire de vous des Héros, te dis-je, des Barons, des Princes, des Dieux !

RAZMANN.

C'est fort pour un coup d'essai; c'est sans doute un ouvrage de *casse-col*, cela coûtera pour le moins la tête.

SPIEGELBERG.

Pas à toi, Razmann, je t'en réponds. Il ne faut que du courage; car pour l'esprit je m'en charge seul. Du courage, te dis-je, Schweizer, du courage, Roller, Grimm, Razmann, Schufterle! Ce n'est que du courage qu'il faut. —

SCHWEIZER.

Du courage? S'il ne faut que cela—j'ai assez de courage pour traverser l'enfer à pieds nuds.

RAZMANN.

J'ai assez de courage pour disputer à Satan même, sous la potence, le cadavre d'un scélérat.

SPIEGELBERG.

Voilà ce que j'aime. Si vous avez du courage, que l'un de vous s'avance & qu'il dise: *J'ai encore quelque chose à perdre.* — — (*Ils restent tous sans répondre.*) Point de réponse.

ROLLER.

Pourquoi tant de paroles perdues? Si, avec de

la raison, on peut le comprendre, si, avec du courage, on peut l'exécuter (1). — Parle.

SPIEGELBERG.

Ecoutez donc. (*Il se met au milieu d'eux, & les regarde d'un air effaré.*) S'il coule encore dans vos veines une goute du sang des héros Allemands — venez. — Nous voulons établir notre demeure dans les forêts bohémiennes, y rassembler une bande de Voleurs, & ...... Comme vous me regardez ? Votre peu de courage s'est-il déja glacé ?

ROLLER.

Tu n'es pas, il est vrai, le premier fripon qui ait regardé *par-dessus* la potence, & cependant — quel autre choix.....

SPIEGELBERG.

Choix ? Vous ? Vous n'avez rien à choisir. Voulez-vous rester ensevelis dans la tour des débiteurs, y filer la laine jusqu'à ce que la trom-

---

(1) Prythee — peace :
I dare do all that may become a man, who dares do more, Is none.

Arrête — J'ôse tout ce qu'un homme peut ôser : qui ôse davantage, ne l'est plus.

MACBETH, *Scene derniere du Ier. Acte.*

pette vous appelle au grand jour du jugement? Voulez-vous, avec la pelle & la bêche, gagner un petit morceau de pain grossier arrosé d'une sueur de sang? Voulez-vous, par vos chants importuns, aller arracher aux fenêtres une maigre aumône? Voulez-vous être soldats (à savoir encore si l'on se fiera à votre physionomie,) & là sous les ordres d'un Sergent brutal, souffrir, dès ce monde, tous les tourmens de l'enfer, ou vous promener dans la grande allée (1) au son du tambour, ou dans le Paradis des Galériens traîner toute la forge de Vulcain? Voyez, voilà tout ce que vous avez à choisir.

ROLLER.

Tu es un *Maître-orateur*, Spiegelberg, lorsqu'il s'agit de faire d'un honnête homme un fripon.—— Mais dites-moi donc, vous autres, qu'est devenu Moor?

SPIEGELBERG.

Honnête, dis-tu? Crois-tu qu'alors tu serois moins honnête, Roller? Qu'appelles-tu honnête? Débarrasser des riches malheureux d'un tiers de leurs inquiétudes, qui chassent loin d'eux le doux sommeil & les songes dorés; faire circuler l'argent embarrassé dans des canaux impurs, rétablir

1) Passer par les courroies.

dans les fortunes la balance égale, rappeller l'âge d'or; soulager la terre d'une charge importune, épargner au Dieu vengeur la guerre, la peste, la famine, les Médecins; — dire avec orgueil : quand je m'assieds à mon repas, ce sont mes ruses, mon courage de lion & mes veilles qui me l'ont gagné; — être respecté des grands & des petits.

ROLLER.

Et finir par une ascension solemnelle & en dépit de l'orage & des vents, en dépit de la dent vorace du vieux Saturne, planer sous le soleil & la lune, & tous les astres, où les oiseaux en chœur feront leur célestes concerts? N'est-ce pas? — Et pendant que les Rois & les Grands de la terre seront mangés des vers, avoir l'honneur de recevoir les visites de l'oiseau royal de Jupiter? —— Maurice, Maurice, Maurice! Prends garde à toi, prends garde à la bête à trois pieds. (1)

SPIEGELBERG.

Et cela te fait peur, cœur de liévre? Maint génie universel qui auroit pu réformer le monde, est pourri entre le ciel & la terre; & ne parle-t-on pas d'un tel génie des siecles entiers? n'est il pas l'éternel entretien de la postérité qui l'admire?

(1) La potence.

tandis que des foules de Rois & d'Electeurs ne feroient pas même comptés dans l'Histoire des âges, si l'Historiographe ne craignoit d'interrompre la chaîne des successeurs; & s'il ne grossissoit par là son livre de quelques pages avares, que son Libraire, encore plus avide, lui paie à tant la feuille. — Et quand le voyageur le voit ballotté par les vents : « celui-là n'avoit pas de » l'eau dans la cervelle, » murmure-t-il entre ses dents, & il soupire sur les temps durs.

RAZMANN.

En maître, Spiegelberg, en maître! Comme un autre Orphée, tu as assoupi la bête hûrlante, ma conscience. Prends-moi tout entier, me voilà.

GRIMM.

Et qu'on appelle flétrissure.... Eh bien? Ne peut-on pas à tout événement, avoir toujours dans sa poche une poudre salutaire qui vous expédie en silence à l'Acheron, où il n'y a plus personne qui vous poursuive. — — Courage, camarade Maurice, tu viens aussi d'entendre la profession de foi de Grimm. (*Il lui donne la main.*)

SCHUFTERLE.

Tonnerre! Ils sont tous là dans ma tête.

— Charlatans — Lotterie — Alchymiftes, des filoux, tous pêle mêle. — Celui qui fait l'offre la plus raifonnable m'aura. — Prends cette main, coufin.

SCHWEIZER *s'approche lentement.*

Maurice — tu es un grand homme ! ou pour mieux dire, un cochon aveugle a trouvé un gland.

ROLLER, *après un profond filence, pendant lequel il promene un long regard fur Schweizer.*

Et toi auffi ami? (*Il lui tend la main droite avec chaleur.*) Roller & Schweizer — fût-ce pour entrer dans les enfers.

SPIEGELBERG *bondiffant de joie.*

Aux étoiles, camarades. Paffage libre pour aller à Céfar & Catilina ! — Courage. — Et ce vin là, qu'on l'avale ! —Vive le Dieu Mercure.

TOUS, *en buvant d'un trait.*

Vivat !

SPIEGELBERG.

Et à préfent, marchons à l'ouvrage. Dans un an d'aujourd'hui, chacun de nous doit pouvoir acheter une Comté.

SCHWEIZER *entre ses dents.*

S'il n'est pas sur la roüe. (*Ils vont pour sortir.*)

ROLLER.

Doucement, mes enfans, doucement, où allez-vous? Il faut que l'animal ait aussi une tête. Sans chef, Rome & Sparte ont péri.

SPIEGELBERG *avec souplesse.*

Oui, c'est bien dit, Roller parle bien; & il faut que ce soit une tête rusée, éclairée — une tête d'une profonde politique. — Ha! ha! (*Les bras croisés au milieu d'eux.*) Quand je pense à ce que vous étiez il y a deux minutes, quand je regarde ce que vous êtes à présent par *UNE SEULE* pensée heureuse, —— oh, certainement, il *VOUS* faut un chef. — Et une telle pensée — convenez-en — ne pouvoit sortir que d'une tête rusée, d'une tête politique.

ROLLER.

Si l'on pouvoit espérer — s'il étoit possible d'imaginer.... Je désespere de son consentement.

SPIEGELBERG.

Et pourquoi en désespérer, mon bon ami? Tout difficile qu'il soit de gouverner le vaisseau contre les flots soulevés par l'orage, quelque pé-

ſant que ſoit le poids des couronnes..... Parle hardiment, mon enfant. — Peut-être — peut-être ſera-t-il poſſible de l'attendrir.

ROLLER.

Ce ne ſera qu'un brigandage s'il ne ſe met pas à notre tête. — Sans Moor, nous ſommes un corps ſans âme.

SPIEGELBERG *ſe détournant avec humeur*.

L'imbécille !



SCENE VII.

MOOR *entre avec des mouvemens ſauvages, marche à grands pas précipités, ſe parlant à ſoi-même.* LES PRÉCÉDENS.

MOOR.

Des hommes ! — Des hommes ! Engeance de vipere, de crocodile ! Des yeux en pleurs, des cœurs de fer ! Des baiſers ſur les lévres, & dans le ſein un poignard. Les lions & la panthere nourriſſent leurs petits, les corbeaux nourriſſent leurs petits avec des cadavres, & lui, lui ! — J'ai appris à ſupporter la plus affreuſe malice, je puis

ſourire, quand mon ennemi, dans ſa fureur, me préſente à boire le ſang du cœur, — mais quand l'amour paternel n'eſt plus qu'une haine implacable; alors que tout mon courage s'allume, Moor, doux agneau, deviens tigre, & que tous mes fibres frémiſſans ſe tendent pour le déſeſpoir & la deſtruction.

ROLLER.

Ecoute, Moor, qu'en penſes-tu? Une vie de Voleur ne vaut-elle pas mieux encore que d'être pour toujours au pain & à l'eau, enfermé dans la plus affreuſe priſon?

MOOR.

Pourquoi cette âme n'anime-t-elle pas un tigre, qui d'un coup de gueule, déchire un homme? Eſt-ce là fidélité paternelle? Eſt-ce amour pour amour? Je voudrois être ours, & appeller tous les ours du nord contre cette race féroce. — Repentir, & point de grace! — Oh j'empoiſonnerois l'Océan pour leur faire boire la mort dans toutes les ſources! Confiance, une pleine confiance, & point de pitié.

ROLLER.

Ecoute donc, Moor, ce que je te dis.

MOOR.

C'eſt incroyable ! C'eſt un ſonge ! —— Une priere ſi fervente, un tableau ſi touchant du malheur, des larmes de repentir. L'ours le plus féroce eut été effrayé de ma douleur, il eut été ſenſible à mes gémiſſemens, — & cependant — ſi j'ôſois le publier, on le prendroit pour un libelle contre le genre humain. Oh, oh, oh ! — Puiſſé-je faire retentir la trompette de la révolte dans la nature entiere, & pour combattre cette race d'hyenes, l'air, la terre, les mers & la foudre, ſoulever tous les élémens.

GRIMM.

Ecoute donc, Moor, écoute, ta fureur t'empêche de rien entendre.

MOOR.

Fuis ! loin de moi. Ton nom n'eſt-il pas *Homme?* N'es-tu pas né de la femme ? — Ne fouille pas mes regards, toi qui as un viſage d'homme ! — Je l'ai ſi indiciblement aimé.—Jamais enfant n'a tant aimé ſon Pere. — J'aurois. (*Frappant du pied la terre, en écumant de rage.*) Ha ! Celui qui à préſent offriroit à ma main un glaive pour tuer, d'un ſeul coup, toute la race humaine, je le ſaiſirois. — Celui qui me diroit où il faut frapper

pour briser, pour anéantir le germe de tous les hommes, — il seroit mon ami, mon Ange, mon Dieu. — — Je veux l'adorer.

ROLLER.

Eh bien, nous serons tes amis, laisse-nous donc parler.

GRIMM.

Viens avec nous dans les forêts Bohémiennes, nous voulons y rassembler une bande de Voleurs, & toi.... (*Moor le regarde fixement.*)

SCHWEIZER.

Tu seras notre Capitaine ! Il faut que tu sois notre Capitaine !

SPIEGELBERG *furieux, se jette dans un fauteil.*

Esclaves & lâches !

MOOR.

Qui t'a inspiré cette pensée ? Réponds. (*Saisissant Roller avec force.*) Tu ne l'as pas tirée hors de ton âme d'homme ! Qui t'a inspiré cette pensée ? Oui, par la Mort, à mille bras, c'est-là ce que nous voulons, ce que nous devons faire ! On doit adorer cette pensée ! — Voleurs & assassins ! — Aussi vrai que je sens mon cœur palpiter, je suis votre Capitaine.

TOUS

TOUS *à grands cris.*

Vive le Capitaine !

SPIEGELBERG *à part.*

Jusqu'à ce que je lui expédie son passe-port.

MOOR.

Le bandeau tombe de mes yeux ! Quel imbécille étois-je donc pour vouloir rentrer dans leurs tombeaux ! — Non, j'ai soif de grandes actions, je brûle, j'étouffe ; il faut que je respire la liberté. — *Voleurs & assassins !* Voilà les loix foulées sous mes pieds. Les hommes ont caché l'humanité quand j'en appellois à l'humanité. Loin de moi sympathie & pitié ! — Je n'ai plus de Pere, je n'ai plus d'amour. Le sang & la mort m'apprendront à oublier que jamais quelque chose d'humain me fut cher. Venez! venez !—Oh je veux quelque chose d'horrible pour me distraire. — C'est dit, je suis votre Capitaine, & vive le plus implacable d'entre vous qui brûlera, qui assassinera avec le plus de férocité ; car je vous le dis à tous, il sera récompensé en Roi. Formez tous un cercle autour de moi, & jurez-moi fidélité & obéissance jusqu'à la mort.

TOUS *lui donnant la main.*

Jusqu'à la mort. (*Spiegelberg se promene avec une fureur jalouse.*)

MOOR.

Et à préſent, par cette main d'*homme*, (*il étend ſa droite*) je vous jure ici de reſter juſqu'à la mort votre fidele & dévoué Capitaine. Ce bras changera ſur le champ en *cadavre* (1) le premier qui tremble, héſite, ou recule. Et qu'on en faſſe autant de moi, ſi je *lèze* mon ſerment. Êtes-vous contens ?

TOUS *jettent leur chapeau en l'air.*

Nous ſommes tous contens. (*Spiegelberg rit d'un vilain rire.*)

MOOR.

Marchons donc ! Ne craignez ni le danger, ni la mort, — nos deſtins ſont immuables, & chacun de nous ſera enfin ſurpris par ſon *jour-de-mort*, ou ſur les couſſins voluptueux de la moleſſe, ou dans le ravage horrible des combats, ou à la potence, ou ſur la roüe. Une de ces morts là nous eſt deſtinée. (*Ils ſortent.*)

SPIEGELBERG *qui eſt reſté ſeul.*

Tu n'y a pas mis la trahiſon.

(1) By heav'n I'll make a ghoſt of him that lets me....
Par le ciel, je fais un ſpectre de celui qui ôſe —&c.
HAMLET, *Acte Ier.*

Fin du premier Acte.



ACTE II.



SCENE PREMIERE.

FRANÇOIS DE MOOR *pensif dans sa chambre.*

Les Médecins me font trop attendre. — La vie d'un vieillard est une éternité. — Faut-il donc que mes plans sublimes se traînent comme les heures d'un vieillard? Si l'on pouvoit frayer à la mort avide un chemin nouveau pour entrer dans le FORT de la vie?—*DÉTRUIRE LE CORPS EN DÉCHIRANT L'AME.* —Ah! pour qui en feroit l'auteur, quelle découverte! —Une merveille— une conquête—Un second COLOMBE dans l'empire de la mort. — Réfléchis, Moor. — Ce seroit un art digne de t'avoir pour inventeur. — — Et par où commencer mon ouvrage? — Quelle espece d'émotions furieuses briseroient tout-à-coup la vie dans sa force? — LA COLERE? — Souvent ce loup affamé se surcharge, & s'étouffe. — LE CHAGRIN? Ce ver se traîne trop lentement. — LA CRAINTE?—L'ESPÉRANCE ne lui permet pas de saisir sa victime. — (*Avec une affreuse mé-*

chanceté.) Sont-ce là tous les bourreaux de l'homme? — L'arſenal de la mort eſt-il ſi facilement épuiſé? — Hm! hm! (*Il s'arrête.*) Comment? Eh bien? — Quoi? — Ah! (*Avec tranſport.*) LA FRAYEUR! Que ne peut la frayeur! Que peuvent la raiſon, l'eſpérance, la religion, contre les embraſſemens glacés de ce Géant? — Et—s'il réſiſtoit encore à cette ſecouſſe—Oh alors viens à mon ſecours, DOULEUR, & toi REPENTIR, furie infernale, ſerpent rongeur, monſtre qui rumines ta nourriture; & toi REMORDS, aux hurlemens affreux, toi qui dévaſtes ta propre maiſon, qui bleſſes ta propre Mere; & vous auſſi Graces bienfaiſantes, venez à mon ſecours; toi *PASSÉ*, aux traits riants, & toi brillant AVENIR, avec ta corne d'abondance, montrez-lui dans vos miroirs les joies du ciel, quand votre pied fugitif échappe à ſes bras avides. — C'eſt ainſi qu'aſſauts ſur aſſauts, ſans relâche, j'attaquerai cette vie fragile, juſqu'à ce qu'enfin la troupe des furies le livrent — au déſeſpoir! — Triomphe! triomphe — mon plan eſt fait. —

SCENE II.

FRANÇOIS; HERMANN.

FRANÇOIS *d'un air décidé.*

ALLONS. (*Hermann entre.*) Ah! *Deus ex machina!* Hermann!

HERMANN.

Pour vour ſervir, mon Gentilhomme.

FRANÇOIS *lui donnant la main.*

Tu n'obliges point un ingrat.

HERMANN.

J'en ai des preuves,

FRANÇOIS.

Tu en auras d'autres ſous peu — ſous peu, Hermann! — J'ai quelque choſe à te dire, Hermann.

HERMANN.

J'écoute avec mille oreilles.

FRANÇOIS.

Je te connois. — Un homme décidé! — Un cœur de ſoldat. — Mon Pere t'a bien offenſé, Hermann.

HERMANN.

Que le diable m'emporte, ſi je l'oublie !

FRANÇOIS.

C'eſt-là parler en homme. La vengeance convient à un cœur mâle. Tu me plais, Hermann. Prends cette bourſe, Hermann. Elle ſeroit plus péſante, ſi aujourd'hui j'étois maître.

HERMANN.

C'eſt toujours mon plus ardent deſir mon Gentilhomme ; je vous remercie.

FRANÇOIS.

Vraiment, Hermann ? Deſires-tu vraiment que je ſois maître ? — Mais mon Pere a la moëlle d'un lion, & je ſuis ſon fils cadet.

HERMANN.

Je voudrois bien que vous fûſſiez l'aîné, & que votre Pere eut le ſang appauvri d'un pulmonique.

FRANÇOIS.

Ha ! Comme le fils aîné alors te récompenſeroit ! Comme il te feroit ſortir de cette ignoble pouſſiere, qui convient ſi peu à ton âme, à ta nobleſſe ! Alors, *tout entier comme te voilà*, tu ſerois couvert d'or, & quatre chevaux ſuperbes

te feroient rouler comme la foudre. Oh cela ſeroit, va! — Mais j'oublie ce que j'avois à te dire. — As-tu déja oublié Mademoiſelle d'Edelreich?

HERMANN.

Mille tonnerres, pourquoi faut-il que vous m'en faſſiez ſouvenir?

FRANÇOIS.

Mon frere te l'a ſoufflée.

HERMANN.

Il le payera.

FRANÇOIS.

Elle t'a donné un refus. Je crois même qu'il t'a jetté en bas de l'eſcalier.

HERMANN.

Pour m'en venger, je le jetterai dans l'enfer.

FRANÇOIS.

Il a dit que l'on ſe chuchotoit à l'oreille, que jamais ton Pere n'avoit pu te regarder ſans ſe frapper la poitrine, & ſoupirer. Grand Dieu, diſoit-il, prends pitié de moi, pauvre pécheur.

HERMANN *furieux.*

Par les éclairs, l'orage & le tonnerre; arrêtez.

FARNÇOIS.

Il te conſeilloit de vendre tes Lettres de nobleſſe pour faire raccommoder tes bas.

HERMANN.

Je lui arracherai les yeux avec ces ongles-là.

FRANÇOIS.

Comment? Tu te fâches? Comment peux-tu te fâcher contre lui? Quel mal lui feras-tu? Que peut un rat contre un lion? Ta colere ne fait que rendre ſon triomphe plus doux. Il ne te reſte qu'à grincer les dents, & de mordre, dans ta fureur, un morceau de pain ſec.

HERMANN *frappant des pieds.*

Je veux l'écrâſer, — je l'écrâſerai ſous mes pieds.

FRANÇOIS *lui frappant ſur l'épaule.*

Fi, Hermann! Tu es Gentilhomme. Tu ne dois pas renoncer à la Demoiſelle; non, pour tout au monde, non Hermann. Grêle & tempête, il n'y a rien que je ne voulûſſe entreprendre, ſi j'étois à ta place.

HERMANN.

Je ne reſterai pas tranquille, que je ne le ſaiſiſſe, que je ne le foûle ſous mes pieds.

FRANÇOIS.

Pas ſi orageux, Hermann, approche ! Tu auras Amélie.

HERMANN.

Je l'aurai, en dépit de Lucifer, il faut que je l'aie !

FRANÇOIS.

Tu l'auras, te dis-je, & de ma main, — approche. — Tu ne ſais pas, peut-être, que Charles eſt autant que déshérité.

HERMANN *s'approchant.*

C'eſt inconcevable ! — En voilà la premiere nouvelle.

FRANÇOIS.

Sois calme, écoute, — tu en ſauras une autrefois davantage. Oui, te dis-je — depuis onze mois, il eſt comme exilé. Mais le vieillard ſe repent déja du pas trop précipité, que cependant, (*il ſourit*) je l'eſpere au moins, il n'a pas fait de lui-même. Auſſi la Edelreich le pourſuit-elle ſans relâche par ſes reproches & par ſes pleurs. Tôt ou tard, il le fera chercher aux quatre coins du Globe, & ſi on le trouve, adieu Hermann, bon ſoir. Humblement tu pourras alors lui ouvrir la portiere de ſon caroſſe, lorſqu'il ira au temple pour l'épouſer.

HERMANN.

Je l'étranglerai à l'autel.

FRANÇOIS.

Le Pere bientôt lui cédera ſa Comté, & vivra dans la ſolitude de ſon château. — — A préſent cette tête ſuperbe & fougueuſe ſe rit des *haïſſeurs*, des envieux ; — & moi qui voulois te faire homme important & riche, moi-même, Hermann, je ſerai humblement proſterné devant l'orgueilleux.

HERMANN *avec chaleur.*

Non, auſſi vrai que je m'appelle Hermann, cela ne ſera pas. S'il reſte encore une étincelle d'eſprit ſous ce front là, cela ne ſera pas.

FRANÇOIS.

L'empêcheras-tu ? A toi auſſi, mon cher Hermann, il te ſera ſentir ſa tyrannie, il te crachera au viſage lorſqu'il te rencontrera par les rues, & malheur à toi, ſi tu hauſſois les épaules, ſi quelque mouvement d'indignation.... Vois-tu, voilà où tu en es avec tes droits ſur Amélie, avec tes eſpérances, avec tes grands deſſeins.

HERMANN *décidé.*

Parlez donc, que faut-il que je faſſe ?

FRANÇOIS.

Ecoute-moi donc, Hermann, & que tu voyes si je prends ton sort à cœur comme un brave ami. — Va — change tes habits, rends-toi tout-à-fait méconnoissable, fais-toi annoncer chez le vieillard, prétexte que tu reviens tout droit de la Hongrie, que tu as assisté, avec mon frere, à la derniere bataille, — que tu l'as vu expirer dans tes bras. —

HERMANN.

Me croira-t-on ?

FRANÇOIS.

Ho, ho! C'est mon affaire. Prends ces paquets, tu y trouveras ta commission détaillée & des titres qui feroient croire le *Doute* lui-même. — Hâte-toi seulement de sortir, sans être vu, — glisse-toi dans la cour, & de-là, tu sauteras par-dessus le mur du jardin. — Quant à la catastrophe de cette tragi-comédie, je m'en charge.

HERMANN.

Et l'on dira alors : Vive le nouveau maître François de Moor.

FRANÇOIS *lui carressant la joue.*

Tu es fin ! — — Car, vois-tu, comme cela,

éveille-toi dans le parfum des roſes, — je veux aller m'endormir ſous le romarin. (*Elle s'éloigne.*)

LE COMTE *en ſonge.*

Mon Charles! mon Charles! mon Charles!

AMÉLIE *s'arrête, & revient lentement.*

Paix! Son Ange a exaucé ma priere. (*S'approchant tout près de lui.*) L'air où ſon nom ſe mêle, eſt doux à reſpirer! Je veux reſter ici.

LE COMTE *toujours en ſonge.*

Es-tu là? — L'es-tu réellement? — (*Il crie.*) Ah! ah! — ne me regarde pas avec cet œil déſeſpéré. ——Je ſuis aſſez malheureux. (*Il s'agite.*)

AMÉLIE *s'élance, & l'éveille en ſurſaut.*

Réveillez-vous, mon oncle. Ce n'étoit qu'un ſonge.

LE COMTE *à demi-éveillé.*

Il n'étoit pas là? Je ne preſſois pas ſa main? Je ne reſpire pas le doux parfum de ſes roſes? — Vilain François, veux-tu auſſi l'arracher à mes ſonges?

AMÉLIE *recule.*

L'as-tu bien entendu, Amélie?

LE COMTE *ſe réveille.*

Où ſuis-je donc? Tu es là, toi, ma niéce?

AMÉLIE.

Vous dormiez d'un ſommeil digne d'envie.

LE COMTE.

Je rêvois mon Charles. Pourquoi mon rêve a-t-il été interrompu ? J'aurois peut-être obtenu mon pardon de ſa bouche ?

AMÉLIE *l'œil enflammé.*

Des Anges ne conſervent pas de haine. — Il vous pardonne. (*Preſſant doucement ſa main.*) Pere de Charles, je vous pardonne.

LE COMTE.

Non ma fille. Cette pâleur mortelle ſur tes joues, m'accuſe encore, malgré ton cœur. Pauvre fille ! J'ai flétri la joie de ta jeuneſſe. Ne pardonne point — ſeulement ne me maudis pas.

AMÉLIE.

L'amour ne connoît qu'une ſeule malédiction. (*Baiſant la main du vieillard avec tendreſſe.*) La voici.

LE COMTE *qui s'eſt levé.*

Que trouvé-je donc là ? Des roſes, ma fille ? Tû ſemes des roſes ſur l'aſſaſſin de ton Charles ?

AMÉLIE.

Des roſes au Pere de mon amant, (*ſe jettant à ſon col*) à qui je n'en puis plus jetter.

LE COMTE.

Et à qui tu les aurois jettés avec bien plus de joie. — Cependant, mon Amélie, sans le savoir, tu l'as fait. — (*Tirant un rideau à la ruelle de son lit.*) Connois-tu ce portrait?

AMÉLIE *se précipitant vers le portrait.*

Charles!

LE COMTE.

Voilà comme il étoit à sa seizieme année.—Oh à présent, il est changé! Mes entrailles paternelles frémissent. Cette douceur n'est plus que mysanthropie, ce sourire, désespoir. N'est-ce pas, Amélie? C'étoit à la fête de sa naissance, — & dans le berceau de jasmin que tu l'as peint?

AMÉLIE.

Oh, jamais je n'oublierai ce jour! — qui ne reviendra plus pour Amélie! Comme il étoit assis devant moi, les rayons dorés du soleil couchant rehaussoient la fraîcheur de son teint mâle & radieux, ses beaux cheveux noirs flottoient amoureusement. A tous les coups de pinceau, *la jeune fille* anéantissoit *le Peintre*; le pinceau tomboit, & mes levres tremblantes savouroient ses traits avec ivresse. L'original, tout entier, s'enracinoit dans mon cœur, — il ne tomboit

tomboit ſur la toile inſenſible que des traits affoiblis & ſans couleur, comme les ſouvenirs d'une belle muſique.

LE COMTE.

Continue, continue. Tes images me rajeuniſſent. O ma fille, votre amour me rendoit ſi heureux !

AMÉLIE *les yeux encore attachés ſur le tableau.*

Non, non, non, ce n'eſt pas lui ! ce n'eſt pas Charles ! — (*Montrant ſon front & ſon cœur.*) C'eſt-là, c'eſt-là, — ſi reſſemblant — & ſi différent. Le pinceau ne peut rien retracer de ſon âme céleſte qui ſe peignoit dans ſes regards. — Loin de moi, ce ne ſont que des traits communs, & je n'étois.... qu'une écoliere.

SCENE IV.

DANIEL, LES PRÉCÉDENS.

DANIEL.

IL y a là un homme qui vous demande. Il prie qu'on le laiſſe entrer; il a, dit-il, à vous apprendre des nouvelles importantes.

LE COMTE.

Il n'y a qu'une choſe au monde importante pour moi, tu le ſais, Amélie. — Eſt-ce un malheureux

qui a besoin de mes secours ? Il ne s'en retournera pas en soupirant. (*Daniel sort.*)

AMÉLIE.

Si c'est un Mendiant, qu'il monte tout de suite.

LE COMTE.

Amélie, Amélie, épargne ma vieillesse.

SCENE V.

FRANÇOIS, HERMANN *déguisé*, DANIEL, LES PRÉCÉDENS.

FRANÇOIS.

Le voilà, cet homme. Il a, dit-il, pour vous d'affreuses nouvelles. Pouvez-vous les entendre?

LE COMTE.

Je n'en crains qu'une. Approche, mon ami, parle sans détours. Donnez-lui du vin.

HERMANN *déguisant sa voix.*

Monseigneur, ne vous irritez pas contre un infortuné, s'il vous perçoit le cœur malgré lui. Je suis étranger, mais vous, je vous connois bien, vous êtes le Pere de Charles de Moor.

LE COMTE.

D'où sais-tu cela ?

HERMANN.

J'ai connu votre fils.

AMÉLIE *se levant précipitamment.*

Il vit? lui? Tu le connois? Où eſt-il? où? où eſt-il? (*Elle veut ſortir.*)

LE COMTE.

Tu connois mon fils?

HERMANN.

Il a étudié à l'Univerſité de Léipſik. Enſuite il a erré dans je ne ſais quels pays. Il a parcouru toute l'Allemagne, & comme il me l'a dit lui-même, tête & pieds nus, de porte en porte, mendiant l'aumône. Cinq mois après, ſe ralluma la funeſte guerre entre les Polonois & les Turcs; & n'ayant plus rien à eſpérer, il fut attiré à PEST par les tambours victorieux du Roi Mathias de Hongrie. Permettez-moi, dit-il au Roi, de mourir ſur le lit des Héros, je n'ai plus de Pere.

LE COMTE.

Ne me regarde pas, Amélie.

HERMANN.

On lui donna un drapeau. Il ſuivit Mathias, toujours Vainqueur. Nous avons couché ſous la même tente. Il parla beaucoup de ſon vieux

Pere, de jours autrefois plus heureux — d'efpérances évanouies — Les larmes nous en venoient aux yeux.

LE COMTE *cachant fa tête dans un couffin.*

Affez, aflez.

HERMANN.

Nous avons eu, huit jours après, une chaude bataille.—Je puis vous affurer que votre fils s'y eft conduit en brave guerrier. Il a fait des prodiges de valeur aux yeux de toute l'armée. Cinq régimens tour-à-tour relevés, & il eft refté. Une pluie de feu tomboit de tout côtés, & votre fils eft refté. Une balle lui avoit écrâfé la main droite, il a pris le drapeau de la main gauche, & il eft refté.

AMÉLIE *dans l'enthoufiafme.*

Et il eft refté; mon Pere, il eft refté.

HERMANN.

Je l'ai trouvé le foir dans la bataille, tombé à la même place; de la main gauche, il arrêtoit fon fang qui ruiffeloit d'une large bleffure; fon bras droit étoit enterré. Camarade, me dit-il, un bruit s'eft répandu dans les rangs que le Général eft tombé il y a une heure. — Il eft tombé il y a une heure, lui dis-je, & toi? — Eh

bien, s'est-il écrié, en retirant sa main gauche, que tout brave soldat suive, comme moi, son Général, & bientôt il a exhalé sa grande âme.

FRANÇOIS *s'approchant, comme un furieux, de Hermann.*

Que la mort scelle ta langue maudite. Es-tu venu donner à notre Pere le coup de mort? — Mon Pere! Amélie! mon Pere!

HERMANN.

J'exécute les dernieres volontés de mon camarade mourant. Prends ce glaive, soupiroit-il, tu le porteras à mon vieux Pere, il est teint du sang de son fils, il est vengé, qu'il s'en repaisse. Dis-lui que sa malédiction m'a précipité dans les combats, dans la mort, que je meurs désespéré. — Amélie! Ce nom est sorti de sa bouche avec son dernier soupir.

AMÉLIE *se réveille comme d'un sommeil de mort.*

Amélie — & son dernier soupir.

LE COMTE *avec des cris affreux.*

Ma malédiction t'a précipité dans la mort! dans le désespoir!

HERMANN.

Voici le glaive, & aussi un portrait qu'il tira

de son sein. Il ressemble tout-à fait à cette Demoiselle. C'est pour mon frere François ..... Je ne sais pas ce qu'il a voulu dire par-là.

FRANÇOIS *faisant l'étonné.*

A moi? le portrait d'Amélie? A moi, Charles, Amélie? à moi?

AMÉLIE *s'approche avec fureur de Hermann.*

Fourbe, lâche, & vendu. (*Elle le saisit rudement.*)

HERMANN.

Je n'en sais rien, moi, Mademoiselle. Regardez vous-même, ce sont là vos traits. Vous lui avez peut-être donné vous-même ce portrait.

FRANÇOIS.

Par le ciel, Amélie, c'est le tien. C'est le tien, c'est vraiment le tien!

AMÉLIE *lui rendant le portrait.*

Le mien, le mien! oh ciel! ô terre!

LE COMTE *se déchire le visage, & crie.*

Oh! oh! oh! Ma malédiction est la cause de sa mort! — de son désespoir!

FRANÇOIS.

A l'heure de la séparation éternelle, il a pensé

à moi — à moi ! — Quand la mort alloit rouler ſur lui ſon drapeau funebre — à moi.

LE COMTE.

C'eſt moi qui l'ai maudit, qui l'ai tué, qui l'ai fait mourir déſeſpéré !

HERMANN *troublé & vraiment ému.*

Je ne puis pas voir cette déſolation. Adieu, Monſeigneur. (*Bas à François.*) Comment avez-vous pu faire cela? (*Il ſort à la hâte.*)

AMÉLIE *courant après lui.*

Reſte, reſte. Quelle a été ſa derniere parole?

HERMANN *ſe retournant.*

Amélie ! — (*Il ſort.*)

AMÉLIE.

Amélie? — Non, tu n'es point un fourbe. — Il eſt donc vrai? Il eſt vrai ! qu'il eſt mort ! — mort ! — (*Elle chancelle quelque temps, & preſque évanouie, ſoupire en tombant:*) Mort ! — Charles, eſt mort !

FRANÇOIS.

Que vois-je écrit-là ſur ce glaive? écrit avec du ſang. — Amélie !

AMÉLIE.

De ſon ſang ?

FRANÇOIS.

Eſt-ce donc que je rêve ? Vois donc ces caracteres tracés avec du ſang : *François, n'abandonne point Amélie.* Vois donc, vois ! Et de l'autre côté ! *Amélie, la tout-puiſſante Mort a briſé tes ſermens.* — Vois-tu à préſent, vois-tu ? Il l'a écrit d'une main mourante, il l'a écrit avec le ſang de ſon cœur, il l'a écrit ſur le bord ſolemnel de l'Éternité.

AMÉLIE.

Dieu ſaint, Dieu ! c'eſt ſa main. — Il ne m'a jamais aimé. (*Elle ſort.*)

FRANÇOIS *frappant du pied.*

Malédiction ! tout mon art échoue contre cette tête de fer.

LE COMTE.

Malheureux vieillard ! — Ne m'abandonne pas ma fille. — François, François, rends-moi mon fils !

FRANÇOIS.

Qui lui a donné la malédiction ? Qui a précipité ton fils dans l'horreur des combats, dans la

mort, dans le déſeſpoir ? — Oh c'étoit un excellent jeune homme. — Malédiction ſur les bourreaux.

LE COMTE *ſe frappant le ſein & le front à grands coups.*

Malédiction, malédiction! Damnation! Malédiction ſur le Pere qui a aſſaſſiné ſon grand fils. C'eſt moi qu'il a aimé juſques dans la mort; pour me venger, il s'eſt précipité dans les combats & dans la mort. Je ſuis un monſtre! un monſtre!

FRANÇOIS.

Il n'eſt plus, à quoi bon vos plaintes importunes! (*Avec un ſourire ironique.*) Il eſt plus facile d'ôter la vie à un homme, que de le réſuſciter.

LE COMTE.

Et c'eſt toi qui as arraché à ma colere la malédiction paternelle. Oui, toi. — Rends moi mon fils.

FRANÇOIS.

N'excitez pas ma fureur. Je vous abandonne dans la mort. —

LE COMTE.

Monſtre affreux! monſtre affreux, rends-moi mon fils. (*Il ſe leve, & dans ſa fureur, va pour ſaiſir à la gorge François qui s'enfuit.*)

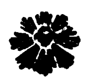
SCENE VI.

LE COMTE DE MOOR *seul.*

Que mille malédictions foudroyantes te poursuivent ! tu as volé mon fils dans mes bras. — (*Il tombe épuisé.*) Oh ! oh ! oh ! Désespéré, — & ne point mourir. — Ils fuyent, ils m'abandonnent dans la mort, — mon bon Ange s'est enfui, ces Anges tutélaires s'éloignent de l'assassin aux cheveux blancs. — Oh ! oh ! oh ! Personne ne veut-il, par pitié, soutenir ma tête, personne ne veut-il délivrer mon âme ? Point de fils ! point de filles ! point d'amis ! — Des Hommes ! — Personne ne veut.... Seul ! abandonné ! desespéré, & ne point mourir. (*Il soupire, & s'évanouit.*)

Amélie *entre d'un pas silencieux, l'apperçoit, & jette un cri.*

Mort, tout est mort. (*Elle sort désespérée.*)



SCENE VII.

Les Forêts de Bohême.

RAZMANN *arrive d'un côté*, & SPIEGELBERG *d'un autre côté, avec une bande de Voleurs.*

RAZMANN.

Sois le bien venu, camarade de guerre, sois le bien venu dans les forêts de Bohême. (*Ils s'embrassent.*) Dans quel coin du monde la tempête t'avoit-elle jetté ? D'où le vent t'amene-t-il, mon camarade ?

SPIEGELBERG.

Tout bouillant de la foire de Léipzik. Il y faisoit bon là. Demande à Schufterle. Il m'a chargé de te féliciter du cœur pour ton heureux retour. — Il a joint en chemin la grande bande de votre Capitaine. (*Se mettant à terre pour se reposer.*) Et comment avez-vous vécu depuis notre départ? Comment va le métier ? — Oh je pourrois te raconter de nos tours, à te faire oublier le manger & le boire jusqu'à demain matin.

RAZMANN.

Je le crois, je le crois. Tu as fait parler de toi dans les Gazettes. Mais où diable as-tu ra-

maſſé tous ces bandits ? — Grêle & tempête, tu nous en amene un petit bataillon, tu es un excellent recruteur !

SPIEGELBERG.

N'eſt-ce pas ? Et ce ſont-là des gens adroits. Acroche ton chapeau au ſoleil, je parie qu'ils le volent, & que de tous les habitans de la terre, pas un ſeul ne s'en appercevra.

RAZMANN *rit.*

Avec ces Meſſieurs-là, tu ſeras bien accueilli du Capitaine. — Il a auſſi déja engagé de braves gens.

SPIEGELBERG *avec humeur.*

Tais-toi donc, avec ton Capitaine, — & les miens, en comparaiſon. — Pah !

RAZMANN.

Eh bien oui ! Ils peuvent avoir des doigts fort exercés, — mais je te dis que la réputation de notre Capitaine a déja tenté d'honnêtes gens.

SPIEGELBERG.

Tant pis.

SCENE VIII.

GRIMM *accourt avec précipitation.* LES PRÉCÉDENS.

RAZMANN.

QUI vive? Qu'eſt-ce qu'il y a là? Des voyageurs dans la forêt?

GRIMM.

Allons, allons, où ſont les autres? *Mille ſapermente;* vous reſtez là vous autres à bavarder? Vous ne ſavez donc pas..... Vous n'en ſavez donc rien?.... — Et Roller.....

RAZMANN.

Quoi donc? quoi donc?

GRIMM.

Roller eſt pendu, & quatre autres avec lui.

RAZMANN.

Roller? Quoi? Depuis quand? — D'où le ſais-tu?

GRIMM.

Il y a trois ſemaines qu'il étoit au cachot, nous

n'en ſavions rien. Il a été interrogé trois fois, & nous n'en ſavions rien. On lui a donné la queſtion extraordinaire pour qu'il dénonçât ſon Capitaine. — Ce brave garçon n'a rien avoué : hier, on lui a lu ſa ſentence, & ce matin, il eſt allé en poſte rejoindre le diable.

RAZMANN.

Malédiction ! Le Capitaine le ſait-il ?

GRIMM.

Il ne l'a ſu que d'hier. Il écume de rage comme un ſanglier. Tu ſais qu'il a toujours fait le plus grand cas de Roller, & la torture encore qu'on lui a fait ſouffrir ! — Nous avons porté, pour le ſauver de ſa priſon, échelles & cordes ; en vain. Même le Capitaine, déguiſé en Capucin, eſt entré dans la priſon, il a voulu changer avec lui d'habits. Roller a toujours refuſé. A préſent, le Capitaine a juré.... Un ſerment qui nous a tous glacés d'effroi ! —« Je lui allumerai une torche funebre ſi effrayante, » que jamais Roi n'aura eu de ſi horribles funé» railles ; je les brûlerai tout vivans. » — J'ai peur pour la Ville. Depuis long-temps, il a une dent contre elle, parce qu'il y a trop de bigoterie, & tu ſais que lorſqu'il a dit : « Je veux le faire ! » c'eſt comme ſi nous autres, nous l'avions déja fait.

RAZMANN.

Mais, mon Dieu, ce pauvre Roller ! le pauvre Roller.

SPIEGELBERG.

Memento mori, il faut mourir, frere, mais tout cela ne me fait rien. (*Il chante sur un air à boire.*)

Suis-je auprès d'une potence ?
Je ne ferme que l'œil droit,
Et je dis : Pends-y tout seul ;
Le plus sot de nous deux, ce n'est pas moi.

RAZMANN *se levant en sursaut.*

Paix ! un coup de fusil ! (*On entend au loin un grand tumulte & des coups de fusils de tout côtés.*)

SPIEGELBERG.

Encore un autre !

RAZMANN.

Encore ! C'est le Capitaine. (*On entend chanter au loin avec des transports de joie.*)

Les Nurembergeois ne pendent personne
Avant de les avoir pris.

(*On entend les voix de Schweizer & Roller.*)

Hollà oh ! hollà oh !

RAZMANN.

C'eſt Roller, c'eſt Roller ! que mille diables m'emportent !

Les voix de SCHWEIZER & ROLLER.

Razmann, Grimm, Spiegelberg, Razmann !

RAZMANN.

Roller, Schweizer ! Eclair, tonnerre, grêle & tempête ! (*Ils courent au devant d'eux.*



SCENE IX.

LE VOLEUR MOOR *à cheval*, ROLLER, SCHEWEIZER, SHUFTERLE, *bande de Voleurs, couverts de pouſſiere & de boue.*

LE VOLEUR MOOR *ſautant de cheval.*

LIBERTÉ ! liberté ! — Te voilà ſauvé, Roller. — Emmenez mon cheval, & lavez-le avec du vin. (*Il s'aſſied par terre.*) Il y faiſoit chaud.

RAZMANN *à Roller.*

De par la forge de Pluton ! tu es donc reſſuſcité de la Roüe ?

SPIEGELBERG.

SPIEGELBERG.

Es-tu ſon ombre? Ou ſuis-je un imbécille? Es-tu Roller en chair & en os?

ROLLER *ne pouvant reſpirer.*

C'eſt moi-même tout vivant, c'eſt Roller tout entier. D'où crois-tu que je vienne?

GRIMM.

Demande à la Sorciere. Ta ſentence n'étoit-elle pas déja prononcée?

ROLLER.

Oui vraiment, il y avoit bien encore quelque choſe de plus. Je viens tout droit du Gibet. Laiſſe-moi d'abord reſpirer. Schweizer te racontera...... Donnez-moi un verre d'eau-de-vie! — Et toi auſſi, Maurice, te voilà de retour? Je croyois bien te revoir ailleurs! — Donnez-moi donc un verre d'eau-de-vie! Mes os ſe détachent. — O mon Capitaine! Où eſt mon Capitaine?

RAZMANN.

Tout à l'heure, tout à l'heure! — Mais dis donc, parle donc. Comment t'es-tu échappé? Comment nous es-tu rendu? La tête me tourne. Tu viens du gibet, dis-tu?

ROLLER *avale un grand verre d'eau-de-vie.*

Ah c'eſt bon, ç'a brûle ! — Tout droit du gibet. Vous êtes là ébahis, vous ouvrez une large mâchoire, vous ne pouvez pas concevoir... Je n'étois qu'à trois pas des ſacrés échelons par où j'allois monter dans le ſein d'Abraham, — ſi près ! — ſi près ! — Tu aurois eu ma vie pour une priſe de tabac. Et c'eſt à mon Capitaine que je dois l'air, la liberté, la vie !

SCHWEIZER.

Ah c'eſt une farce vraiment comique. Nous apprenons la veille par nos eſpions que Roller en avoit juſques par-deſſus la tête, & que ſi le ciel ne ſe hâtoit de crouler, demain, — c'eſt-à-dire, aujourd'hui, il ſeroit forcé de prendre la *route univerſelle* (1). Allons, dit le Capitaine, que ne riſque pas un ami ! — Nous le ſauverons, ou nous ne pourrons pas le ſauver, ce que je promets bien, c'eſt que plus d'un avec lui feront le grand voyage. Toute la bande reçoit ſes ordres. Nous lui dépêchons un courier qui lui fait

(1) Il y a dans le texte : *Den weg alles fleiſches gehen müſſen*, *faire le chemin de toute chair ; Bible de Luther.* Voyez auſſi la derniere préface de la Bible grecque & latine de *Morin. Sed Gregorio viam univerſæ carnis ingreſſo*, &c.

ſavoir nos projets, en lui jettant un petit papier dans ſa ſoupe.

ROLLER.

J'ai déſeſpéré du ſuccès !

SCHWEIZER.

Nous guettions le moment où tous les chemins ſeroient déſerts. Toute la Ville étoit au grand ſpectacle ; cavaliers, fantaſſins, caroſſes, tout pêle mêle. Le tumulte & le cantique de la potence retentiſſoient déja dans les airs. A préſent, dit le Capitaine, mettez le feu, allumez. Nos gens partent comme des flêches : le feu eſt à la Ville dans cinquante endroits différens ; on jette des mêches enflammées près du magaſin à poudre, dans les Egliſes, dans les granges. — Mort bleu ! Il n'y avoit pas encore un petit quart-d'heure que le vent du nord, qui ſans doute a auſſi *une dent* contre la Ville, nous favoriſe, & fait merveilles ; la flamme de tous côtés s'éleve par tourbillons. Et nous autres, nous allions hûrlant par les rues, comme des furies, *au feu ! au feu !* & nous traverſons toute la Ville. Des hûrlemens, des cris, un bruit terrible glacent tous les cœurs. Les tocſins ſonnent, le magaſin à poudre crêve, — on eut dit que le globe venoit de ſe fendre juſques dans ſon centre, que le ciel s'étoit dé-

taché, & que l'enfer en étoit baissé de dix mille toises.

ROLLER.

Et mon cortége alors regarde en arriere, — la Ville ressembloit à Sodôme & Gomorrhe, tout l'horison n'étoit que feu, souffre & fumée. Quarante montagnes épouvantées renvoyoient dans la Ville la foudre & les hûrlemens de ces démons déchaînés; une terreur panique les renverse tous; mes fers étoient ôtés, tant j'étois prêt de la mort; je me recueille dans leur trouble, & leste comme le vent, — je fuis loin d'eux, — & avec tant de promptitude, que mes conducteurs regardant derriere eux, resterent pétrifiés comme la femme de Loth. — La foule étoit rompue, je m'y perds, je leur échappe, déchirant mes habits, je me plonge dans la riviere, je nage entre deux eaux pour échapper à leurs regards: mon Capitaine étoit déja sur le rivage avec des chevaux & des habits. — Voilà..... voilà...... & me voilà! Moor, Moor, puisses-tu bientôt tomber entre leurs mains, pour qu'à mon tour je te rende pareil service.

RAZMANN.

Souhait de bête féroce, pour lequel on devroit te pendre. — C'est un tour à crever de rire.

ROLLER.

C'étoit-là du ſecours dans le beſoin ! Vous ne pouvez pas l'apprécier ! — Il vous auroit fallu — la corde au col — marcher tout vivant au tombeau, comme moi ; — & ces apprêts de démons, de bourreaux, & à chaque pas que le pied tremblant avoit achevé, voir d'une vue plus préſente & plus horrible, l'affreuſe potence où j'allois monter, éclairé par l'effroyable ſoleil levant, (1) & la voix des bourreaux & l'abominable muſique, — — je l'entends encore retentir à mon oreille, — & les croaſſemens des voraces corbeaux qui s'envoloient par trentaines, du cadavre de mon prédéceſſeur, à moitié pourri, & tout cela, tout, — & par-deſſus tout, les démons que j'entendois déja ſe réjouir de mon arrivée. — Non, pour tous les tréſors de Mammon, je ne voudrois pas y paſſer une ſeconde fois. Mourir eſt quelque choſe de plus qu'une cabriole d'Arlequin, & les angoiſſes de la mort ſont plus affreuſes que la mort.

SPIEGELBERG.

Et le magaſin à poudre en a danſé ? — Voilà donc pourquoi on ſentoit, à quelques lieues à la

(1) En Allemagne, on fait aſſez ordinairement les exécutions à la pointe du jour.

ronde, un air de souffre, comme si les diables eussent mis à l'air toute la garde-robe de Moloch.

SCHWEIZER.

Si la Ville se faisoit une fête de voir dépecer notre camarade comme un cochon engraissé, pourquoi diable nous ferions-nous un scrupule de tuer la Ville pour sauver notre camarade? Ne sais-tu pas, Shufterle, combien il y a eu de morts?

SCHUFTERLE.

On dit quatre-vingt-trois. La tour déja en a écrâsé soixante.

LE V. MOOR *d'un grand sérieux.*

Roller, tu as coûté cher.

SCHUFTERLE.

Bah! que sont ces morts là? — A la bonne heure, si l'on eut tué des hommes. — C'étoient des enfans au maillot, des marmots qui dorent leurs couchettes; de vieilles racornies qui en chassoient les mouches, & des squelettes desséchés qui n'avoient pas assez de vie pour gagner la porte. Tout ce qu'il y avoit de jambes agiles étoit à la comédie, & ce n'étoit plus qu'un reste d'hommes qui gardoit les maisons.

LE V. MOOR.

Oh les pauvres malheureux ! Des vieillards, dis-tu, & des enfans ?

SCHUFTERLE.

Oui, par le diable. Et des malades, des femmes en couche, ou prêtes d'accoucher. En passant par hasard près une de ces baraques, j'entends des lamentations ; j'y jette les yeux, & je vois que c'étoit un enfant par terre, sous la table, où le feu alloit prendre. — Pauvre petit, ai-je dit, tu meurs ici de froid, va te chauffer, & je l'ai jetté dans le feu.

LE V. MOOR.

Seroit-il vrai, Schufterle ? — Que cette flamme dévore tes entrailles toute l'Eternité. (1) Loin d'ici, monstre. Qu'on ne te voie jamais dans ma bande ! (*Il s'éleve un murmure.*) Vous murmurez ? Vous *réfléchissez* ? — Qui ôse réfléchir quand j'ordonne ? — Loin d'ici, te dis-je. — Il y en a encore d'autres parmi vous qui sont mûrs pour ma colere. — Je te connois, Spiegelberg ; mais je ne tarderai pas à vous rassembler,

---

(1) Il y a dans le texte : *Jusqu'à ce que l'Eternité porte des cheveux blancs*, Biss die Ewigkeit grau wird.

SCENE XIII.

SPIEGELBERG, LES PRÉCÉDENS.

SPIEGELBERG.

AH, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, nous ſommes pris, rompus, écartelés, des milliers de huſſards, de dragons, de chaſſeurs s'avancent au galop vers les hauteurs, & tous nos paſſages ſont aſſiégés. (*Le Voleur Moor ſort.*)

SCENE XIV.

SCHWEIZER, RAZMANN, SCHUFTERLE, *bande de Voleurs entrant de tous côtés; &* LES PRÉCÉDENS, ROLLER, GRIMM & SPIEGELBERG.

SCHWEIZER.

AH, nous les avons donc arrachés de leurs lits? Réjouis-toi donc, Roller? Il y a long-temps que j'ai ſouhaité de me battre avec des *cavaliers-de-pain-de munition.* — Où eſt le Capitaine? Toute la bande eſt-elle raſſemblée? Nous ne manquons pas de poudre, j'eſpere?

ROLLER.

Nous avons assez de poudre; mais nous sommes en tout quatre-vingt, & c'est à peine être un contre vingt.

SCHWEIZER.

Tant mieux. Ils risquent leur vie pour dix *kreuzer*; & nous, ne combattons-nous pas pour la vie & pour la liberté? — Nous tomberons sur eux comme le déluge, nous les frapperons comme la foudre. — Où diable est donc le Capitaine?

SPIEGELBERG.

Il nous abandonne dans ce besoin. N'y a-t-il donc plus moyen de leur échapper?

SCHWEIZER.

Echapper? Je voudrois te voir étouffer dans la boue, âme lâche. Tu ouvres toujours une large mâchoire; & quand tu entends un coup de fusil.... Lâche, montre-toi à présent à la tête, ou tu vas être cousu vivant dans une peau de sanglier, & dévoré par les chiens.

RAZMANN.

Le Capitaine! le Capitaine!

SCENE XV.

LE VOLEUR MOOR *entre lentement*, LES PRÉCÉDENS.

LE VOLEUR MOOR *à part.*

Je les ai fait tous bien envelopper, il faut à préſent qu'ils combattent en déſeſpérés. (*Haut.*) Mes enfans, choiſiſſez, nous ſommes perdus, ou il faut combattre comme des ſangliers bleſſés.

SCHWEIZER.

Ha! je leur ouvrirai le ventre avec mon couteau de chaſſe. Conduis-nous ſur eux, Capitaine! Nous te ſuivrons juſques dans la gueule de la mort.

LE V. MOOR.

Chargez tous les fuſils. Vous avez aſſez de poudre?

SCHWEIZER *ſe leve en ſurſaut.*

Aſſez de poudre pour faire ſauter la terre juſqu'à la lune.

RAZMANN.

Nous avons déjà tous cinq paires de piſtolets chargés, & encore trois arquebuſes carabinées.

LE V. MOOR.

A merveille; une partie de la bande montera ſur les arbres, ou ſe cachera dans les taillis, & fera feu ſur eux en embuſcade.

SCHWEIZER.

C'eſt-là ton poſte, Spiegelberg.

LE V. MOOR.

Nous autres, comme des Furies, tombons ſur eux, en flanc.

SCHWEIZER.

J'en ſuis, moi.

LE V. MOOR.

Il faut en même temps que chacun de nous faſſe retentir ſon ſiflet, & galoppe dans la forêt, pour que notre nombre en devienne plus terrible. Détachez tous nos chiens, qu'on les irrite, & qu'ils s'élancent dans leurs rangs, qu'ils y jettent le déſordre, & les faſſent tomber ſous votre feu. Roller, Schweizer & moi, nous trois, nous combattrons où l'ennemi ſera le plus fort.



SCENE XVI.

UN COMMISSAIRE, LES PRÉCÉDENS.

GRIMM.

HA ! voici déja un chien de la Justice qui s'avance.

SCHWEIZER.

Tuez-le tout de suite, & qu'il ne parle pas.

LE V. MOOR.

Paix ! Je veux l'entendre.

LE COMMISSAIRE.

Avec votre permission, Messieurs. Je suis chargé de toute la puissance de la Justice, & là, aux environs, huit cents soldats veillent sur tous les cheveux de ma tête.

SCHWEIZER.

Une clause touchante pour se conserver chez nous l'estomach chaud.

LE V. MOOR.

Tais-toi, camarade. Parlez, & en peu de mots, Monsieur. Qu'y a-t-il pour vous servir ?

LE COMMISSAIRE.

Je ſuis l'envoyé du Magiſtrat qui prononce ſur la vie & la mort. Un mot à toi. — Deux à la bande.

LE V. MOOR *appuyé ſur ſon épée.*

Par exemple....

LE COMMISSAIRE.

Homme abominable ! Le noble ſang du Comte de l'Empire aſſaſſiné, n'eſt-il pas encore collé à tes doigts maudits ? N'as-tu pas forcé le ſanctuaire du Seigneur avec des mains ſacriléges, & enlevé, brigand, nos vaſes ſacrées ? N'as-tu pas jetté des tiſons enflammés dans notre Ville pieuſe, & fait croûler le magaſin à poudre ſur la tête des bons Chrétiens ? (*Les mains jointes.*) D'abominables, d'abominables horreurs, dont l'odeur impure s'éleve juſqu'au ciel, hâte le dernier jugement qui s'avance pour te payer de tes forfaits, toi qui, depuis long-temps, eſt mûr pour ſa juſtice éternelle.

LE V. MOOR.

C'eſt un chef-d'œuvre d'éloquence juſqu'ici ; mais au fait. Que me veut apprendre par vous le très-reſpectable Magiſtrat ?

LE COMMISSAIRE.

Ce que tu ne ſeras jamais digne de recevoir. — Regarde, incendiaire, auſſi loin que ton œil peut s'étendre, tu te verras entouré de nos cavaliers. — Il n'y a point de fuite à eſpérer, — vous vous ſauverez ſains & ſaufs quand ces chênes & ces pins porteront des ceriſes & des pêches !

LE V. MOOR.

L'entendez-vous, Schweizer & Roller ? — — Mais continuez.

LE COMMISSAIRE.

Ecoute donc avec quelle bonté, avec quelle patience les Juges te traitent, ſcélérat. Si tout de ſuite tu te ſoumets, ſi tu implores ta grace & la modération des peines, alors la ſévérité même ſera miſéricorde, la Juſtice ne ſera plus qu'une Mere aimante, — elle fermera les yeux ſur la moitié de tes crimes, & S'EN TIENDRA, — penſes-y bien, — AU SUPPLICE DE LA ROUE.

SCHWEIZER.

L'as-tu entendu, Capitaine? Faut-il aller couper la gorge à ce chien-là & (1) que ſon ſang jailliſſe de tous ſes membres déchirés.

---

(1) Il y a dans le texte : *Der rothe Saft aus allen*

ROLLER

ROLLER.

Capitaine! — Ouragan! Tempête & enfer! — Capitaine! — Comme il mord ſa lévre inférieure! Faut-il que je dreſſe ce drôle, la tête en-bas, comme une quille?

LE V. MOOR.

Ne l'approchez pas. Que perſonne n'ôſe le toucher. — (*Au Commiſſaire.*) Voyez, Monſieur, en voici ſoixante-dix-neuf dont je ſuis Capitaine, pas un d'eux ne ſait galopper au ſignal, ni au commandement, ni danſer à la muſique du canon, & là, pour nous combattre, il y en a huit cents qui ont blanchi ſous les armes. — Mais écoutez à préſent. — Voilà comment parle Moor, Capitaine des Incendiaires. Il eſt vrai, j'ai aſſaſſiné le Comte de l'Empire, j'ai incendié & pillé l'Egliſe des Dominicains, j'ai jetté des brandons de feu dans votre Ville bigote, & j'ai renverſé le magaſin à poudre ſur la tête de vos bons Chrétiens. — Mais ce n'eſt pas tout. J'ai fait plus. (*Il étend ſa main droite.*) Regardez ces quatre bagues pré-

---

ſchweiſslæchern ſprudelt. Pour que le jus rouge ſorte par tous ſes pores



cieuſes que je porte à cette main. — Ce rubis, je l'ai tiré du doigt d'un Miniſtre que j'ai terraſſé à la chaſſe aux pieds de ſon Prince. Par ſes baſſes flatteries, il s'étoit élevé de la claſſe du peuple juſqu'au rang de ſon premier favori : il étoit monté ſur les ruines de ſon voiſin, & des torrens de larmes, des larmes d'orphelins, l'avoient ſoulevé juſqu'au pied du trône. Ce diamant, je l'ai ôté à un Caiſſier, qui vendoit au plus offrant des charges importantes, des honneurs dûs à de longs ſervices, & qui repouſſoit de ſa porte le patriote attriſté. — Je porte cette agathe en l'honneur d'un Moine que j'ai étranglé de ma propre main, pour avoir pleuré en chaire la décadence de l'Inquiſition. —— Je pourrois vous faire encore plus au long l'hiſtoire de mes bagues, ſi je ne m'étois déja repenti d'avoir parlé à qui n'eſt pas digne de m'entendre.

LE COMMISSAIRE.

Se peut-il qu'un ſcélérat ſoit encore ſi fier!

LE V. MOOR.

Ce n'eſt pas tout encore.—C'eſt à préſent que je veux parler avec fierté. Va t'en, dis à ton reſpectable Magiſtrat, qui jette les dez ſur la vie & la mort des hommes, que je ne ſuis point un Vo-

leur qui conjure avec le ſommeil & la nuit, & qui ſait le grand art d'eſcalader les murs à la faveur des ténebres. — Ce que j'ai fait, ſera gravé au livre où ſont écrits toutes les actions humaines; mais avec les miſérables Miniſtres de la juſtice céleſte, je ne veux plus perdre mes paroles. Dis-leur que mon métier eſt la loi du Talion, que la vengeance eſt mon métier! (*Il lui tourne le dos avec mépris.*)

LE COMMISSAIRE.

Tu ne veux donc pas qu'on t'épargne, qu'on te pardonne? — J'ai donc fini avec toi. (*Se tournant vers la bande.*) Ecoutez, vous autres, ce que la juſtice vous annonce par moi. — Si vous livrez ſur le champ ce malfaiteur condamné, on vous remet juſqu'au ſouvenir de vos crimes. — La ſainte Egliſe vous recevra dans ſon ſein maternel comme la brebis égarée, & on vous ouvre à tous la carriere pour obtenir des places honorables. Liſez vous-même, voici votre grâce! la voilà ſignée! (*Avec un ſourire de triomphe, il donne cet arrêt de pardon à Schweizer.*) Eh bien, eh bien? Comment Votre Majeſté trouve-t-elle cela? — Courage donc, liez-le, & ſoyez libres.

LE V. MOOR.

L'entendez-vous auſſi? l'entendez-vous? Pour-

quoi vous étonner? pourquoi rester là, embarassés? La Justice vous offre la liberté, & déja vous êtes réellement ses prisonniers. — Elle vous fait grace de la vie, & ce n'est point une fanfaronade, car, sur ma foi, vous êtes jugés. — Elle promet honneurs & charges, & quel peut être votre partage, quand vous seriez Vainqueurs, que malédiction, ignominie & persécutions. Elle vous reconcilie avec le ciel, & vous êtes vraiment damnés. Vous tous, vous n'avez pas un cheveu qui n'entre dans les enfers. Réfléchissez-vous encore? Choisissez-vous encore? Est-il si pénible de choisir entre le ciel & l'enfer? Aidez-moi donc, Monsieur.

LE COMMISSAIRE.

Comment s'appelle ce démon qui parle par sa bouche?

LE V. MOOR.

Comment? Point de réponse encore? Croyez-vous par vos armes vous rendre libres? Regardez donc autour de vous, regardez donc. Vous ne le pensez pas, certes, ou ce seroit à présent une espérance d'enfant. — Vous flatteriez-vous peut-être de tomber en héros, parce que vous m'avez vu me réjouir du fracas horrible que nous allions

avoir? — Oh ne le croyez pas! Vous n'êtes pas Moor. — Vous êtes de malheureux bandits, misérables instrumens de mes grands desseins, méprisables comme la corde entre les mains du Bourreau. — Des Voleurs ne peuvent pas tomber comme tombent les Héros. — Les Voleurs ont droit de trembler quand la mort s'approche. Entendez-vous les trompettes qui retentissent dans ces forêts! Voyez les éclairs sinistres de leurs sabres menaçans! Comment? encore irrésolus? Avez-vous perdu toute raison? Êtes-vous en délire? — Je ne vous remercie point pour ma vie, & j'ai honte de votre sacrifice. (*On entend au loin le son des instrumens guerriers.*)

LE COMMISSAIRE *étonné.*

Je perds la raison, & je m'enfuis. A t-on jamais rien entendu de semblable?

LE V. MOOR.

Vous craignez peut-être que je ne me tue de mes mains; & que ne m'ayant pas livré vivant, votre pacte soit annullé? Non mes enfans, cette crainte est inutile. Je jette à vos pieds mon poignard, mes pistolets & ce poison, que je n'ai jamais quitté. — Et vous êtes encore irrésolus?

Vous croyez peut-être que je me défendrai quand vous viendrez pour me ſaiſir ? Voyez ! — J'attache ma main droite à cette branche de chêne, je ſuis ſans défenſe, un enfant peut me renverſer. — Quel eſt le premier qui abandonne ſon Capitaine dans le beſoin ?

ROLLER, *avec un geſte féroce.*

Et quand l'enfer nous auroit entourés neuf fois, (*Il brandit ſon ſabre autour de ſa tête*) qui n'eſt pas un chien enragé, qu'il ſauve ſon Capitaine !

SCHWEIZER *déchire le pardon, & jette les morceaux au nez du Commiſſaire.*

La grâce eſt dans nos balles ! Décampe, canaille. Dis au Magiſtrat qui t'envoie, que dans la Bande de Moor, tu n'as pas trouvé un traître. — Va-t'en. — Sauvez le Capitaine ! ſauvez le Capitaine !

TOUS, *avec de grands cris.*

Sauvez, ſauvez, ſauvez le Capitaine !

LE V. MOOR *détachant ſa main avec force & avec des tranſports de joie.*

Oh, à préſent, nous ſommes libres ! Cama

rades. — Je ſens une armée dans ce poing-là. — Mort, ou liberté. — Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils n'en auront pas un ſeul vivant. (*On ſonne l'attaque, un grand tumulte, ils ſortent en frappant la terre, & le ſabre à la main.*)

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

AMÉLIE *pensive dans un jardin*, FRANÇOIS *arrive. Ils sont tous deux en grand deuil.*

FRANÇOIS.

ENCORE ici, petite tête exaltée? Tu t'es dérobée à mes heureux convives, & tu as troublé leur joie.

AMÉLIE.

Troublé leur joie? Les chants funebres qui ont accompagné ton Pere au tombeau doivent retentir encore dans ton oreille. (1)

---

(1) *Hamlet, dans un monologue* (scene IVe, acte Ier.) *apostrophe sa mere, qui a ôsé prendre un nouvel époux:*

E'er those shoes were old with which she follow'd my poor father's body, &c.

« *Avant même d'avoir usé ces souliers, qui ont suivi* » *le corps de mon pauvre Pere*, &c. »

Hamlet dit à Horatio, dans une autre scene: The funeral bak'd meats did coldly furnish forth the marriage-tables.

« *Les mets funébres, servis aux noces, n'étoient* » *pas refroidis*, &c. »

FRANÇOIS.

Veux-tu donc éternellement larmoyer? Laisse les morts dormir, & rend les vivans heureux. Je viens.....

AMÉLIE.

Quand t'en iras-tu?

FRANÇOIS.

Oh, que cette fierté sombre n'obscurcisse point tes regards! Tu m'affliges, Amélie. Je viens te dire.....

AMÉLIE.

Il faut bien que j'entende, François de Moor est aujourd'hui souverain maître.

FRANÇOIS.

Justement; voilà sur quoi *je voulois* te parler. — Maximilien est descendu dormir au tombeau de ses peres. Je suis maître. Mais je voudrois l'être tout-à-fait, Amélie. — Tu sais ce que tu étois à notre maison. Tu as été regardée comme la fille de Moor; son amitié pour toi survit même à sa mort. Je pense que jamais tu ne l'oublieras?

AMÉLIE.

Jamais, jamais. Je ne suis pas assez peu sensible pour écarter un si doux souvenir par des idées de fêtes & de festins.

FRANÇOIS.

Tu dois récompenser mon Pere dans ses fils; & Charles est mort.—Tu t'étonnes? & la tête semble tourner, n'est-ce pas? — Cette espérance est si flatteuse & si haute, qu'elle étonne même la fierté d'une femme. François foule aux pieds les vœux superbes des plus nobles familles. François vient offrir à une orpheline, pauvre, qui n'a pas un appui, son cœur, sa main, tous ses trésors, ses châteaux & ses forêts, — François, qu'ils envient, qu'ils craignent, se déclare volontairement l'esclave d'Amélie. —

AMÉLIE.

Pourquoi la foudre ne fend-elle pas la scélérate langue qui a prononcé ces horreurs. Tu as assassiné mon amant, & tu pourrois espérer d'être mon époux? Tu.....

FRANÇOIS.

Pas tant d'emportement, très-gracieuse Princesse. — Pense donc que François ne peut ramper devant toi comme un Céladon, *roucoulant* ses amours. Pense donc qu'il n'a point appris, comme tes languissans bergers d'Arcadie, à soupirer ses plaintes amoureuses aux échos des forêts, des antres & des rochers. — François parle, & si l'on ne veut pas répondre, François — commande.

AMÉLIE.

Ver impur, toi commander? commander à moi? — Et ſi l'on mépriſe tes ordres?

FRANÇOIS.

Tu ne le feras pas. Je ſais encore plier l'orgueil opiniâtre. — Un cloître & des murs.

AMÉLIE.

Je ſerois donc à l'abri de ton regard d'aſpic, & je pourrois enfin recueillir toute ma vie pour aimer Charles. Que ton cloître me ſemble doux. Viens donc me ſéparer de toi pour l'Eternité.

FRANÇOIS.

Ha! ha! C'eſt cela? —Prends garde. Tu viens de m'enſeigner l'art de te déſeſpérer. Ma tête hériſſée de ſerpens & de flammes, comme une furie, armé de fouets vengeurs, chaſſera ton Charles de ta penſée. Comme un dragon enchanté, couché ſur un tréſor, l'horrible image de François ſera toujours entre toi & le ſouvenir de ton Bien-aimé. — Par les cheveux, tu ſeras traînée aux autels, je leverai ſur toi mon poignard, & de ton âme épouvantée, je ferai ſortir le ſerment nuptial.

AMÉLIE *lui donne un ſoufflet.*

Prends d'abord ceci pour dot.

FRANÇOIS *s'irrite.*

Ha! comme j'en ferai vengé dix fois, & encore dix fois. — Non, tu ne feras point mon époufe. — Tu n'auras point cet honneur. — Tu ne feras que ma concubine, & les honnêtes villageoifes te montreront au doigt, quand tu feras affez hardie pour traverfer la rue. Grince les dents! que ton œil s'allume de tous les éclairs de la vengeance. (1) La fureur d'une femme me ravit, elle en devient plus belle, plus défirable. Viens, — cette réfiftance ornera mon triomphe, ces jouiffances arrachées à la beauté font plus délicieufes. — Viens à l'autel, — je veux que tu viennes à préfent. (*Il veut l'entraîner.*) Oui, je le veux.

AMÉLIE *fe jettant à fon col.*

Pardonne-moi, François. (*Lorfqu'il veut l'embraffer, elle lui arrache fon épée & s'éloigne avec audace.*) Vois-tu, fcélérat, ce qu'à préfent je pourrois faire de toi? — Je fuis femme; mais une femme dans fa fureur. — Ofe donc; & ce fer.... & la main de mon oncle conduira la mienne pour l'enfoncer dans ton fein. Fuis fur le champ. (*Elle le chaffe.*)

---

(1) *Il y a dans le texte :* Speie feuer und Mord aus den Augen, CRACHE *feu & meurtre* PAR LES YEUX.

AMÉLIE *seul.*

Ah! que je me sens à mon aise, — je puis enfin respirer en liberté. — Je me sentois forte comme le cheval écumant de rage, furieuse comme la tigresse à laquelle un lion a ravi ses petits, & qui rugit sa victoire. — Dans un cloître, a-t-il dit? — Je te remercie, ô ciel, de lui avoir inspiré cette heureuse pensée. — L'amour trompé a donc trouvé son asyle. — Le cloître, est l'asyle de l'amour trompé.



SCENE II.

LES ENVIRONS DU DANUBE.

LES VOLEURS *campés sur une hauteur sous des arbres, les chevaux paissent sur le penchant de la* COLLINE.

LE VOLEUR MOOR.

Il faut que je me couche ici, *(il se jette par terre)* mes membres sont comme brisés. Ma langue est séche comme un morceau de brique cassée, — je vous aurois prié de m'aller chercher à cette riviere un peu d'eau dans votre main;

mais vous êtes tous fatigués jusqu'à la mort. (*Pendant que Moor acheve ses paroles, Schweizer s'est éloigné sans qu'on s'en soit apperçu pour aller lui chercher de l'eau.*)

GRIMM.

Et il y a long-temps qu'il n'y a plus de vin dans nos outres. — Comme le soleil se couche là-bas majestueusement.

LE V. MOOR *perdu dans la contemplation du soleil couchant.*

C'est ainsi qu'un héros meurt, digne d'adorations !

GRIMM.

Tu parois bien ému.

LE V. MOOR.

Dans ma jeunesse, — c'étoit ma pensée favorite de vivre comme lui, (*regardant toujours le soleil couchant*) de mourir comme lui. (*Voulant étouffer sa douleur.*) C'étoit une pensée de jeune homme.

GRIMM.

Je le crois.

LE V. MOOR *abaissant son chapeau sur ses yeux.*

Il fut un temps.... Laissez-moi seul, mes camarades.

GRIMM.

Moor ! Moor ! Que diantre a-t-il ? Comme il change de couleur !

RAZMANN.

O tous les diables ! Qu'a-t-il donc ? Se trouve-t-il mal ?

LE V. MOOR.

Il fut un temps où je ne pouvois dormir quand j'avois oublié ma priere avant de me coucher.

GRIMM.

Es-tu en délire ? Veux-tu revivre (1) tes années de jeunesse ?

LE V. MOOR *posant sa tête sur la poitrine de Grimm.*

Camarade, camarade !

GRIMM.

Allons donc ! Ne sois donc pas un enfant, je t'en prie.

LE V. MOOR.

Ah, si je l'étois ! — Si je le redevenois encore !

---

(1) Hofmeistern. *Veux-tu te laisser gouverner, comme par un Précepteur, par tes années de jeunesse ?*

GRIMM.

Fi donc, fi donc. Ranime-toi, Moor. Regarde ce payſage pittoreſque — cette belle ſoirée —

LE V. MOOR.

Oui, mes amis, ce monde eſt ſi beau....

GRIMM.

Eh bien, cela s'appelle parler.

LE V. MOOR.

Cette terre, ſi magnifique....

GRIMM.

Bien, très-bien — j'aime cela, au moins.

LE V. MOOR.

Et moi ſi affreux, dans ce beau monde! — Et moi, un monſtre ſur cette terre magnifique! (*Il tombe en arriere.*) L'enfant prodigue!

GRIMM *avec attendriſſement.*

Moor! Moor!

LE V. MOOR.

Mon innocence! mon innocence! — Voyez, tout eſt ſorti pour ſe réchauffer au doux rayons du printemps. — Pourquoi faut-il que dans cet air ſi pur, ſi frais pour eux, je reſpire tous les feux

feux de l'enfer.(1)—Lorsque tout est si heureux!— Quand la bienfaisante paix les a tous réunis. — Le monde entier une famille, & un Pere là-haut — qui n'est pas mon Pere! — Moi seul exclus, l'enfant prodigue! — Moi seul rejetté du partage des élus — (*Se reculant avec fureur.*) Entouré d'assassins,—de reptiles impurs—attaché au crime avec des chaînes de fer. —

RAZMANN *aux autres.*

C'est inconcevable! je ne l'ai jamais vu comme cela.

LE V. MOOR *avec attendrissement.*

Ah s'il m'étoit possible de rentrer dans le sein de ma Mere! Si je pouvois être né mendiant! Non! je n'en voudrois pas davantage o ciel! — Si je pouvois devenir comme un de ces journaliers! — Oh à force de travailler, je voudrois me fatiguer, — le sang tomberoit de mon front à grosses gouttes, — pour m'acheter les délices d'une seule méridienne, — la volupté d'une seule larme!

GRIMM *aux autres.*

Un peu de patience, la crise commence déja à diminuer.

(1) Warum ich allein die Hœlle saugen aus den Freuden des Himmels? *Pourquoi faut-il que moi seul je suce l'enfer dans les joies du ciel.*

LE V. MOOR.

Il fut un temps où elles couloient si volontiers! — O jours de la paix! — ô château de mon Pere, — ô belle verdure, ô vallées, faites pour l'enthousiasme! Scenes célestes de mon enfance! — Ne reviendrez-vous jamais? — Ne rafraîchirez-vous jamais mon sein brûlant, par un soufle délicieux? — Nature, porte avec moi le deuil! Elles ne reviendront jamais; elles ne rafraîchiront jamais mon sein de leur soufle bienfaisant, elles sont passées, passées! — pour toujours!



SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, SCHWEIZER, *avec son chapeau plein d'eau.*

SCHWEIZER.

Bois, Capitaine. Voici assez d'eau; fraîche comme la glace.

GRIMM.

Tu saignes. Qu'as-tu donc fait?

SCHWEIZER.

Une plaisanterie, imbécille, qui a manqué me

coûter deux jambes & une tête. Je m'en allois trottant le long du rivage sur le penchant de la colline. C'est tout sable par ici, *kzz*, tout se détache, je fais un saut de vingt pieds, — & m'y voilà; comme je cherchois à remettre mes sens en ordre, je me trouve sur le gravier, je vois l'eau la plus claire. Pour cette fois, ai-je dit, ma danse est récompensée; le Capitaine trouvera l'eau excellente.

LE V. MOOR *lui rend le chapeau, & lui essuie le visage.*

On ne verroit pas les découpures que les Cavaliers bohémiens ont fait sur ton front. — Ton eau étoit bonne, Schweizer. — Ces coups de sabre te vont bien.

SCHWEIZER.

Bah! — Il y a encore de la place pour trente autres.

LE V. MOOR.

Oui, mes enfans, — c'étoit une chaude journée; — & qu'un ami de perdu. — Mon Roller est mort d'une belle mort. Où il est tombé, on lui auroit élevé un monument éternel, s'il n'étoit pas mort pour moi. Contentez-vous de çà. (*Il essuie une larme en soupirant.*) Vous rappellez-vous combien d'ennemis, sont restés sur la place?

SCHWEIZER.

Soixante hussards, — quatre-vingt-treize dragons, près de quarante chasseurs, — en tout, deux cents.

LE V. MOOR.

Deux cents pour un! — Chacun de vous a des droits sur cette tête! (*Otant son chapeau & mettant son poignard sur son front.*) Je leve mon poignard, & aussi vrai que j'ai une âme! je ne vous abandonnerai jamais.

SCHWEIZER.

Ne jure pas! Tu ne sais pas si un jour tu devenois heureux, le repentir peut-être....

LE V. MOOR.

Par les restes de mon Roller, je ne vous abandonnerai jamais!



SCENE IV.

KOSINSKY, LES PRÉCÉDENS.

KOSINSKY *à part.*

DANS ces environs, ont-ils dit, je le rencontrerai, — hé ! holla ! Quels ſont ces viſages ? — Seroit-ce ? — Comment, ſi ceux-là.... Ce ſont eux-mêmes ! — Je vais leur parler.

GRIMM.

Prenez garde à vous. Qui va là ?

KOSINSKY.

Excuſez, Meſſieurs. Je ne ſais encore ſi je m'adreſſe bien ou mal ?

LE V. MOOR.

Et qui faut-il que nous ſoyons pour être ce que vous cherchez ?

KOSINSKY.

Des *HOMMES*.

SCHWEIZER.

Eſt-ce que nous l'aurions prouvé, Capitaine ?

KOSINSKY.

Je cherche des hommes qui regardent la mort en face, & qui laissent joüer autour d'eux le danger, comme un serpent apprivoisé; qui prisent plus la liberté que la vie, que l'honneur; dont le nom seul console le pauvre & l'opprimé, rend les plus courageux lâches, & fasse pâlir les tyrans.

SCHWEIZER *au Capitaine.*

J'aime ce garçon-là. — Ecoute, bon ami, tu as trouvé tes gens.

KOSINSKY.

Je le pense, & j'espere bientôt, mes freres. —Vous pourriez m'indiquer mon homme, car je cherche votre Capitaine, le grand Comte de Moor.

SCHWEIZER *lui donne la main avec chaleur.*

Cher enfant, nous sommes camarades.

LE V. MOOR *s'approchant.*

Connoîtriez-vous le Capitaine?

KOSINSKY.

C'est toi — dans ces traits.... Qui peut te

regarder & en chercher un autre? — (*Après l'avoir fixé long-temps.*) J'ai toujours desiré voir cet homme au regard *anéantissant*, assis sur les ruines de Carthage, (1) — à présent, je ne le desire plus.

SCHWEIZER.

Le bandit!

LE V. MOOR.

Et qui vous amene vers moi?

KOSINSKY.

O Capitaine! ma destinée plus que cruelle. — Naufragé sur la mer impétueuse de ce monde, j'ai été forcé de voir s'anéantir les espérances de ma vie, & il ne me reste rien que le souvenir déchirant de leur perte, qui me rendroit fol, si je ne cherchois à l'étouffer, en portant sur d'autres objets une ardeur qui ne peut être oisive.

LE V. MOOR.

En voici encore un rejetté par le ciel! — Continuez.

KOSINSKY.

Je me suis fait soldat. Le malheur m'a persécuté jusques dans cet état. — Je partois pour les Indes, & mon bâtiment s'est brisé contre des

(1) Marius.

rochers; rien que des plans manqués. — Enfin j'ai entendu ſe répandre le bruit de tes exploits, ou aſſaſſinats, comme ils les appellent, & j'ai fait un voyage de cent quarante mille dans l'inébranlable deſſein de t'offrir mes ſervices, ſi tu daignes les agréer. — Je t'en conjure, digne Capitaine, ne les refuſe pas.

SCHWEIZER *faiſant une gambade.*

Bon, bon! voilà notre Roller mille fois remplacé. Un bon camarade pour notre bande.

LE V. MOOR.

Ton nom?

KOSINSKY.

Koſinsky.

LE V. MOOR.

Comment Koſinsky! Sais-tu que tu es un très-jeune homme, & que tu fais imprudemment le grand pas de la vie, comme la jeune fille ſans expérience. Ici, tu ne joueras ni au ballon, ni à la boule, comme tu l'imagines, peut-être.

KOSINSKY.

Je ſais ce que tu veux dire. J'ai vingt-quatre ans, mais j'ai vu des épées étinceler, & j'ai entendu ſiffler les balles.

LE V. MOOR.

Oui ? — N'às-tu donc appris à manier les armes que pour tuer de pauvres voyageurs pour un *rixdaler*, ou pour assassiner des femmes par derriere ? Va, va, tu t'es échappé de ta nourrice, qui t'a menacé de la verge.

SCHWEIZER.

Que diantre, Capitaine. A quoi penses-tu ? Veux-tu renvoyer cet Hercule? N'a-t il pas l'air de chasser d'un regard, au-de-là du Gange, le *Maréchal de Saxe ?* (1)

LE V. MOOR.

Parce que tes fredaines n'ont pas réussi au gré de tes desirs, tu viens trouver un assassin, & tu veux devenir un assassin ? — Assassin ! — Jeune homme, entends tu ce mot là ? Tu t'es couché tranquillement après avoir coupé des têtes de pavots, mais porter un meurtre sur son âme....

KOSINSKY.

Je répondrai sur mon âme de tous les meurtres dont tu m'auras chargé.

---

(1) Cet anachronisme seroit impardonnable, si l'on avoit jamais tort de loüer un grand homme.

LE V. MOOR.

Comment? tu as tant d'esprit? Veux-tu prendre un homme par la flatterie. D'où sais-tu que je ne fais pas de mauvais rêves, & que je ne pâlirai point sur mon lit de mort? Combien as-tu déja fait de choses avec cette idée: *Il faut que j'en rende compte.*

KOSINSKY.

Ma foi, bien peu jusqu'ici; cependant je puis te citer mon voyage vers toi, noble Comte.

LE V. MOOR.

Ton Gouverneur, sans faire semblant de rien, t'auroit-il fait lire la vie de Robin, (On devroit envoyer aux galeres cette ignorante canaille.) qui a sans doute échauffé ton imagination d'enfant, & allumé en toi la folle envie d'être un grand homme? Es-tu insatiable de gloire & d'honneur? Veux tu acheter l'immortalité par des assassinats? Pense, jeune ambitieux, que jamais lauriers ne verdissent pour des assassins! Aucun triomphe ne suit les victoires d'un brigand, — c'est toujours les malédictions, les dangers, la mort, l'ignominie. —— Vois-tu la potence là-bas sur la colline?

SPIEGELBERG *se promenant avec humeur.*

Ah que c'est bête! C'est abominable, impar-

donnable, bête! Ce n'eſt pas là le moyen. Je m'y ſuis pris différemment.

KOSINSKY.

Que peut craindre, qui ne craint pas la mort?

LE V. MOOR.

Bravo! A merveille! Tu as bien profité au college, tu ſais ton Séneque par cœur. — Mais, mon cher ami, avec ces belles ſentences, tu n'endormiras pas la nature ſouffrante, tu n'émouſſeras jamais avec elles les traits de la douleur. — Penſe bien à ce que tu vas faire, mon fils. (*Il le prend par la main.*) Penſes-y, mon fils, je te conſeille comme un Pere. — Apprends d'abord à connoître la profondeur de l'abîme avant d'y ſauter. — Si tu ſais encore ſaiſir ſur la terre une ſeule joie, — il pourroit y avoir des momens où tu.... t'éveillerois! — & alors — il ſeroit trop tard peut-être. Penſe donc que tu vas ſortir du cercle de l'humanité — HOMME, ou DÉMON, — prends garde. — Encore une fois, mon fils, ſi une étincelle d'eſpérance couve encore pour toi, cachée ſous la cendre, fuis cette alliance effroyable. On peut ſe tromper, ſe faire illuſion, — crois moi, prendre pour force d'eſprit, ce qui, après tout, n'eſt que déſeſpoir. Crois-en Moor, Moor! & fuis.

KOSINSKY.

Non, je ne fuirai jamais. Si ma priere ne peut t'émouvoir, écoute mes malheurs. — Tu me forceras toi même de m'armer du poignard vengeur, tu..... Asseyez-vous tous ici par terre, & prêtez-moi une oreille attentive.

LE V. MOOR.

J'écouterai.

KOSINSKY.

Sachez donc que je suis Gentilhomme bohémois, & que par la mort prématurée de mon Pere, je devins maître d'un fief considérable. Les environs..... c'étoit un Paradis! — car il y habitoit un Ange, une fille embellie de toute la fraîcheur de la florissante jeunesse, & chaste comme la lumiere du ciel. Mais pourquoi vous en parler. Vous ne m'entendez pas. — Vous n'avez jamais aimé, (1) vous ne fûtes jamais aimé!

SCHWEIZER.

Doucement, doucement. Comme le visage du Capitaine s'enflamme!

LE V. MOOR.

Laissez-moi. — Je t'écouterai une autre fois,

(1) Imité de Nathaniel Lee.

— demain, un autre jour, quand j'aurai vu du ſang.

KOSINSKY.

Du ſang, du ſang! — Ecoute ſeulement. Toute ton âme ſera altérée de ſang. Elle étoit d'une famille bourgeoiſe, une Allemande, — mais ſon regard diſſipoit les préjugés de la nobleſſe. Avec la plus ſenſible modeſtie, elle avoit accepté l'eſpérance d'être mon épouſe; j'allois conduire aux autels mon Amélie. (*Moor ſe leve.*) Au milieu de l'ivreſſe du bonheur qui m'attendoit, & des apprêts ſi doux de notre éternelle union, je ſuis mandé à la Cour. Je m'y rends. On me préſente des lettres pleines de trahiſon, & ils m'accuſent de les avoir écrites. Tant de méchanceté me ſurprit, & me fit rougir. On ſaiſit mon épée, & on me jette dans un cachot affreux, où toute ma raiſon m'abandonna.

SCHWEIZER.

Et cependant.... continue. Je ſens ce qui va venir.

KOSINSKY.

Je reſtai là un mois éternel, & je ne ſavois point ce qui m'arrivoit. Je m'attendriſſois ſur mon Amélie, qui ſouffroit une mort affreuſe dans chaque minute de ma captivité. Parut enfin le

premier Ministre qui venoit me féliciter sur la découverte de mon innocence, & d'une voix mielleuse, il me lit son ordre pour ma liberté, & me rend mon épée. Alors en triomphe, je vole à mon château dans les bras de mon Amélie. Elle avoit disparu. On l'avoit enlevée sur le minuit; personne ne savoit où: personne ne l'avoit vue. — Ce fut un trait de lumiere. — Je vole à la Ville, je sonde les Courtisans. — Tous les yeux *s'enracinoient* sur moi, personne ne vouloit répondre. Enfin je la découvre dans le Palais, au travers d'une grille. — Elle me jette une petite lettre. —

SCHWEIZER.

Ne l'ai-je pas dit?

KONINSKY.

Enfer, mort & diables! la voilà. Me voir expirer dans l'opprobre & les tourmens, ou devenir la maîtresse du Prince, elle avoit à choisir. — — Et (*souriant avec amertume*) je fus sauvé.

SCHWEIZER.

Que fis-tu alors?

KOSINSKY.

Je restai là, comme frappé de mille tonnerres.

Du ſang! fut ma premiere penſée, & ma derniere penſée, encore du ſang. L'écume à la bouche, je trouve une épée à trois quarts & à tous trois le fil, & je cours avec ma vengeance dans le palais du Miniſtre; car lui ſeul avoit été l'infernal *inſtrùment* (1). Il falloit qu'on m'eut apperçu dans la rue, car je trouvai tous les appartemens fermés. Je cherche, je demande; il étoit allé chez le Prince. J'y vole, on ne l'avoit point vu. Je retourne encore chez l'infâme; je force les portes, je le trouve, & voilà cinq à ſix domeſtiques qui ſortent d'une embuſcade, & m'arrachent mon épée.

SCHWEIZER *frappant du pied la terre.*

Et il ne lui arriva rien. Et tu ſortis ſans avoir rien fait?

KOSINSKY.

Je fus chargé de fers, accuſé, pourſuivi criminellement, &, — remarquez bien cela, — par grâce ſinguliere, chaſſé de la principauté comme un ſcélérat. On fait préſent au Miniſtre de tous mes biens. Mon Amélie, épuiſée de ſoupirs & de

(1) *Der hællische Kuppler.* Ils n'ôſent pas nommer, diroit Montaigne, les emplois dont ils s'enorgueilliſſent.

larmes, reſte entre les griffes du tigre, tandis que ma vengeance jeûne courbée ſous le joug du deſpotiſme.

SCHWEIZER *ſe leve, & contre une borne aiguiſe ſon épée.*

C'eſt de l'eau ſur notre meule, Capitaine. Voilà de quoi brûler.

LE V. MOOR *qui depuis long-temps ſe promenoit dans une agitation violente, ſemble tout-à-coup ſe calmer, & dit aux Voleurs :*

Il faut que je la voie ! — Allons, levez-vous. — Tu reſtes avec nous, Koſinsky. — Vîte, — préparez-vous à partir.

LES VOLEURS.

Où ? Quoi ?

LE V. MOOR.

Où ? Qu'eſt-ce qui demande où ? — (*Vivement à Schweizer.*) Traître, tu veux me retenir? Mais par l'eſpérance du ciel....

SCHWEIZER.

Moi, traître ? — Va juſqu'aux enfers, je t'y ſuivrai.

LE

LE V. MOOR *se jettant à son col.*

Cœur de frere! Tu m'y suivras. — Elle pleure, le désespoir flétrit son cœur! Allons, courage, tous! En Franconie! Il faut que nous soyons là sous huit jours.

(Ils partent.)

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Une Galerie dans le Château de Moor.

LE VOLEUR MOOR, *sous le nom de Comte de Brand*, & AMÉLIE *devant un portrait. Un habit de Religieuse sur la table.*

LE V. MOOR *très-ému.*

C'ÉTOIT un excellent homme !

AMÉLIE.

Le Comte de Brand paroît s'intéresser beaucoup à lui.

LE V. MOOR *comme perdu dans le plaisir que lui cause le portrait de son Pere.*

Oh, un excellent homme, — un digne homme! — Et il ne seroit plus ?

AMÉLIE.

Ainsi passent sans retour nos plus doux plaisirs. (*Prenant la main de Moor avec douceur.*) Comte! aucune félicité ne mûrit sous la lune.

LE V. MOOR.

C'eſt bien vrai, — c'eſt bien vrai! — En auriez-vous déja fait la triſte expérience? — Vous pouvez à peine compter vingt-deux ans.

AMÉLIE.

Oui, je l'ai faite, — tout vit, pour mourir triſtement. — Nous ne gagnons que pour perdre, — nos cœurs ne s'intéreſſent aux objets que pour les perdre avec douleur.

LE V. MOOR *d'un regard fixe.*

Vous avez déja perdu quelque choſe?

AMÉLIE.

Rien. — Tout. — Rien.

LE V. MOOR.

Et ſous l'habit ſacré que voilà, voulez-vous apprendre à l'oublier?

AMÉLIE.

Demain j'eſpere. — Voulez-vous continuer notre promenade, M. le Comte?

LE V. MOOR.

Déja? — A qui ce portrait-là, ſur la droite? Je me trompe, ou c'eſt une phyſionomie malheureuſe.

AMÉLIE.

Ce portrait A GAUCHE, c'eſt le fils du Comte, aujourd'hui Seigneur.

LE V. MOOR.

Fils unique?

AMÉLIE.

Venez, — venez. —

LE V. MOOR.

Mais ce portrait-là, ſur la droite?

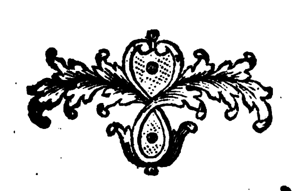
AMÉLIE.

Vous ne voulez pas deſcendre dans le jardin?

LE V. MOOR.

Mais ce portrait-là, ſur la droite? — Tu pleures, Amélie?

(*Amélie s'éloigne précipitamment.*)



SCENE II.

LE VOLEUR MOOR *seul.*

Elle m'aime ! elle m'aime ! Ses larmes la trahissent ! Elle m'aime ? — O vous tous, les témoins de mon amour heureux, est-ce vous que je revois ? Est-ce-là le palais de mon Pere ? — Le printemps de la jeunesse, les années d'or (1) revivent dans l'âme du malheureux ! C'est ici que tu devois agir — Considéré, respecté, un grand homme. — Ici tu devois voir, pour la seconde fois, ton heureuse enfance dans les enfans d'Amélie. — Ici tu devois recevoir les adorations de tes sujets. — Non ! je retourne dans mon malheur ! — Adieu bien-aimée, maison de mon Pere. Tu as vu le JEUNE Charles, & le jeune Charles étoit un enfant heureux. Aujourd'hui tu l'as vu HOMME, & il étoit dans le désespoir. (*Il se tourne tout-à-coup vers la porte, & s'y arrête avec attendrissement.*) Ne jamais la revoir ? — Plus d'adieu ? — Plus de baiser sur ses douces levres ? — Non ! Il faut que je la voie encore,

(1) *Die goldenen maienjahre der Knabenzeit.* Les années-de-may d'or du temps de la jeunesse.

— il faut que je l'embraſſe. — Je veux avaler encore le poiſon de cette volupté, qui embrâſera tous mes ſens; & puis je pars — auſſi loin que pourront me conduire les mers & — le déſeſpoir. (*Il ſort.*)



SCENE III.

FRANÇOIS DE MOOR *plongé dans une rêverie profonde.*

Fuis horrible image! — Fuis! Que j'ai le cœur lâche! Pourquoi trembles-tu? Qui te fait trembler? — Ne ſemble-t-il pas que ce Comte eſt un eſpion des Enfers qui s'attache à mes pas? — Je dois le connoître! Il y a quelque choſe de grand, — de *déja-vu* (1) dans ſes traits ſauvages, brûlés du ſoleil, qui me font frémir. (*Il ſe promene, & enfin tire le cordon de la ſonnette.*) Hollà! François! Prends garde à toi, il y a là-deſſous quelque monſtre caché pour ta ruine (2).

(1) *Oftgeſehenes.* Souvent-vu.

(2) *Verderbentræchtiges.* Enceint de te perdre.



SCENE IV.

DANIEL, FRANÇOIS DE MOOR.

DANIEL.

QU'ORDONNEZ-vous, mon Maître ?

FRANÇOIS, *après l'avoir regardé long-temps avec attention.*

Rien ! Sors ! Verse-moi du vin dans ma coupe, — mais vîte. (*Daniel sort.*)

SCENE V.

FRANÇOIS *seul.*

IL confessera tout, celui-là, si je le mets à la torture ! Je veux le saisir d'un regard si terrible, que sa conscience frappée pâlisse au travers du masque. (*Il s'arrête devant le portrait de Charles, & le décompose dans sa pensée.*) Son long col de cigogne, — ses sourcils épais & noirs — se joignent. — Ses yeux roulant du feu. — (*Frémissant tout-à-coup.*) Enfer, joyeux de nuire, est-ce toi qui me fais saisir ce pressentiment ? C'EST CHARLES ! —

SCENE VI.

FRANÇOIS DE MOOR, DANIEL, *avec du vin.*

FRANÇOIS.

METS-le ici. — Regarde-moi fixement ! — Comme tes genoux chancellent ! — comme tu trembles ! Avoüe, vieillard. Qu'as-tu fait ?

DANIEL.

Rien, sur ma pauvre âme, aussi vrai que Dieu est là-haut.

FRANÇOIS.

Bois ce vin. — Quoi ? tu hésites ? Parle ! Vîte ! Qu'as-tu jetté dans le vin ?

DANIEL.

Ah mon Dieu ! Comment ? Moi ? dans le vin ?

FRANÇOIS.

C'est du poison que tu as jetté dans le vin. N'es-tu pas pâle comme la neige ? Avoüe ! avoüe ! Qui te l'a donné ? N'est-ce pas le Comte..... C'est le Comte qui te l'a donné.

DANIEL.

Le Comte? Jéſus-Maria! Le Comte ne m'a rien donné.

FRANÇOIS *le ſaiſit brutalement à la gorge.*

Je veux t'étrangler, que tu deviennes bleu, menteur, blanchi dans la trahiſon! RIEN? — Et pourquoi êtes-vous fourrés toujours enſemble? Lui & toi & Amélie? Et que chuchottez-vous enſemble? Ne promene-t-elle pas ſur cet homme des yeux effrontés, elle qui affecte tant de modeſtie à regarder tout le monde? N'ai-je pas vu comme elle a laiſſé tomber deux larmes *furtives* dans le vin, que derriere mon dos il précipitoit dans ſon goſier avide, comme s'il eut voulu avaler verre & tout. Oui je l'ai vu — dans la glace, je l'ai vu de mes yeux.

DANIEL.

Dieu qui ſait tout, ſait ſi j'y entends une ſyllabe.

FRANÇOIS.

Veux-tu le nier? Veux-tu me dire en face que j'en ai menti? Quels complots avez-vous machinés pour vous débarraſſer de moi? De m'étrangler dans mon ſommeil? N'eſt-ce pas? De me

couper la gorge en me rasant ?] De m'empoisonner dans du vin ou du chocolat ? — Avoüe donc. Ou de me donner dans ma soupe un sommeil éternel ? Avoüe, vîte ! Je sais tout.

DANIEL.

Que Dieu me protege quand je serai dans la peine, comme il est certain que je vous dis la vérité.

FRANÇOIS.

Cette fois-ci, je te pardonne ; mais, j'en suis sûr, il a mis de l'argent dans ta bourse ? Il t'a serré la main plus fort qu'il n'est d'usage ? à-peu-près comme on la serre à une ancienne connoissance ?

DANIEL.

Jamais, mon maître.

FRANÇOIS.

Il t'a dit, par exemple : *qu'il t'avoit déja connu, — que tu devrois presque le connoître, — qu'un jour le voile qui couvroit tes yeux tomberoit, — que......* Comment ? Il ne t'auroit rien dit de tout celà ?

DANIEL.

Pas la moindre chose.

FRANÇOIS.

Qu'il se vengeroit — — de la plus horrible vengeance !

DANIEL.

Pas un mot.

FRANÇOIS.

Comment ? rien du tout. — Rappelle-toi bien — *qu'il a connu* SINGULIEREMENT *le défunt Seigneur* — TRÈS - PARTICULIEREMENT — *qu'il l'avoit* AIMÉ — INFINIMENT — *comme un* FILS *aime son Pere.*

DANIEL.

Je me rappelle, je crois, lui avoir entendu dire quelque chose de semblable.

FRANÇOIS *effrayé.*

Il l'a dit ? Il l'a vraiment dit ? Il a dit qu'il étoit mon frere ?

DANIEL.

Non, il n'a pas dit cela. Mais quand Mademoiselle l'a promené dans la galerie (j'écoutois à la porte) il s'est arrêté, comme frappé du tonnerre, devant le portrait de feu notre Maître. Mademoiselle, en lui montrant le portrait, a dit : *Un excellent homme !* — Oui, un excellent homme, lui a-t-il répondu, en s'essuyant les yeux.

FRANÇOIS.

Aſſèz. Va, cours, ſaute, cherche-moi Hermann. (*Daniel ſort.*)



SCENE IV.

FRANÇOIS *ſeul.*

C'EST clair. C'eſt Charles. — Il viendra, il demandera : Où eſt mon héritage ? Eſt-ce pour cela que j'ai dépenſé mon ſommeil, que j'ai tranſplanté les rochers, comblé des abîmes ſans fond ? J'ai étouffé tous les cris de l'humanité, & prêt à jouir de mon chef-d'œuvre, ce vagabond fuyard viendroit de ſa main de lourdaut déchirer tous mes plans, tiſſus avec tant d'art ? Doucement ! n'allons pas ſi vîte ! Ce qui reſte, n'eſt plus qu'un jeu — une eſpece *d'aſſaſſinat.* — Il n'y a que l'imbécille qui laiſſe imparfait ſon ouvrage, & qui regarde d'un œil oiſif comment le temps l'achevera.



SCENE VIII.

HERMANN, FRANÇOIS DE MOOR.

FRANÇOIS.

Ha, ſois le bien venu, mon Eurypale! inſtrument armé de mes profonds deſſeins.

HERMANN *d'un ton bruſque.*

Vous m'avez fait demander, Comte.

FRANÇOIS.

Pour que tu mettes le ſceau à ton chef-d'œuvre.

HERMANN *entre ſes dents.*

Vraiment?

FRANÇOIS.

Le dernier coup de pinceau au tableau.

HERMANN.

Aha!

FRANÇOIS *étonné.*

Faut-il que je faſſe avancer la voiture? Arrangerons-nous cela à la promenade?

HERMANN *avec fierté.*

Sans façon, s'il vous plaît. Pour CE que nous

avons à démêler aujourd'hui ensemble, ce pied quarré peut nous suffire. — A tout événement, je pourrois faire précéder notre entretien de quelques paroles, qui ménageront sans doute vos poulmons à l'avenir.

FRANÇOIS *avec réserve.*

Hm. — Quelles paroles donc ?

HERMANN *avec malice.*

Tu auras Amélie, te dis-je, — & de ma main. —

FRANÇOIS *étonné.*

Hermann !

HERMANN *toujours sur le même ton d'ironie, & tournant le dos à François.*

Amélie, sans protecteur, est le jouet de mes volontés, — alors tu peux bien imaginer..... Tout va au gré de nos vœux. — (*Il rit de rage, & reprenant sa fierté.*) Qu'avez-vous à me dire, Comte Moor ?

FRANÇOIS *cherchant à lui donner le change.*

Rien A TOI. — J'ai envoyé chercher Hermann.

HERMANN.

Sans détours ! — Pourquoi m'a-t-on fait ac-

courir ici? — Pour être dupe encore, pour tenir l'échelle au voleur? Que je vous ſerve d'aſſaſſin pour deux liards? Ou me voulez-vous autre choſe?

FRANÇOIS *avec réflexion.*

A propos! — pour ne point oublier l'eſſentiel, en nous échauffant l'un & l'autre, — mon Valet-de-Chambre te l'auras dit ſans doute? — Je voulois te parler de la dot. —

HERMANN.

Vous me prenez, je penſe, pour votre jouet, — ou pis encore. — C'eſt pis encore, vous dis-je, ſi vous ne voulez pas vous joüer de moi. — Moor, prenez garde à vous, — Moor, n'allumez pas ma fureur. Nous ſommes ſeuls; d'ailleurs, j'ai encore une réputation à mettre au jeu avec vous pour être quitte. Ne vous fiez pas au diable que vous avez recruté.

FRANÇOIS *avec nobleſſe.*

Eſt-ce ainſi que tu parles à ton ſouverain maître? — Tremble, eſclave.

HERMANN *avec ironie.*

Ce ne ſera pas du moins d'encourir votre diſgrace? Celui qui eſt irrité contre lui-même, craint-il votre diſgrace? Fi, Moor! J'abhorre déja en

vous le ſcélérat, ne faites pas que je me rie encore du ſot. Je puis ouvrir des tombeaux & reſſuſciter des morts. — QUI DE NOUS DEUX A PRÉSENT EST L'ESCLAVE?

FRANÇOIS *très-ſouple.*

Ami, ſois donc raiſonnable, & ne te parjure pas.

HERMANN.

Taiſez-vous. Vous maudire, c'eſt être ſage, & vous garder FIDÉLITÉ, ſeroit ALIÉNATION D'ESPRIT. FIDÉLITÉ? à qui? FIDÉLITÉ à l'éternel impoſteur? — Oh mes dents grinceront dans les enfers à cauſe de cette FIDÉLITÉ, tandis qu'une petite dôſe D'INFIDÉLITÉ auroit pu de moi faire un Saint. — Cependant patience! patience! la vengeance eſt ruſée.

FRANÇOIS.

Ah c'eſt bon. Il eſt heureux que je m'en ſouvienne. Tu as perdu dernierement dans cette chambre une bourſe de cent louis. Peu s'en eſt fallu qu'on ne l'ait priſe à mon inſçu. Reprends, camarade, ce qui t'appartient. (*Il veut le forcer à prendre une bourſe.*)

HERMANN *la jette à terre avec mépris.*

Malédiction ſur cet argent de Judas. C'eſt l'engagement

gagement de l'enfer. Vous avez déja cru corrompre mon cœur par ma pauvreté, — mais vous vous êtes trompé, Comte, & trompé de beaucoup. —Cette autre bourſe pleine d'or m'eſt, on ne peut plus utile, — pour nourrir CERTAINES GENS.

FRANÇOIS *effrayé.*

Hermann! Hermann! ne me laiſſe pas imaginer de toi CERTAINES choſes. — Si tu en faiſois plus —que tu ne dois, — tu ſerois horrible, Hermann!

HERMANN *avec joie.*

Oui? vraiment? Eh bien, apprenez, Comte Moor, (*avec force*) que j'engraiſſe votre honte, que je vous prépare un mets exquis; un jour je vous ſervirai votre jugement pour régal, & j'inviterai les peuples de la terre à ce gala. (*Avec ironie.*) Vous m'entendez, je penſe, mon ſevere Souverain, gracieux Maître?

FRANÇOIS *hors de toute contenance.*

Ha! démon, faux-joüeur! (*le poing ſur le front*) Noüer ma fortune à la tête d'un imbécille. O repentir ſtupide! (*Il ne peut plus parler, & ſe jette dans un fauteuil.*)

HERMANN *ſiflant dans ſes doigts.*

Ah le ruſé!

FRANÇOIS *se mordant les levres.*

Il eſt donc vrai, & ſera toujours vrai ! qu'aucun fil ſous le ſoleil n'eſt auſſi foible, & ne ſe caſſe auſſi aiſément que les nœuds dont ſe lient les ſcélérats.

HERMANN.

Doucement ! doucement ! Les Anges ſont-ils dégénérés au point que les Démons en ſoient à moraliſer ?

FRANÇOIS *ſe leve bruſquement, & dit avec un rire méchant.*

Et dans cette découverte, CERTAINES GENS remporteront infiniment d'honneur !

HERMANN *battant des mains.*

En maître ! Inimitable ! Vous pouvez joüer votre rôle à vous embraſſer. D'abord on attire le crédule imbécille dans le piége, & enſuite on appelle le malheur ſur ſa tête ! — (*Avec un ſourire & un grincement de dents.*) Oh comme les Belzébuths raffinent ! — Cependant, Comte, (*lui frappant ſur l'épaule*) vous n'avez pas encore étudié à fond votre malice. — Par le ciel, il faut d'abord que tu ſaches ce que le perdant veut riſquer. — Le feu au magaſin à poudre, dit le Pirate, & ſautons en l'air. — Amis & ennemis.

FRANÇOIS *s'élançant sur le mur pour saisir un pistolet*

Il y a là de la trahison, & il faut.....

HERMANN *tire promptement de sa poche une terzerole, & le couche en joüe.*

Ne vous donnez pas tant de peine. Avec vous, on est préparé à tout événement.

FRANÇOIS *laisse tomber le pistolet, & se rejette dans son fauteuil, comme un homme qui a perdu la tête.*

Garde mon secret, au moins, jusqu'à ce que — j'aie pu y penser!

HERMANN.

Jusqu'à ce que vous ayez engagé une douzaine d'assassins à m'estropier la langue pour toujours? Mais (*à son oreille*) le secret est caché dans un testament, & — mes héritiers l'ouvriront.

(*Il sort.*)



SCENE IX.

FRANÇOIS *seul.*

FRANÇOIS ! François ! Que s'eſt-il donc paſſé ? Où étoit ton courage & ton eſprit toujours préſent ? — (*comme ſuffoqué*) Ah ! mes propres créatures me trahiſſent. — Les ſoutiens de ma fortune commencent à chanceler, & l'ennemi ſuperbe entre avec fureur. — Allons ! il s'agit d'une réſolution prompte ! — Comment ? Si j'allois moi-même. . . . lui percer le dos d'un coup d'épée ? — Un homme bleſſé eſt un enfant. (*Il marche à grands pas, & s'arrête tout-à-coup avec un découragement qui décele toute ſa frayeur.*) — Qui ſuit tout doucement mes pas ? (*Il roule autour de lui d'horribles regards.*) Des figures, que je n'ai jamais vues ! des voix, qui font grincer les dents. Du courage, certes, j'en ai—du courage—autant qu'un homme en peut avoir. — Si une glace me trahiſſoit ? ou mon ombre ? ou l'air ébranlé par mon bras aſſaſſin ? (1) je frémis, la terreur

---

(1) *Il y a dans le texte :* Oder der Wind meiner mœrderiſchen Bewegung ? *ou le vent de mon geſte meurtrier.*

boucle mes cheveux & séche la moëlle de mes os calcinés. (*Un poignard caché sous son habit, tombe.*) Je ne suis pas lâche, — j'ai le cœur trop tendre, — oui, c'est cela ! — Ce sont les convulsions de la vertu mourante. — Je l'admire. — Il faudroit que je fûsse un monstre pour tuer de mes mains mon propre frere. Non! non! non! Loin de moi cette pensée, — ces restes d'huma-

---

Pour jouir de tout l'intérêt, répandu dans les scenes qui vont suivre, il est essentiel de lire avec attention ce monologue. M. Schiller, comme un Poëte lyrique, ne parle gueres que par ellipses; & dans une langue dont la clarté fait le caractere, il est difficile de le faire entendre.

François, qui veut tuer son frere, envoye chercher Hermann, qu'il avoit déjà chargé du meurtre de son père; s'étonne de ses réponses insolentes & ambigues; mais comme il a lui-même reconnu son frere, & que le temps est précieux, il sait qu'il n'a pas besoin de poursuivre Hermann, ni de lui arracher, à force de tourmens, l'aveu des complots qu'ils auroient pu former pour le perdre. Une fois maître & sans crainte du retour de Charles, il saura bien punir Hermann. Aussi ne pense-t-il qu'à se débarasser de son frere, — mais il ne lui reste que son bras pour l'assassiner, & *son visage fier, sauvage & brûlé du soleil*, lui inspirent une si grande terreur, *qu'il frémit de penser qu'en levant son poignard pour l'enfoncer dans son dos, son bras peut exciter dans l'air un siflement perfide qui l'avertisse de son danger.*

nité que je ſens en moi, je veux les reſpecter. — Je ne veux pas tuer. — Triomphe, Nature, — & moi auſſi je ſens encore quelque choſe qui reſſemble à l'amour. — Qu'il vive! (*Il ſort.*)

SCENE X.

UN JARDIN.

AMÉLIE *eſt ſeule ſous un berceau où viennent aboutir pluſieurs allées couvertes.*

« Tu pleures, Amélie? » — & il a dit cela avec une expreſſion, — une expreſſion.... J'ai cru ſentir le temps ſe rajeunir, & tous les jours heureux de l'amour, tous les printemps d'or s'épanouir. (1) — Le roſignol chantoit comme il chante en ce moment, & j'étois ivre de joie, il me preſſoit contre ſon cœur. — Ah oui! ſi les âmes des morts ont commerce avec les vivans, cet étranger eſt l'Ange, le génie de Charles. — Vois-tu, cœur faux & perfide, avec quel artifice tu embellis ton parjure? Non! non! Sors de mon âme, tu me fais horreur! Loin de mon cœur,

(1) Die goldenen Fruhlinge der Liebe. *Les Printemps d'or de l'amour.*

vœux perfides & impies. Jamais fils de la terre n'habitera dans ce cœur où Charles est enseveli. —Cependant ! pourquoi mes pensées s'attachent-elles si fortement, si éternellement à cet inconnu, entrelacées dans les traits de mon Charles, comme fondues dans l'image de mon Charles ? *Tu pleures Amélie ?* — Ha ! fuis ! fuis ! Demain je serai une sainte. (*Elle se leve.*) Une sainte ? Pauvre cœur ! Quel mot as-tu prononcé ? Les sons en étoient si doux à mon oreille charmée — & à présent ! — A présent ! —Tu m'as trahi mon cœur. Tu me persuadois que c'étoit une victoire que je remportois sur toi, (*la main sur son cœur*) tu m'as trahi. C'étoit désespoir. (*Elle s'assied sur un siége de gazon, & se cache le visage dans ses mains.*)



SCENE XI.

AMÉLIE, HERMANN *vient le long d'une allée couverte.*

HERMANN *à part.*

(1) LA mêche eſt allumée. — Que la bombe éclate, dût-elle me briſer en mille pieces. (*Haut.*) Mamſelle Amélie, Mamſelle Amélie.

AMÉLIE *effrayée.*

Un eſpion ! Que cherches-tu ici ?

HERMANN.

J'apporte des nouvelles, plaiſantes, joyeuſes & horribles. Si vous êtes diſpoſée à pardonner des offenſes, vous entendrez des prodiges.

AMÉLIE.

Pour des offenſes, je n'ai point de mémoire, fais-moi grace de tes nouvelles.

---

(1) Der Anfang iſt gemacht—Nun mag der Sturm weiter wüten, und ſolt er mir auch biſſan die Gurgel ſchwellen. — *Le commencement eſt fait — maintenant, que la tempête faſſe ſon ravage. dût-elle monter juſqu'à mon goſier.*

HERMANN.

Ne pleurez-vous pas un amant?

AMÉLIE *le mesure d'un long regard.*

Enfant du malheur, quels sont tes droits à cette question?

HERMANN *jettant devant lui un regard sombre.*

Haine & amour.

AMÉLIE *avec amertume.*

Y a-t-il quelqu'un qui aime sous cette zône?

HERMANN *roulant des regards féroces autour de lui.*

Jusqu'à s'être fait scélérat! — Depuis peu, ne vous est-il pas mort un Oncle?

AMÉLIE *tendrement.*

Un Pere!

HERMANN.

Ils vivent! (*Ils s'enfuit.*)

SCENE XII.

LE VOLEUR MOOR *venant le long d'une allée couverte*, AMÉLIE *qui est restée pétrifiée, se leve presque en délire.*

AMÉLIE.

CHARLES vit ! (*Elle veut courir après Hermann, & rencontre — le Voleur.*)

LE V. MOOR.

Où courez-vous donc l'œil en feu, Mademoiselle ? (1).

AMÉLIE.

Engloutis-moi, terre. — Lui !

LE V. MOOR.

Je venois vous faire mes adieux. Mais ! — Ciel ! Dans quelle émotion faut-il que je vous trouve ?

AMÉLIE.

Adieu, Comte. — Restez. — Que je serois

(1) Wohin so stürmisch mein Frulein ? *Où si orageusement, Mademoiselle ?*

heureuſe ſi vous ne fûſſiez pas venu en ce moment ! — Ah ne fûſſiez-vous jamais venu !

LE V. MOOR.

Vous auriez donc été heureuſe alors ? — (*Se détournant tout-à-coup.*) Adieu.

AMÉLIE *l'arrête.*

Pour l'amour de Dieu, reſtez. — Ce n'étoit pas là ce que je voulois dire. (*Levant les mains.*) Dieu ! Et pourquoi n'étoit-ce pas ma penſée ? — Comte, que vous a fait une jeune fille pour la rendre criminelle ? Que vous a fait l'amour que vous détruiſez ?

LE V. MOOR.

Vous m'aſſaſſinez.

AMÉLIE

Mon cœur ſi pur, avant que mes yeux ne vous aient vu. — Oh puiſſent-ils, pour toujours s'éteindre, ces yeux, qui ont ſouillé mon cœur.

LE V. MOOR.

A moi ? à moi cette malédiction, fille céleſte ? Vos yeux & votre cœur ſont innocens.

AMÉLIE.

C'eſt-là ſon regard ! — Comte, je vous con-

jure ! — Détournez de moi ces regards qui rempliſſent mon âme de trouble. C'eſt lui, que l'imagination perfide m'offre tout entier dans ces regards. — Partez, venez ſous la forme d'un *Crocodile*, je m'en trouverai mieux.

LE VOLEUR MOOR *avec le plein regard de l'amour* (1).

Tu mens, jeune fille !

AMÉLIE *plus tendrement.*

Ah Comte, ſi tu avois un cœur faux ? Si tu pouvois t'amuſer d'un foible cœur de femme ? — Cependant ! comment ſoupçonner tant de fauſſeté dans un œil qui reſſemble à SES yeux comme réfléchis dans une glace ? — Ah ! & je devrois le deſirer — Heureuſe ! ſi j'étois forcée à te haïr. — Malheureuſe ! ſi je ne pouvois pas t'aimer. (*Le voleur Moor preſſe, avec rage, la main d'Amélie ſur ſa bouche.*) Tes baiſers brûlent. —

LE V. MOOR.

C'eſt mon âme que tu ſens là ! (2)

---

(1) *Mit dem vollen Blick der Liebe.*

(2) Deine Küſſe brennen wie Feuer. *Tes baiſers brûlent comme du feu.* Meine Seele brennt in ihnen. *Mon âme brûle en eux.*

AMÉLIE.

Vas-t-en, pars, il en est temps encore — encore ! Il y a de la force dans l'âme d'un homme. — Donne-moi l'exemple du courage, Homme à l'âme forte.

LE V. MOOR.

Le Fort qui te voit trembler succombe ! Ici je prends racine ! (*Il cache son visage dans le sein d'Amélie.*) C'est-LA que je veux mourir.

AMÉLIE *dans un grand désordre.*

Fuis. — Laissez-moi. Qu'as-tu fait ? — Eloigne tes levres. (*Elle veut en vain le repousser.*) Un feu sacrilége se glisse en mes veines. — (*Tendrement & tout en larmes.*) Falloit-il que tu vinsses des plus éloignés rivages pour éteindre un amour qui a défié la mort ? (*Le serrant plus fortement contre son sein.* (Que Dieu te le pardonne, jeune homme.

LE V. MOOR *dans les bras d'Amélie.*

Ah si c'est-là la séparation de l'âme & du corps, MOURIR est le chef-d'œuvre de la VIE ! —

AMÉLIE *avec attendrissement & en délire.*

Là, où tu es à présent, il y a été mille fois ; &, près de son cœur, celle qui, près de lui,

oublioit ciel & terre. — Là, son œil parcouroit voluptueusement la Nature dans toute sa majesté. C'est-là qu'il a tant de fois paru sentir le grand regard qui soutient le juste & le récompense. Et je le voyois s'embellir à l'idée des bienfaits de son SOUVERAIN-Maître; ses chants célestes enchaînoient le rosignol attentif à ses accords. — Ici — à ce rosier, il cueilloit des roses, & cueilloit les roses pour moi, — ici, — ici — il me serroit sur son cœur, — brûloit ses levres sur les miennes. (*Le Voleur Moor n'est plus maître de ses sens, leurs baisers se confondent. Elle tombe pâle & presque évanouie.*) Punis-moi Charles! Mon serment est rompu.

LE VOLEUR MOOR *s'éloigne comme en délire.*

Quelque enfer me guette! Je suis si heureux! (*Il attache ses regards sur Amélie.*)

AMÉLIE *voyant briller l'anneau que Charles lui avoit donné, se leve avec emportement.*

Tu es encore au doigt de la criminelle? Devois-tu être témoin comment Amélie se rit de ses sermens? — Va-t-en. — (*Elle arrache l'anneau de son doigt, & le donne au Voleur.*) Prends-le, — prends-le, séducteur chéri, — & avec lui mon PLUS-SACRÉ, mon TOUT — mon Charles. (*Elle tombe sur le banc de gazon.*)

LE V. MOOR *pâlit.*

O toi, là-haut! eſt-ce là ce que tu voulois? — C'eſt ce même anneau que je lui donnai pour gage de l'alliance. — Entre dans l'Enfer, Amour. Mon anneau m'eſt rendu!

AMÉLIE *effrayée.*

Dieu! Qu'as-tu?—Tu roules ſur moi des regards féroces. — Tes levres ſont pâles comme la neige! — Infortunée! ſe paſſe-t-elle ſi rapidement, la joie du crime?

LE V. MOOR *maître de lui-même.*

Rien, rien. — (*Levant les yeux au ciel.*) Je ſuis encore un homme! (*Il ôte ſon anneau, & le met au doigt d'Amélie.*) Prends auſſi CELUI-CI — CELUI-CI — douce furie de mon cœur, & avec lui, mon PLUS-SACRÉ.... mon TOUT — mon Amélie!

AMÉLIE *ſe levant tout-à-coup.*

Ton Amélie?

LE V. MOOR *avec attendriſſement.*

Oh une fille qni m'étoit ſi chere & fidele comme les Anges. En nous quittant elle m'avoit donné ſon diamant pour adieu. Je lui laiſſai le mien pour gage d'une alliance éternelle. On lui dit que

j'étois mort, elle eſt reſtée fidele au mort. On lui apprit enſuite que je vivois encore, & alors elle a violé la foi qu'elle m'avoit jurée. Je vole dans ſes bras. — C'étoit la volupté des Immortels ! — Sens le coup de foudre qui a frappé mon cœur ! Elle me rend mon diamant. Je lui ai rendu ſon diamant.

AMÉLIE *étonnée, regarde la terre.*

C'eſt ſingulier ! Horrible, ſingulier !

LE V. MOOR.

Ah oui, horrible ! & ſingulier. Bonne enfant, beaucoup, — encore beaucoup, & beaucoup encore il reſte à ſavoir à l'homme avant qu'il connoiſſe l'Être au-deſſus de lui, qui ſe rit de ſes ſermens, & pleure ſur ſes projets. — Mon Amélie eſt une fille bien malheureuſe !

AMÉLIE.

Malheureuſe, — parce qu'elle t'a repouſſé.

LE V. MOOR.

Malheureuſe pour m'avoir donné un baiſer, lorſqu'elle ceſſoit de m'être fidele.

AMÉLIE *avec une douleur douce.*

Oh alors elle eſt bien malheureuſe. —La bonne fille ! Qu'elle ſoit ma ſœur ! — Mais il exiſte encore un meilleur monde.—

LE

LE V. MOOR.

Où les voiles tombent, & l'amour qui a vu, recule d'horreur.—L'Eternité eſt ſon nom.—Mon Amélie eſt une fille bien malheureuſe.

AMÉLIE *avec un peu de malice.*

Eſt-ce que toutes celles qui t'aiment & qui ſe nomment AMÉLIE, ſont malheureuſes?

LE V. MOOR.

Toutes, — lorſqu'elles penſent embraſſer un Ange, & qu'elles trouvent — un aſſaſſin dans leurs bras. — Mon Amélie eſt une fille bien malheureuſe.

AMÉLIE *dans l'effort de l'expreſſion la plus douloureuſe.*

Je la pleure!

LE V. MOOR *prend la main d'Amélie pour lui faire reconnoître l'anneau qu'il vient de lui donner.*

Pleure ſur toi-même! (*Il s'enfuit.*)

AMÉLIE *qui a reconnu l'anneau.*

Charles! Charles! O ciel! ô terre! (*Elle tombe évanouie.*)

SCENE XIII.

Une Forêt ; Clair de Lune.

Les ruines d'un Château.

La Bande DES VOLEURS *est couchée par terre.* SPIEGELBERG & RAZMANN *arrivent en causant.*

RAZMANN.

LA nuit s'avance, — & le Capitaine qui n'est point encore arrivé.

SPIEGELBERG.

Ecoute, Razmann, j'ai un secret à te confier.— (*Il parle bas.*) Le CAPITAINE, dis-tu? Qui l'a fait notre Capitaine ? Ou n'a-t-il pas usurpé ce titre, qui de droit m'appartient ? — Comment ? est-ce pour cela que nous mettons notre vie à la merci d'un dez ; & n'essuyons-nous toute la mauvaise humeur du sort que pour avoir à nous féliciter d'être les esclaves d'un ESCLAVE ? — Des esclaves, quand nous pourrions être des Princes. — Par Dieu, Razmann ! cela ne m'a jamais plu.

RAZMANN.

O tonnerre ! ni à moi, je t'assure. — Mais qu'y faire ?

SPIEGELBERG.

Tu me demandes cela, & cependant tu es de la Bande ? — Razman, si tu es, ce que je t'ai cru jusqu'à ce jour....... Razmann, — on s'est apperçu de son absence ; — ils le croyent à moitié perdu, — Razmann, — il me semble que son heure funebre sonne. Comment ? tu ne fais pas un bonds de joie, quand l'heure de la liberté sonne pour toi ? Tu n'as même pas assez de courage pour entendre un grand dessein ?

RAZMANN.

Ha Satan, — de quels liens enlaces-tu mon cœur !

SPIEGELBERG.

Cela auroit pris ? — Bon ! Suis-moi donc. J'ai bien remarqué par quel chemin il s'est échappé. Viens. Deux pistolets manquent rarement, & puis.....

SCHWEIZER *se leve en secret.*

Ah scélérat ! Tu me rappelles bien à propos les forêts de Bohême. — N'étois-tu pas ce lâche qui a commencé à crier comme un canard à la

vue de l'ennemi ! — J'ai alors juré ſur mon âme... Meurs, aſſaſſin. (*Ils tirent l'épée & ſe battent.*)

TOUS LES VOLEURS *ſe levent, & crient* :

Au meurtre, au meurtre ! — Schweizer, — Spiegelberg. — Séparez-les. —

SCHWEIZER *ayant poignardé Spiegelberg.*

Tiens ! — crêve ! — Soyez tranquilles camarades. — Que cette chaſſe de lapin ne vous effraie pas. Cet animal jaloux a toujours haï le Capitaine, & n'a pas une ſeule bleſſure ſur ſa peau huileuſe. — Cette vile canaille ! C'eſt par le dos qu'il veut aſſaſſiner des hommes ! des hommes par derriere ! — Des ſueurs de ſang ontelles deſſéché nos joues pour que nous ſortions du monde comme des lâches ? Bête brute ! Nous ſommes-nous couchés ſous le ſiflement des balles & ſous des flots brûlans de fumée pour crêver empoiſonnés comme des rats ?

GRIMM.

Diable ! Le Capitaine ſera furieux.

SCHWEIZER.

C'eſt mon affaire à moi. — Shufterle en a fait de même ; auſſi pend-t-il à préſent dans la Suiſſe comme le Capitaine le lui avoit prédit. (*On entend tirer.*)

GRIMM *en ſurſaut.*

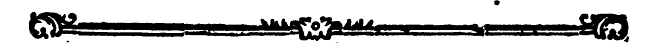
Un coup de piſtolet! Un autre ! Hollà, le Capitaine.

KOSINSKY.

Un moment ! Il faut qu'il tire un troiſieme coup de piſtolet. (*On entend le coup.*)

GRIMM.

C'eſt lui ! c'eſt lui ! Cache-toi, Schweizer, laiſſe-moi lui parler. (*Ils ſonnent du cor.*)



SCENE XIV.

LE VOLEUR MOOR, LES PRÉCEDENS.

SCHWEIZER *courant à ſa rencontre.*

Sois le bien venu, mon Capitaine ! — J'ai été un peu vif pendant ton abſence. (*Il le conduit près du Mort.*) Sois juge entre moi & celui-ci. C'eſt par derriere qu'il a voulu t'aſſaſſiner.

LE V. MOOR *s'étonne, & dit avec chaleur :*

O doigt inconcevable de *Néméſis* vengereſſe ! N'eſt-ce pas lui dont la voix de Syrene nous a

ſéduits ? Sanctifie ce glaive à l'incompréhenſible Déeſſe. — Ce n'eſt pas TOI qui a fait cela, Schweizer ?

SCHWEIZER.

Par Dieu, c'eſt moi qui l'ai fait, &, mille diables, ce n'eſt pas ce que j'ai fait de plus mal dans ma vie. (*Il jette ſon épée deſſus le mort, & s'en va de mauvaiſe humeur.*)

LE V. MOOR *penſif.*

J'entends...... Roi des cieux ! — J'entends — les feuilles deſſéchées tombent. — Mon automne eſt venu. Otez celui-ci de mes yeux. (*On emporte le corps de Spiegelberg.*)

GRIMM.

Donne nous des ordres, Capitaine. Que faut-il faire à préſent ?

LE V. MOOR.

Bientôt, — bientôt tout eſt rempli. Je me ſuis *perdu moi-même* en allant..... Prenez vos cors, & ſonnez, il faut que je me *re-berce* dans les jours de ma force. — Sonnez du cor !

KOSINSKY.

Il eſt minuit, Capitaine. Le ſommeil peſe ſur

nous comme du plomb. Depuis trois jours nous n'avons pas fermé les yeux.

LE V. MOOR.

Le ſommeil balſamique tombe-t-il donc auſſi ſur les yeux des aſſaſſins? Pourquoi me fuit-il? J'ai été comme un lâche ou un imbécille. — SONNEZ, — je l'ordonne! — Il faut que j'entende une muſique guerriere pour que mon génie endormi ſe réveille. (*Ils jouent une marche. Le Voleur Moor très-penſif, ſe promene devant eux, & d'un geſte, les fait tous ceſſer.*) Allez vous-en. Bonne nuit, demain je vous parlerai.

LES VOLEURS *ſe couchent par terre, & lui diſent l'un après l'autre :*

Bon ſoir, Capitaine. (*Ils s'endorment.*)



SCENE XV.

LE VOLEUR MOOR *ſeul, veille.*

Profond ſilence.

UNE longue — longue nuit. Elle n'aura jamais d'aurore! — Croyez-vous que je tremblerai? Ombres des mes *Étranglés*, je ne tremblerai point. — Vos gémiſſantes agonies, votre

visage bleuâtre, vos larges plaies horribles, ne sont que les anneaux de la chaîne éternelle de la destinée, & cette chaîne est toute entiere attachée aux heures de mon loisir, à l'humeur de ma nourrice & de mon Gouverneur, au caractere de mon Pere, au sang de ma Mere. Pourquoi mon Perillus (1) n'a-t-il fait de moi qu'une bête sauvage, dont les entrailles brûlantes dévorent l'humanité? (*Il porte le bout d'un pistolet sur son front.*) — Le temps & l'Eternité — sur ce canon s'embrassent! — Affreuse clef qui fermes derriere moi la prison de la vie, qui m'ouvres le séjour de la liberté éternelle. — Dis-moi, oh dis-moi! — Où? où me conduiras-tu? Terre étrangere, encore ignorée! L'humanité succombe, accablée de cette effrayante image, les fibres se détendent, & l'imagination, singe malicieux des sens, fait bondir des fantômes devant nos yeux effrayés. — Non, non, un homme ne doit point trembler.

---

(1) Perillus, Athénien célébre pour jetter en fonte toutes sortes de figures. Il fit le taureau d'airain si renommé de Phalaris, Roi d'Agrigente, aujourd'hui Girgenti en Sicile, dans lequel ce tyran faisoit jetter les criminels; & ayant mis le feu par-dessous, le cri de ces malheureux sembloit être le mugissement d'un taureau. Perillus, pour récompense d'un si bel ouvrage, fut le premier que ce Prince cruel fit brûler dans ce taureau d'airain.

Sois ce que tu voudras INCONNUE, (1) pourvu que ce MOI me reste fidele — & que je l'emporte avec moi ! — Les dehors ne sont que la couleur de l'esprit, je suis MOI-MÊME mon CIEL & mon Enfer. (*Etendant au loin ses regards.*) Si tu me laissois un Univers, réduit en cendres, que tu aurois banni de tes yeux, où je serois seul avec la nuit solitaire & les déserts éternels ? — Alors je peuplerois le vuide silencieux de mes rêves, & j'aurois l'Eternité, pour analyser à loisir le tableau embrouillé des miseres humaines.—Ou voudrois-tu par des naissances toujours nouvelles, par un spectacle de miseres toujours nouveau—de degrés en degrés, — me conduire — au néant ? Ne pourrai-je plus casser le fil de la vie qui me sera filé au-delà comme je puis briser celui-ci ? — Tu peux me réduire à RIEN ; — mais cette liberté, tu ne peux me la ravir. (*Il bande son pistolet, & tout-à-coup s'arrête.*) Et je MOURRAI par la crainte d'une VIE pleine de tourmens ? Me laisserai-je vaincre par le malheur ? Non. Je le supporterai. Que mon orgueil épuise la douleur. Je veux accomplir ma destinée. (*La nuit devient toujours plus sombre. Minuit sonne.*)

(1) Il y a dans le texte : *Namenloses Jenseit* AU-DELA SANS NOM. Entre mille noms que Lavater donne à la Divinité dans son Poëme de l'Apocalypse, il appelle Dieu *Der Miskannte*, LE MÉCONNU.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, HERMANN *arrive, ensuite* UNE VOIX *dans la tour.*

HERMANN.

PAIX! paix! Horribles hûrlemens! C'est la Chouette! — Le Village sonne minuit. — Bien! Tout dort. — Le remords seul veille — & — la vengeance. (*Il s'approche de la tour, & frappe.*) Monte, homme de douleur. — Habitant de la tour, ton repas est prêt.

LE V. MOOR *recule en frémissant.*

Qu'est-ce que j'entends?

UNE VOIX *sortant de la tour.*

Qui frappe? Est-ce toi, Hermann, mon *corbeau?* (1)

HERMANN.

C'est moi, Hermann, ton corbeau. Monte, approche de la grille, & mange. — Tes Cama-

(1) Mein Rabe.

Allusion au Prophete à qui les corbeaux portoient à manger.

rades de nuit (1) hûrlent des chants horribles. Vieillard, tu manges avec appétit ?

LA VOIX.

J'avois grand faim. — Je te remercie, *Envoyeur de Corbeaux*, (2) pour ce pain dans le désert. Et comment se porte mon cher enfant Hermann ?

HERMANN.

Paix ! — Ecoute. — C'est comme des gens qui ronflent ! — N'entends-tu rien ?

LA VOIX.

Comment ? Entends-tu quelque chose ?

HERMANN.

J'entends le vent sifler au travers des fentes de la tour. Une musique de nuit qui fait que les dents vous claquent, & que vos ongles bleuissent. — Ecoute ! encore ! — Il me semble toujours entendre ronfler. Tu as de la compagnie, Vieillard ! — Hou ! hou ! hou !

LA VOIX.

Vois-tu quelque chose ?

---

(1) C'est-à-dire, *les Hiboux*.
(2) C'est-à-dire, *Dieu*.

HERMANN.

Adieu, adieu ! — Affreux eſt ce déſert ! — Redeſcends dans ton ſouterrein. — Ton Sauveur eſt près, ton Vengeur..... (*Il veut fuir.*)

LE V. MOOR *s'approche en frémiſſant.*

Reſte.

HERMANN *s'arrête.*

Qui eſt là ?

LE V. MOOR.

Arrête, parle. Qui es-tu ? Qu'as-tu à faire ici ? Parle !

HERMANN *s'avançant.*

C'eſt un de ſes eſpions. (1) Cela eſt sûr. — Je ne crains plus rien. (*Mettant l'épée à la main.*) Défends-toi, lâche. Tu as un homme devant toi.

LE V. MOOR *lui faiſant ſauter au loin ſon épée.*

C'eſt une réponſe que je veux. A quoi bon ce jeu de ſcélérat ? — Tu parlois de VENGEANCE ? — C'eſt à moi ſeul dans ce monde qu'appartient LA VENGEANCE. — Qui oſe attenter à mes droits ?

---

(1) Il veut parler des eſpions de François de Moor.

HERMANN *effrayé, recule.*

Par le ciel, celui-là n'eſt pas né d'une femme! — Son toucher énerve comme la mort.

LA VOIX.

Hélas! Hermann, eſt-ce toi qui parles? A qui parles-tu, Hermann?

LE V. MOOR.

Encore là-bas? Qu'eſt-ce qui ſe paſſe ici? (*courant vers la tour.*) Quelque ſecret abominable eſt caché dans la tour. — Avec cette épée, je le découvrirai.

HERMANN *s'approche d'un pied tremblant.*

Etranger terrible, ſerois-tu par haſard le LUTIN de ce déſert? — Ne ſerois-tu pas un des Sbires de la compenſation inconcevable (1) qui font *patrouille* (2) dans ce bas monde, & paſſent en revue les (3) *Naiſſances de minuit.* — Oh ſi tu l'es, ſois le bien venu près de cette affreuſe tour.

---

(1) Dunkeln, *obſcure.*

(2) Patrouilliren gehen. — (3) Die Geburten der Mitternacht, *les naiſſances de minuit, c'eſt-à-dire les actions noires, les crimes qui ſouillent les ténebres de la nuit.*

LE V. MOOR.

Tu l'as deviné, Voyageur de nuit. Ange exterminateur est mon nom ; j'ai des os & des membres comme toi. Est-ce un infortuné que les hommes ont jetté dans les fers ? Je veux briser ses chaînes. — Voix, fais-toi donc entendre encore. Où est la porte ?

HERMANN.

Belzébut forceroit plus aisément les portes du ciel que toi CELLE-CI. — Retire-toi, Fort ; l'esprit des scélérats surpasse le sens des hommes. (*Il touche la tour de son épée.*)

LE V. MOOR.

Mais non pas l'esprit des Voleurs. (*Il tire quelques passe-partout de sa poche.*) Dieu, je te remercie de m'avoir mis à leur tête. — Ces clefs-là se rient de la prudence des Enfers. (*Avec une de ses clefs il ouvre la porte, Il sort de la tour un Vieillard desséché comme un squelette. Le Voleur Moor recule d'horreur.*) (*A part.*) Effroyable illusion ! Mon Pere !



SCENE XVII.

LE VIEILLARD MOOR, LES PRÉCÉDENS.

LE VIEILLARD MOOR.

Je te rends grâces, ô mon Dieu ! l'heure de ma délivrance eſt arrivée.

LE V. MOOR.

Ombre du vieux Moor, qui t'a troublé dans ton tombeau ? As-tu traîné après toi dans l'autre monde un crime qui te ferme l'entrée du Paradis ? Je ferai dire des Meſſes. Je veux prier Dieu qu'il rappelle ton ombre errante. As-tu enterré l'or des Veuves & des Orphelins, eſt-ce pour t'en punir que tu erres à cette heure en gémiſſant ? — Je veux arracher le tréſor ſouterrein aux griffes du dragon magique, dût-il vomir ſur moi des torrens de flamme, & s'avancer ſur mon épée avec d'horribles grincemens de dents. Ou viendrois-tu là à ma demande, m'expliquer les énigmes de l'Eternité ? Parle, parle ! Je ne ſuis point l'homme de la pâle crainte.

LE VIEILLARD.

Je ne ſuis point un eſprit, touche mes os, je vis. O miſérable & douloureuſe vie !

LE V. MOOR.

Quoi? Tu n'as pas été enterré?

LE VIEILLARD.

J'ai été enterré. C'eſt-à-dire, un chien mort gît dans le tombeau de mes Peres. — Et moi, — trois lunes entieres que je languis dans cette ſombre tour, où pas un rayon de lumiere ne m'a éclairé, où jamais un air doux & pur ne m'a rafraîchi, où les aigres corbeaux croaſſent, où la chouette hûrle ſes préſages ſiniſtres.

LE V. MOOR.

Ciel & terre! Qui a fait cela?

HERMANN *avec une joie horrible.*

Un fils!

LE VIEILLARD.

Ne le maudis pas.

LE V. MOOR.

Un fils? (*Se jettant avec rage ſur Hermann.*) Menteur, à langue de ſerpent! UN FILS! répete encore: UN FILS, & je plonge mille poignards dans ton goſier ſacrilége! UN FILS?

HERMANN

HERMANN.

C'est peut-être un démon qui a fait tout cela, mais moi je ne puis pas dire autrement. (1) Oui, son fils!

LE V. MOOR *comme une statue.*

O cahos éternel!

LE VIEILLARD.

Si tu es un homme & si tu as un cœur d'homme — SAUVEUR! que je ne connois pas, oh, alors, écoute le désespoir d'un Pere, que ses fils lui ont préparé. — Depuis trois lunes, je ne m'en suis plaint qu'à ses murs de roc, & leur voix barbare n'a fait que singer mes gémissemens. — C'est pourquoi si tu es un homme, & si tu as un cœur d'homme.....

LE V. MOOR.

Cette priere attendriroit des bêtes féroces!

LE VIEILLARD.

J'avois été malade, je gardois encore mon lit, à peine avois-je recueilli un peu de force après un long épuisement d'une maladie douloureuse; on m'ammena un homme qui m'annonça que mon Premier-né étoit mort dans une bataille; & dans

(1) Und wenn die Hœlle dabei bankerot würde. *Et l'Enfer devroit-il faire banqueroute.*

ſes derniers adieux, c'étoit ma cruelle malédiction qui l'avoit jetté dans les combats, dans la mort, dans le déſeſpoir.

HERMANN.

Menſonge! Horrible impoſture! Ce lâche, c'étoit MOI-MÊME, qu'il avoit acheté avec de l'or & des promeſſes, pour empêcher vos RECHERCHES ſur ce fils, & deſſécher tout-à-coup le reſte de vos jours.

LE VIEILLARD.

Toi? toi? O ciel! Et c'étoit concerté! — J'ai été trompé?

LE V. MOOR *en s'éloignant.*

L'entends-tu, Moor? L'entends-tu? Un jour horrible commence à m'éclairer!

HERMANN.

Ecrâſez-moi comme un reptile impur! J'étois ſon complice, je ſupprimois les lettres de votre Charles; je changeois les vôtres, & j'en faiſois paſſer d'autres remplies de haine & de cruauté. C'eſt ainſi qu'on vous a trompé. — C'eſt ainſi qu'ils l'ont arraché de votre teſtament & de votre cœur.

LE V. MOOR *dans le plus affreux déchirement de cœur.*

Et POUR CELA, Voleur & aſſaſſin! (*le poing*

ſur la poitrine & tantôt ſur le front.) Oh inſenſé! inſenſé, inſenſé. — Des ruſes infâmes. — Et POUR CELA Incendiaire & aſſaſſin. (*Il marche avec fureur.*)

LE VIEILLARD *avec une colere qui s'éteint.*

François, François! — Mais je ne veux plus maudire. — Et moi, qui n'ai rien vu, qui n'ai rien ſoupçonné. Malheur au Pere indulgent & aveugle!

LE V. MOOR *s'arrête.*

Et ce Pere dans la tour? (*Il concentre ſa douleur.*) Ce n'eſt pas à moi de me plaindre, & d'entrer en fureur. (*Au Vieillard, avec un calme forcé.*) Continuez.

LE VIEILLARD.

Je m'évanouis à cette nouvelle. — Il faut que l'on m'ait cru mort; car en revenant à moi, j'étois déja dans la Biere enſeveli dans un linceul. Je grattai au couvert du cercueil. On le découvre. C'étoit nuit autour de moi, — mon fils François étoit-là qui me regardoit. — Quoi? s'écria-t-il d'une voix terrible, veux-tu donc vivre éternellement? — & il referma le cercueil. Le tonnerre de ſa voix m'avoit privé de tous mes

ſens ; à mon réveil, je ſentis le cercueil rouler ſur un char. Où me conduiſoient ils ? — Enfin ils ouvrent mon cercueil, je me trouvai à l'entrée de ce ſouterrein, mon fils y étoit auſſi, & l'homme qui m'avoit apporté le glaive tout dégoûtant du ſang de mon Charles. — Comme j'embraſſai ſes genoux ! comme je l'ai prié, comme je l'ai conjuré le front dans la pouſſiere de ſes pieds ! — Les prieres de ſon Pere n'arrivoient point à ſon cœur. — « Jettez-là ce ſquellette : (j'ai entendu tonner dans ſa bouche) Il a aſſez vécu ! » Et je fus pouſſé dans ce ſouterrein ſans pitié, & mon fils François ferma ſur moi cette grille de fer.

LE V. MOOR.

Ce n'eſt point poſſible ! il faut que vos malheurs aient égaré votre raiſon.

LE VIEILLARD.

Cela pourroit bien être. Ecoute ; mais ne t'irrites pas. Voilà comme je ſuis reſté pendant vingt heures, & perſonne qui penſât à ma peine. Jamais pied mortel n'approche ce déſert ; car on dit que les eſprits de mes Peres traînent des chaînes bruyantes ſur ces ruines, & hûrlent leurs chants de mort à l'heure de minuit. Enfin j'entendis la porte ſe r'ouvrir ; cet homme m'apporta du pain & de l'eau, & me confia comment j'avois été condamné

à mourir de faim, & comme il exposoit sa vie, s'il étoit découvert qu'il osât me nourrir. C'est ainsi que j'ai été douloureusement conservé pendant ce long temps, mais le froid continuel, — l'air souillé de mes excrémens, — un chagrin sans bornes, — j'ai perdu toutes mes forces, mon corps s'est desséché. — Mille fois tout en larmes, je demandois à Dieu la mort; — mais il faut que la mesure de ma punition ne soit pas comblée, ou peut-être quelque joie m'attend encore, puisque j'ai été si merveilleusement conservé. Mais je souffre avec justice. — Mon Charles! mon Charles! — & il n'avoit pas encore de cheveux blancs.

LE V. MOOR.

Ç'en est assez. Levez-vous! cœurs de pierre! Dorment-ils d'un sommeil de fer! Allons, aucun d'eux ne s'éveille-t'-il? (*Le Voleur Moor tire un coup de pistolet au-dessus de sa bande endormie.*)



SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, & LES VOLEURS *qui se levent en sursaut.*

LES VOLEURS.

Hé! Holla! holla! Qu'y a-t-il là?

LE V. MOOR.

Est-ce que cette histoire ne vous a pas fait sortir du sommeil?—Le sommeil éternel s'en fût éveillé! Regardez, regardez, les loix du Monde ne sont plus que des jeux du hasard; les liens de la Nature sont brisés; l'antique discorde est détachée dans les enfers. Le fils a tué son Pere.

LES VOLEURS.

Que dit le Capitaine?

LE V. MOOR.

Non, pas tué! C'est embellir la cruauté! Le fils a mille fois roüé, empalé, mis à la torture, écorché son Pere. Ces mots sont trop humains.— Ce qui fait rougir le crime, qui fait frémir le Cannibale, ce que depuis l'Eternité, aucun démon n'a imaginé — Le fils à son propre Pere!.... O

regardez, regardez, il s'est évanoui. — Dans un souterrein, un fils a jetté son Pere tout vivant. —Froid! nudité! faim! soif! —O regardez donc, regardez donc! —C'est mon Pere, je veux bien vous en faire l'aveu.

LES VOLEURS *s'avancent, & entourent le Vieillard.*

Ton Pere? ton Pere?

SCHWEIZER *s'approche respectueusement, & se jette aux pieds du Vieillard.*

Pere de mon Capitaine. Je baise la poussiere de tes pieds! Commande à mon poignard.

LE V. MOOR.

Vengeance, vengeance, vengeance, pour toi, Vieillard, si cruellement profané. (*Il déchire son habit du haut en bas.*) Voilà comme je déchire pour jamais les nœuds fraternels. Voilà comme je maudis, à la face du ciel ouvert, chaque goute du sang de mon frere. O lune, & vous astres de la nuit, écoutez-moi; entends mes cris, ciel funebre, qui jettes tes regards sur cette abomination. Ecoute-moi, Dieu, trois fois terrible, toi qui regnes là-haut au-dessus de la lune, qui venges & condamnes au-dessus des étoiles, & qui allumes ta foudre au-dessus de la nuit. Me voici à genoux.

— Voici que je leve les trois doigts dans le frémissement de la nuit. — Ici je jure, & que la Nature me jette hors de son enceinte, si je manque à mon serment, je jure de ne plus saluer la lumiere du jour, que le sang du Parricide ne soit répandu sur cette pierre, & que la vapeur impure n'en monte vers le soleil ! (*Il se leve.*)

LES VOLEURS.

C'est un tour de Bélial ! Qu'ils disent encore que nous sommes des gueux. Non, par tous les démons, nous n'avons jamais rien fait d'aussi affreux !

LE V. MOOR.

Oui, & par tous les terribles soupirs de ceux qui sont tombés sous vos poignards, par ceux que mes flammes ont dévoré, & que ma tour dans sa chûte a écrâsés, — aucune idée de meurtre ou de vol ne s'arrêtera dans votre sein, que vos habits à tous ne soient teints du sang de ce Maudit. —Auriez-vous imaginé jamais que vous fûssiez le bras des plus hautes Majestés ? Le nœud de notre destinée se débrouille. Aujourd'hui, aujourd'hui, une invisible puissance ennoblit notre métier ! Adorez celui qui vous charge de ses sublimes desseins, qui vous amene dans ces déserts, qui vous a honorés d'être les Anges terri-

bles de ſa juſtice impénétrable. Découvrez vos têtes, mettez le front dans la pouſſiere, & levez-vous, ſanctifiés. (*Ils tombent tous à genoux, & ſe proſternent.*)

SCHWEIZER.

Commande, Capitaine, que faut-il faire?

LE V. MOOR.

Leve-toi, Schweizer, & touche ces cheveux ſacrés. (*Il le conduit vers ſon Pere, & lui fait ſerrer dans ſa main une boucle de ſes cheveux.*) Tu ſais comme tu as fendu la tête à ce cavalier bohémien, lorſqu'il levoit ſur moi ſon ſabre, & qu'épuiſé de travail & de ſang, mes genoux tremblans ſe déroboient ſous moi. Alors je t'ai promis une récompenſe digne d'un Roi: juſqu'à préſent, je n'ai point encore pu te payer ma dette.

SCHWEIZER.

Tu me l'as juré, il eſt vrai, mais laiſſe-moi te nommer à jamais mon débiteur.

LE V. MOOR.

Non, dès aujourd'hui je veux te payer. Jamais, Schweizer, mortel ne fut honoré comme toi! —Venge mon Pere! (*Schweizer ſe leve.*)

SCHWEIZER.

Grand Capitaine ! aujourd'hui, pour la premiere fois, tu m'as rendu orgueilleux. — Ordonne ! Quand, comment, où dois-je frapper ?

LE V. MOOR.

Les minutes ſont comptées, il faut te hâter. Choiſis les plus dignes de la bande, & conduis-les tout droit au Château du Seigneur. Traîne le hors du lit s'il dort, ou s'il eſt couché dans les bras de la volupté ; enleve-le de la table où il s'eſt enivré ; arrache-le des pieds du Crucifix ſi tu l'y trouves proſterné. Mais, prends garde, c'eſt un ordre rigoureux, ne me l'amene pas mort. Je taillerai en pieces, & je donnerai à manger aux vautours affamés les membres déchirés de celui qui ôſera ſeulement effleurer ſa peau, ou briſer un de ſes cheveux. Il faut que je l'aie entier, & ſi tu l'amenes entier & vivant, tu auras un million pour récompenſe. Aux dépens de ma vie, je le volerai à un Roi, & toi, tu ſeras libre comme l'air. — Si tu m'as compris, hâte ma vengeance.

SCHWEIZER.

Il ſuffit, Capitaine. Touche. (*il lui tend la main*) Ou tu ne verras perſonne ; ou tu nous

verras deux. Anges exterminateurs de Schweizer, venez. (*Il part, ſuivi d'une bande de Voleurs & de Hermann.*)

LE V. MOOR.

Vous autres, diſperſez-vous dans la forêt. — Je reſte ici.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Une enfilade de plusieurs Chambres.

FRANÇOIS DE MOOR *en robe de chambre, se précipite.* DANIEL *accourt sur ses pas.*

FRANÇOIS.

TRAHI ! trahi ! Les tombeaux vomissent des Esprits. — L'empire de la mort réveillé du sommeil éternel mûgit contre l'assassin ! — Qui remue là ?

DANIEL *avec inquiétude.*

Que le ciel ait pitié de nous ! Est-ce vous, Monseigneur, qui poussez des cris si horribles sous ces voûtes, que tous ceux qui dorment s'éveillent en sursaut ?

FRANÇOIS.

Qui dorment ? Qui vous a dit de dormir ? Personne à cette heure-ci ne doit dormir. Entends-

tu? Tout doit être éveillé, — armé; — qu'on charge tous les fusils. Les as-tu vus là-bas se glisser le long des corridors?

DANIEL.

Qui, Monseigneur?

FRANÇOIS.

Qui? stupide! qui? D'un cœur si froid, si vuide, tu demandes qui? — Ils m'ont saisi comme un étourdissement! Qui? âne! qui? des Esprits & des démons! La nuit est-elle bien avancée?

DANIEL.

On vient de crier deux heures.

FRANÇOIS.

Quoi? Cette nuit veut-elle donc durer jusqu'au jour du jugement? N'as-tu point entendu de tumulte dans le voisinage? des cris de victoire? Un bruit de chevaux au galop? — Où est Char.... Le Comte, veux-je dire?

DANIEL.

Je ne sais pas, mon Maître.

FRANÇOIS.

Tu ne sais pas? Tu es aussi du complot. De mon pied, je ferai sortir ton cœur à travers tes

côtes, avec ton maudit, *je ne ſais pas !* Et auſſi des mendians conjurés contre moi. Ciel! enfer! tout! contre moi conjurés!

DANIEL.

Mon Maître. —

FRANÇOIS.

Non! je ne tremble pas! Ce n'étoit qu'un ſonge. Les morts ne reſſuſcitent point encore. — Qui dit que je tremble & que je ſuis pâle? Je me trouve ſi bien, ſi à mon aiſe.

DANIEL.

Vous êtes pâle comme la mort, votre voix eſt étouffée, entrecoupée de ſoupirs.

FRANÇOIS.

J'ai la fievre, je me ferai ſaigner demain.

DANIEL.

Oh vous êtes ſérieuſement malade.

FRANÇOIS.

Oui, certainement, tu l'as dit, c'eſt là tout. — Et la maladie trouble la raiſon, & nous donne des rêves bizarres & qui tiennent du prodige. — Des rêves ne ſignifient rien, — n'eſt-ce pas, Daniel? — Les rêves viennent de l'eſtomach, &

des rêves ne ſignifient rien. J'avois tout-à-l'heure un rêve très-gai. — (*Il tombe évanoui.*)

DANIEL.

Dieu ! Qu'eſt-ce donc ? George, Conrade, Baſtien, Martin. Donnez ſeulement un ſigne. (*Il le ſecoue.*) Ecoutez par pitié.... On va dire que je l'ai tué ! Que Dieu ait pitié de moi !

FRANÇOIS *troublé.*

Va-t-en, — va-t-en. — Qu'as-tu à me ſecouer, abominable ſquelette ? — Les morts ne reſſuſcitent point encore.

DANIEL.

O bonté éternelle ! — Il a perdu la raiſon.

FRANÇOIS *ſe releve foible.*

Où ſuis-je ? — Daniel ? Qu'ai-je dit ? N'y fais pas attention. J'ai dit un menſonge, quelle choſe j'aye pu te dire. Viens ! ſouleve-moi. — C'eſt un étourdiſſement ſubit, — parce que — parce que je — n'ai pas aſſez dormi.

DANIEL.

Je veux appeller des ſecours, je veux faire appeller des Médecins.

FRANÇOIS.

Reſte. Aſſieds-toi à côté de moi ſur ce ſopha. — Comme cela, — tu es un homme raiſonnable, un brave homme; je veux te raconter....

DANIEL.

Pas à préſent, une autre fois. Je veux vous coucher. Le repos vous vaudra mieux.

FRANÇOIS.

Non, je t'en prie, écoute-moi, & moque-toi bien de moi. — Tiens, il me sembloit avoir fait un repas de Roi, & mon cœur étoit joyeux; dans ma douce ivreſſe, je ſommeillois ſur le gazon, dans un des jardins du Château, & tout-à-coup — tout-à-coup — mais je te prie de bien te moquer de moi.

DANIEL.

Tout-à-coup?

FRANÇOIS.

Un coup de foudre frappe mon oreille engourdie; je me leve en chancelant & avec le friſſon de la mort; & regarde, je vois tout l'horiſon d'une ſeule flamme, & les montagnes, les Villes & les forêts ſe fondre comme la cire ſur un brâſier, & mille tempêtes de vents irrités chaſſoient devant eux les mers, le ciel & la terre.

DANIEL.

C'est le vrai tableau du dernier jugement.

FRANÇOIS.

N'est-ce pas, ce sont de grandes sottises? J'en vois un qui s'avançoit, qui portoit à sa main étendue une balance d'airain; il la suspendoit entre l'Orient & l'Occident. Approchez, s'écria-t-il, enfans de la poussiere. Je pése les pensées!

DANIEL.

Que Dieu ait pitié de moi.

FRANÇOIS.

Ils restoient tous immobiles, pâles comme la neige; l'attente horrible serroit douloureusement tous les cœurs. Alors je crus entendre mon nom sortir le premier des éclairs de la montagne, & la moële se gela dans mes os, & mes dents frémissantes se choquoient comme des dents de fer.

DANIEL.

Oh, que Dieu vous pardonne!

FRANÇOIS.

Il ne l'a pas fait. — Regarde, un Vieillard se présente, courbé sous le poids des chagrins; son bras à moitié mangé, tant sa faim avoit été af-

ſreuſe; tous les yeux effrayés n'ôſoient rencontrer cet homme. Je connoiſſois le Vieillard. Il coupe une boucle de ſes cheveux argentés, & la jette... la jette........ & j'entendis une voix s'élancer comme la foudre de la fumée des rochers: Grâce, grâce, pour tous les pécheurs de la terre & de l'abîme. Tu es ſeul rejetté. (*Longue pauſe.*) Eh bien, tu ne ris pas?

DANIEL.

Puis-je rire, quand je ſens tous mes os treſſaillir? Les ſonges viennent de Dieu.

FRANÇOIS.

Fi donc, fi donc! ne dis pas cela! Appelle-moi, te dis-je! un ſot, un imbécille, un enfant. Appelle-moi comme tu voudras, je t'en prie, Daniel, moque-toi bien de moi.

DANIEL.

Les ſonges viennent de Dieu. Je vais le prier pour vous. (*Il ſort.*)

FRANÇOIS.

Philoſophie du peuple! Craintes d'un peuple ſuperſtieux! — Il n'eſt pas encore décidé, ſi le Paſſé n'eſt point paſſé, & s'il trouve un œil au-deſſus des étoiles. — Hm, hm! Qui me l'a

inſpiré ? Seroit-il donc là-haut un Vengeur ? — Non, non ! — Oui, oui ! Quels horribles ſiflemens : y a-t-il là-haut un Juge ? Paroître cette nuit même devant le ſuprême Vengeur ! Non — Miſérable vuide, où veut ſe cacher ton cœur lâche — là-haut, au-deſſus des étoiles, tout eſt déſert, ſolitaire, ſourd. — Si cependant..... Non, cela n'eſt pas ! Je veux que cela ne ſoit pas. — Mais s'il étoit vrai ?.... Ah malheureux, ſi tout eſt compté ! ſi on te faiſoit ton compte dès cette nuit ! — Pourquoi ce frémiſſement ébranle-t-il tous mes os ? — Mourir ! Pourquoi ce mot, qui n'eſt rien, a-t-il glacé tout mon ſang ? — Rendre compte au Vengeur là-haut..... Et s'il eſt juſte, — s'il eſt juſte ?



SCENE II.

FRANÇOIS DE MOOR, UN DOMESTIQUE *accourt tout effrayé.*

LE DOMESTIQUE.

AMÉLIE s'eſt échappée, le Comte a diſparu.



SCENE III.

LES PRÉCÉDENS & DANIEL, *encore plus effrayé.*

DANIEL.

MONSEIGNEUR, une troupe de Cavaliers de feu vient au galop le long de l'avenue. Ils crient: Au meurtre, au meurtre. Tout le Village est en allarmes.

FRANÇOIS.

Va, fais sonner toutes les cloches ensemble, que tout le monde coure à l'église, se prosterne — & prie pour moi. — Tous les prisonniers seront libres & francs; je veux tout rendre aux pauvres, doublement, triplement. Je veux..... Va donc, — appelle donc le Confesseur, que sa bénédiction chasse au loin mes péchés. — Tu n'es pas encore parti? (*Le tumulte augmente.*)

DANIEL.

Que Dieu me pardonne! Je ne sais, voulez-vous sérieusement ce que vous demandez? Vous qui avez si loin rejetté la priere, & qui tant de fois.....

FRANÇOIS.

Tais-toi. — Mourir ! Vois-tu ? Mourir ? Il sera trop tard (*On entend les cris de Schweizer.*) Prie donc, prie.

DANIEL.

Je vous l'ai toujours dit. — Vous méprisiez tant la priere, mais prenez garde, prenez garde. Quand vous serez dans la peine, & que votre ame (1).....

SCHWEIZER *dans la rue devant le Château.*

Montez à l'assaut. Tuez-les, forcez les portes. Je vois de la lumiere, c'est-là qu'il doit être.

FRANÇOIS.

Ecoute ma priere, Dieu du ciel. — C'est pour la premiere fois. — Exauce-moi, Dieu du ciel !

SCHWEIZER *encore dans la cour.*

Fais les reculer à coups d'épée, Camarade. — C'est le diable qui vient chercher votre Seigneur. — Où est le Noir avec sa troupe ? Entoure le Château, Grimm. — Franchis les murs.

(1) Wenn euch das Wasser an die Seele geht. *Quand l'eau vous ira jusqu'à l'ame.*

GRIMM.

Allez chercher des tiſons enflammés. — Nous monterons, ou il deſcendra; je vais brûler ſon Château.

FRANÇOIS *prie.*

Mon Dieu, je n'ai pas été un aſſaſſin ordinaire. — Je ne me ſuis jamais arrêté à des miſeres, mon Dieu. —

DANIEL.

Que Dieu ait pitié de nous! juſqu'à ſes prieres, qui ſont des péchés. (*On caſſe les carreaux à coups de pierres; des brandons de feu tombent dans la chambre. Le Château brûle.*)

FRANÇOIS.

Je ne puis pas prier. (*Frappant ſa poitrine & ſon front.*) Ici & là, tout eſt vuide & ſec. (*Il ſe leve.*) Non, je ne veux pas prier.

DANIEL.

Jeſus-Maria! aidez-nous — ſauvez-nous, tout le Château eſt en feu.

FRANÇOIS.

Prends cette épée. Vîte — par derriere, pouſſe-la moi juſques dans le ventre, & que je ne serve point de cruelle riſée à ces ſcélérats. (*Le feu augmente de plus en plus.*)

DANIEL.

Que Dieu m'en garde ! Je ne voudrois envoyer personne trop tôt dans le ciel, bien moins encore...

(*Il s'enfuit.*)

SCENE IV.

FRANÇOIS DE MOOR *seul, le regarde s'enfuir.*

DANS l'enfer, veux-tu dire ? — Oui, je me doute de quelque chose de semblable. — Sont-ce-là leurs chants de joie ? Est-ce vous que j'entends siffler, serpens de l'abîme ? — Ils montent, — ils assiégent ma porte ; — pourquoi la pointe de mon épée me fait-elle frémir ? — La porte craque — tombe ! — Impossible d'échapper. (*Il va se jetter dans les flammes, & les Voleurs qui entrent, le poursuivent.*)



SCENE V.

Le lieu de la ſcene eſt le même que dans la derniere ſcene du quatrieme Acte.

LE VIEILLARD MOOR *aſſis ſur une pierre.*
LE VOLEUR MOOR *vis-à-vis de lui.*
Quelques VOLEURS *épars dans la forêt.*

LE VOLEUR MOOR.

Il vous fut cher, votre autre fils?

LE VIEILLARD.

Tu le ſais, ô ciel! Pourquoi me ſuis-je laiſſé tromper par les ruſes d'un mauvais fils? J'étois un Pere heureux entre les Peres. Belles fleurs, mes enfans pleins d'eſpérances fleuriſſoient autour de moi. Mais — heure infortunée! — Un mauvais génie eſt entré dans le cœur de mon ſecond fils, je me confiai au ſerpent, — & j'ai perdu mes deux enfans! (*Il cache ſon viſage dans ſes mains tremblantes. Le Voleur Moor s'éloigne de lui.*) Oh; que je ſens profondément ce que m'a dit Amélie : c'eſt la vengeance elle-même qui a parlé par ſa bouche. « Tu étendras en vain ta main mou- » rante vers un fils; en vain tu croiras ſaiſir la main

» brûlante de ton Charles, qui ne ſera jamais près de » ton lit.... » (*Le Voleur Moor, ſans le regarder, lui tend la main.*) Ah ſi tu étois la main de mon Charles! — Mais il habite loin d'ici *la maiſon étroite*, (1) il dort déja du ſommeil de fer, il n'entendra jamais la voix de ma douleur. — Malheureux Pere! Mourir dans les bras d'un étranger! — Plus de fils, — plus de fils pour me fermer les yeux!

LE V. MOOR *dans la plus violente émotion.*

Il faut que cela ſoit en ce moment, — oui, dans ce moment. (*Aux Voleurs.*) Laiſſez-nous ſeuls. — Et cependant..... Puis-je lui rendre ſon fils? — Je ne puis jamais lui rendre ſon fils! — Non, je ne le ferai pas. Non.

LE VIEILLARD.

Quoi, mon ami? Que diſois-tu là tout bas?

LE V. MOOR.

Ton fils, — oui, Vieillard, — (*bégayant*) ton fils — eſt — éternellement perdu!

LE VIEILLARD.

Éternellement?

---

(1) C'eſt-à-dire, le Cercueil.

LE V. MOOR *regardant le ciel avec le plus affreux serrement de cœur.*

Oh, pour cette fois, seulement, ne permets point que mon âme succombe. — Pour cette fois seulement, soutiens ma force épuisée!

LE VIEILLARD.

Eternellement, dis-tu?

LE V. MOOR.

Ne demande plus rien. — Oui, te dis-je, éternellement.

LE VIEILLARD.

Etranger, étranger, pourquoi m'as-tu tiré de la tour?

LE V. MOOR *à part.*

Et comment? — Si j'attrapois à présent sa bénédiction, si je la dérobois comme un Voleur, & si je m'échappois avec ce trésor céleste? (*Il se jette à ses pieds.*) J'ai brisé la porte de fer. — Baise-moi, divin Vieillard.

LE VIEILLARD *le serrant contre son cœur.*

Pense que c'est le baiser d'un Pere, & moi, je penserai que je tiens mon Charles entre mes bras. — Tu peux pleurer?

LE V. MOOR.

Je penſois que c'étoit le baiſer d'un Pere. (*Il ſe jette à ſon col. Pauſe. On entend un bruit ſourd, & l'on appetçoit la lueur qui précéde les flambeaux, qu'on ne voit point encore. Le Voleur Moor ſe leve avec précipitation.*) Ecoute, la vengeance va s'accomplir, ils viennent. (*Il jette un regard ſur le Vieillard, & leve au ciel ſes yeux avec une ſombre fureur.*) Agneau ſouffrant, embrâſe-moi de la fureur du tigre ſanguinaire; je veux te porter une telle victime, que tes aſtres ſe couvriront de ténébres, & que la nature ſe roidira d'un frémiſſement de mort. (*On découvre les flambeaux, le bruit augmente, on entend pluſieurs coups de piſtolet.*)

LE VIEILLARD.

Malheureux que je ſuis! Qui vient là? quel horrible tumulte? — Sont-ce les complices de mon fils? Veulent-ils me traîner de la tour à l'échafaud?

LE V. MOOR *de l'autre côté, les mains levées au ciel, avec fureur.*

Juge du Ciel, écoute la priere d'un aſſaſſin. — Rends-le immortel — fais à chaque coup de poignard que ſon cœur ſe ranime, ſe rafraîchiſſe.

LE VIEILLARD.

Hélas! — que dis-tu tout bas, étranger? — C'eſt horrible! horrible!

LE V. MOOR.

JE PRIE DIEU. (*Musique sauvage des Voleurs qui arrivent.*)

LE VIEILLARD.

Oh n'oublie pas mon François dans ta priere.

LE V. MOOR *d'une voix que la rage étouffe.*

Je ne L'OUBLIE PAS.

LE VIEILLARD.

Mais est-ce-là la voix d'un homme qui prie? — Cesse de prier, — cesse. — Tes prieres me font frémir.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS. SCHWEIZER *paroît le premier, ensuite une troupe de* VOLEURS; *au milieu d'eux,* FRANÇOIS DE MOOR, *les mains enchaînées.*

SCHWEIZER.

TRIOMPHE, Capitaine! — Le voici! — Mon honneur est dégagé.

GRIMM.

Nous l'avons arraché du milieu des flammes de son Château. — Ses vassaux ont pris la fuite.

KOSINSKY.

Son Château est tombé en cendres derriere lui, & jusqu'à la mémoire de son nom, tout est anéanti. (*Pause pleine d'horreur.*)

LE V. MOOR *s'avance lentement. A François de Moor, d'une voix austere & calme.*

Me connois-tu? (*François de Moor reste immobile, le regard attaché à la terre, le Voleur Moor le conduit vers son Pere, & lui dit, avec le même son de voix:*) Connois-tu CELUI-CI?

FRANÇOIS DE MOOR *recule d'horreur.*

Tonnerres, tombez sur moi! Mon Pere!

LE VIEILLARD *se détourne en frémissant.*

Va. — Que Dieu te pardonne! — J'oublie....

LE V. MOOR *avec une horrible sévérité.*

Et que ma malédiction, dix milliers pésant, s'accroche à cette priere, & l'empêche de s'élever au Dieu de miséricorde! — Connois-tu aussi cette tour?

FRANÇOIS *à Hermann.*

Quoi, monſtre? Ta haine envers ma famille a pourſuivi mon Pere juſques dans cette tour?

HERMANN.

(1) A merveille! — Si quelque démon n'étoit pas encore le génie qui t'inſpire, pourrois-tu mettre le comble à tes forfaits par un ſi horrible menſonge?

LE V. MOOR.

Ç'en eſt aſſez. — Emmenez ce Vieillard plus avant dans la forêt. — Je n'ai pas beſoin ici des larmes d'un Pere. (*Ils emmenent le Vieillard, qui eſt preſque ſans connoiſſance.*) Approchez, Bandits. (*Ils forment une demi-lune autour des deux freres, &, les yeux hagards, ils reſtent appuyés ſur leurs fuſils.*) A préſent, point de bruit. — Auſſi vrai que j'eſpere le pardon de mes crimes! — au premier qui ſeulement remuera ſa langue avant mon ordre, je fais ſauter la cervelle. — Paix.

---

(1) Bravo! bravo! So iſt doch kein Teufel, ſo lüderlich ſeinen Vaſallen in der lezten Lüge zu verlaſſen. *Bravo! bravo! Aucun démon n'eſt donc aſſez lâche pour abandonner ſon vaſſal dans le dernier menſonge.*

FRANÇOIS *à Hermann, dans les transports de la rage.*

Ha ! monstre. Que ne puis-je cracher dans cette écume tout mon poison sur ta hideuse figure! — Oh c'est amer! (*Il mord ses chaînes en pleurant.*)

LE V. MOOR *dans une attitude majestueuse.*

Me voici comme l'Envoyé du Tout-Puissant qui viendra juger tous les mortels. — Je vais faire prononcer une sentence, où pas un seul qui soit pur, n'aura donné sa voix. — Des criminels sont assemblés pour juger, — & moi, le plus grand des scélérats, je suis à leur tête. — Qui ne se trouve pas pur comme un Saint à côté de CELUI-CI, qu'il s'éloigne du Tribunal, & brise son poignard. — *Tous les Voleurs jettent leur poignard sans le casser.*) Sois fier! tu as aujourd'hui transformé des malfaiteurs en Anges! — Il vous manque un poignard? (*Il tire le sien. Grande pause.*) Sa Mere fut aussi ma Mere. — (*A Kosinsky & à Schweizer.*) Jugez. — (*Il brise son poignard, & profondément ému, se retire de côté.*)

SCHWEIZER, *après une pause.*

Ne suis-je pas là comme un écolier qui tourmente en vain son cerveau vuide pour y trouver

quelque chose de neuf? — La vie si riche en joies! La mort, si pauvre en tourmens! (*Frappant la terre.*) Parle, toi, je ne peux rien trouver.

KOSINSKY.

Pense à ses cheveux blancs. Jette un regard sur la tour, & que ta tête s'échauffe. Je suis un apprentif; rougis Maître.

SCHWEIZER.

Moi qui ai blanchi dans les scenes de la douleur, je n'en pourrois inventer pour le punir. — N'a-t-il pas commis ces horreurs dans cette affreuse tour? ne jugeons-nous pas auprès de cette horrible tour? — Allons, en bas! Qu'il y pourrisse!

LES VOLEURS *applaudissant avec beaucoup de tumulte.*

En bas! en bas! (*Ils veulent se jetter sur François.*)

FRANÇOIS *s'élançant dans les bras de son frere.*

Sauve-moi des griffes des assassins! Sauve-moi, mon frere!

LE V. MOOR *avec un grand sang-froid.*

Tu m'as fait leur Chef. (*François recule effrayé.*) Me prieras-tu encore?

LES

LES VOLEURS *avec un plus grand tumulte.*

En bas! en bas!

LE V. MOOR *s'approche de son frere, d'un air plein de noblesse & de douleur.*

Fils de mon Pere, tu m'as volé mon ciel. Que ce crime ne pése jamais sur toi. — Va dans l'enfer, *fils de corbeau.* (1) Je te pardonne, mon frere. (*Il l'embrasse & s'enfuit. Les Voleurs précipitent François dans le souterrein, en jettant des éclats de rire.*)

LE V. MOOR *revient plongé dans ses réflexions.*

C'est consommé! — Toi, mon Dieu, qui diriges tout, je te remercie! C'est consommé. (*Il reste à réfléchir sur une grande pensée.*) *SI CETTE TOUR ÉTOIT LE BUT VERS LEQUEL TU ME CONDUISOIS PAR DES CHEMINS DE SANG? SI JE SUIS DEVENU POUR CELA LE CHEF DE CES BRIGANDS?* —— Providence éternelle, ici je frémis — & j'adore! — Eh bien, j'y veux croire, & je termine mon ouvrage au but. — Le vainqueur tombe avec tant d'éclat dans le plus beau de ses combats. Avec ces nuages de

(1) Rabensohn. *Le corbeau est le symbole des ingrats.*

pourpre & d'azur, je veux m'évanouir. (1) Faites approcher le Pere. (*Quelques Voleurs s'écartent, & vont chercher le Vieillard.*)

LE PERE.

Où me conduisez-vous? Où est mon fils?

LE V. MOOR *s'avançant avec dignité, & un grand calme.*

Astres & grain de sable ont chacun sa place dans la création. — Ton fils a aussi LA SIENNE. Sois tranquille, & assieds-toi.

LE VIEILLARD *fond en larmes.*

Plus d'enfans? Plus d'enfans du tout?

---

(1) In diesem *Abendroth* will ich erlœschen. *Dans cette soirée, je veux m'éteindre.* Abendroth qu'on traduit toujours par *soirée*, est composé de deux mots Abend-*soir*, & roth *rouge* — rouge du soir. — Ce mot répond parfaitement à Morgen-roth, *rouge du matin*, qu'on traduit toujours par *aurore.* Les Allemands disent aussi *Aurora*, *l'aurore :* en François, le mot *soirée* ne rappelle point les douces images de *l'aurore.* En traduisant : *Dans cette soirée, je veux m'éteindre*, on eut éte littéral ; & cependant on n'auroit point eu cette belle image, qui a dû faire naître dans le cœur de Moor un sentiment si doux. La poésie est sublime, alors qu'un sentiment profond naît d'une image pleine de simplicité.

LE V. MOOR.

Sois calme, & aſſieds-toi.

LE VIEILLARD.

Oh qu'ils ont un cœur tendre ces barbares! Ils retirent un Vieillard mourant des ombres d'un ſouterrein, pour lui dire: TES ENFANS SONT TUÉS! Oh de grâce! A votre pitié, mettez le comble, & *reprécipitez-moi* dans la tour.

LE VOLEUR MOOR *ſaiſit ſa main avec violence, & la leve avec tranſport vers le ciel.*

Ne blaſphême pas, Vieillard! Ne blaſphême pas ce Dieu devant lequel je prie aujourd'hui avec plus de joie. De plus méchans que toi l'ont vu aujourd'hui face à face.

LE VIEILLARD.

Et ils ont appris à aſſaſſiner.

LE V. MOOR *d'une voix colere.*

Sexagenaire, ne parle plus ainſi. (*Avec plus de douceur & avec douleur.*) Si ſa divinité même échauffe les PÉCHEURS, les Saints doivent-ils donc les repouſſer? Et où trouverois-tu des paroles pour lui demander pardon, ſi aujourd'hui — IL T'AVOIT BAPTISÉ UN FILS?

LE VIEILLARD *amerement.*

Baptiſe-t-on aujourd'hui avec du ſang?

LE V. MOOR.

Que dis-tu? — Eſt-ce que le déſeſpoir révele auſſi la vérité? — Oui, Vieillard, la Providence peut auſſi baptiſer avec du ſang. — C'eſt avec du ſang qu'elle a aujourd'hui baptiſé pour toi. — Ses voies ſont merveilleuſes & terribles; — mais des larmes de joie couleront au bout de la carriere.

LE VIEILLARD.

Où les pleurerai-je?

LE V. MOOR *ſe jettant dans ſes bras.*

Sur le cœur de ton Charles.

LE VIEILLARD *dans les tranſports de la joie paternelle.*

Mon Charles vit!

LE V. MOOR,

Ton Charles vit — Envoyé dans ces déſerts pour être ton ſauveur, ton vengeur! — Ainſi t'a récompenſé ton fils chéri. (*Montrant la tour.*) Voilà comme ſe venge l'enfant prodigue. (*Il le ſerre encore plus tendrement ſur ſon ſein.*)

LES VOLEURS.

Il y a du monde dans la forêt! des voix!

LE V. MOOR.

Appellez les autres. (*Les Voleurs s'écartent pour se rassembler tous. A part.*) Il en est temps — éloigne de ta bouche la coupe de la volupté avant qu'elle ne se change en poison pour toi.

LE VIEILLARD.

Ces hommes sont-ils tes amis? — Je crains presque leurs regards.

LE V. MOOR.

Demande tout, mon Pere, — ne me demande pas cela.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, AMÉLIE, *les cheveux épars, toute la Bande la suit, & s'attroupe.*

AMÉLIE.

Les morts, disent-ils, sont ressuscités à sa voix. — Mon oncle est vivant, — est sorti de ces noirs souterreins. — Mon Charles! mon oncle! Où sont-ils?

LE V. MOOR *recule, en frémissant.*

Ce tableau sous mes yeux?

LE VIEILLARD *se leve en tremblant.*

Amélie, ma niéce! Amélie!

AMÉLIE *se jette dans les bras du Vieillard.*

Tu m'es rendu, mon Pere, — & mon Charles! — & tout.

LE VIEILLARD.

Mon Charles vit — tout — moi — tout. — Mon Charles vit.

LE V. MOOR *avec fureur à sa bande.*

Partons, Camarades, un démon m'a trahi.

AMÉLIE *s'échappe des embrassemens du Pere & court dans les bras de Charles qu'elle embrasse avec extâse.*

Je l'ai! Oh vous étoiles.... Je l'ai.

LE V. MOOR.

Arrachez-la de mes bras! — Tuez-la, — tuez-le, — moi, vous, tous! — Que le monde entier s'anéantisse!

AMÉLIE.

Mon époux! mon époux! tu es en délire! Ah!

de ravissement ! Pourquoi suis-je si insensible ? Au milieu de ces torrens de joie, je suis si froide.

LE VIEILLARD.

Venez, mes enfans ! Ta main, Charles, — la tienne, Amélie. — Oh je n'espérois pas avant de mourir, goûter cette volupté paternelle ! — Je veux les unir à jamais.

AMÉLIE.

A jamais à lui ! Pour jamais ! Eternellement à moi ! Oh puissances du ciel, ne me laissez pas succomber sous le poids de cette volupté mortelle !

LE V. MOOR *s'étant arraché des bras d'Amélie.*

Fuis ! fuis ! — La plus malheureuse des Prétendues ! — Regarde, interroge, prête l'oreille ! — Le plus malheureux des Peres ! laisse-moi m'enfuir pour toujours.

AMÉLIE.

Où ? Comment ? Amour ! Eternité ! Joie infinie ! Et tu fuis ?

LE VIEILLARD.

Mon fils qui fuit ? Mon fils qui s'enfuit ?

LE V. MOOR.

C'est trop tard ! — C'est en vain ! — Ta malé-

diction..... Pere!.... ne veuille pas ſavoir.— Je ſuis... j'ai — ta malédiction — ta *ſoit diſante* (1) malédiction. (*Avec plus de fermeté.*) Meurs donc, Amélie! E toi, mon Pere, meurs! Meurs par moi pour la ſeconde fois. — Ceux-là, que voici, qui t'ont ſauvé, ſont des Voleurs, des aſſaſſins! Ton fils eſt — leur Capitaine.

LE VIEILLARD.

Dieu! Mes enfans! (*Il meurt.*)

(*Comme un marbre inanimé, Amélie reſte immobile. Toute la Bande garde un ſilence terrible.*)

LE V. MOOR *dans ſon déſeſpoir, va ſe frapper la tête contre un chêne.*

Les ombres de ceux que j'ai étranglés dans les jouiſſances de l'amour.... De ceux que j'ai écrâſés dans le ſommeil heureux..... De ceux...· — Entendez-vous créver le magaſin à poudre, qui étouffe ſur le lit de douleur la Mere & ſon fils qui vient au monde? Voyez-vous ces langues de feu dévorer le berceau de ſon premier né? (2)

---

(1) Vermeynter, *mal-compriſe*; que j'ai malheureuſement priſe pour ta malédiction. Ta *prétendue* malédiction eut été amphibologique.

(2) Seht irh die Flammen *lecken* an den Wiegen der Sæuglinge? *Voyez-vous les flammes* lécher *les berceaux des*

— C'eſt-là le flambeau nuptial! Ce ſont les chants de noces. — Oh IL (1) n'oublie pas. — IL ſait demander à chacun ſa dette. — Voilà pourquoi, loin de mon cœur toutes les jouiſſances de l'amour! C'eſt pour me punir que l'amour... C'eſt compenſation!

AMÉLIE *comme ſe réveillant de l'éternel ſommeil.*

Cela eſt vrai, Maître du ciel. Il dit que cela eſt vrai. — Qu'ai-je donc fait, Agneau ſans tache? J'ai aimé CELUI-CI. (2)

---

enfans au maillot—Des flammes *qui léchent*, &c. C'eſt une image affreuſement belle! mais il faut tant d'art pour ennoblir en François ce qu'on appelle des mots bas. A une impoſſibilité, viſible à tous les yeux, de s'exprimer autrement, il faut réunir une penſée ſi auguſte, des expreſſions ſi majeſtueuſes, que ſouvent, en traduiſant avec autant de zèle, on ſent encore toute l'indulgence dont on a beſoin pour ces choſes étranges, & le dégoût iroit juſqu'à les ſacrifier, ſi l'on n'avoit en vue que certains Lecteurs.

Des langues de feu qui dévorent, &c. rendent certainement l'image de l'Auteur, mais, qu'on y faſſe attention, ces mots qui ſont uſés, n'ont plus la terreur de la ſurpriſe, leur pointure eſt émouſſée, *ab aſſuetis non fit paſſio*. L'autre expreſſion, neuve, ſaiſit le cœur: comme frappé d'un coup de tonnerre, on ſe recueille pour en ſentir toute l'horreur.

(1) *Dieu.*

(2) *Tu m'as fait aimer un aſſaſſin.*

LE V. MOOR.

C'eſt plus qu'un homme n'en peut ſupporter. J'ai entendu la mort & ſes mille bouches de feu ſiffler ſur ma tête, & je n'ai pas reculé devant elle de la moitié d'un pas. — Dois-je apprendre aujourd'hui à frémir comme une femme? à frémir à l'aſpect d'une femme? — Non, une femme n'ébranle point mon courage d'homme. Du ſang! du ſang! — Çà ſe paſſera. C'eſt du ſang que je veux, & je défie alors la deſtinée d'empêcher mes grands deſſeins de s'accomplir. (*Il veut fuir.*)

AMÉLIE *ſe précipite dans ſes bras.*

Aſſaſſin! démon! Je ne ſaurois renoncer à toi, Ange!

LE V. MOOR *étonné.*

Eſt-ce un ſonge? ſuis-je en délire? L'enfer a-t-il inventé une ruſe nouvelle pour me livrer à ſa riſée infernale? — Elle eſt dans les bras de l'aſſaſſin!

AMÉLIE.

Inſéparable, & pour l'éternité!

LE V. MOOR.

Et elle m'aime! encore! — Je ſuis pur comme la lumiere! elle m'aime avec tous mes crimes. (*Son cœur nage daus la joie.*) Les enfans de la

lumiere pleurent dans les bras des démons rentrés en grâce. — Mes furies étouffent leurs serpens. L'enfer est anéanti. — Je suis heureux ! (*Il cache son visage sur le sein d'Amélie; un groupe touchant. Pause.*)

GRIMM *s'avançant avec fureur.*

Arrête, traître, sors de ses bras sur l'heure, — ou je te dirai un mot qui te fera frissonner.

SCHWEIZER *met son épée entre Moor & Grimm.*

Pense aux forêts bohémiennes. Entends-tu? Tremble-tu? Je te dis de penser aux forêts bohémiennes. Parjure! où sont tes sermens? Oublie-t-on si vîte les blessures — la fortune, — l'honneur & la vie, que nous avons méprisés pour toi — lorsque nous soutenions la foudre, inébranlables comme des murs d'airain? N'as-tu pas alors levé ta main, &, par un serment de fer, n'as-tu pas juré de n'abandonner jamais tes Camarades, qui ne t'ont jamais abandonné? Homme sans honneur, sans foi! Et tu veux être séduit, quand une femme pleure?

LES VOLEURS *avec un bruit confus, découvrent leur potrine.*

Regarde ici, regarde! Connois-tu ces cica-

trices? Avec le ſang de notre cœur nous t'avons acheté pour eſclave. — TU ES A NOUS, & quand l'Archange Michel & Moloch devroient combattre enſemble à qui t'auroit!.... Marche avec nous! Sacrifice pour ſacrifice! Une femme pour la bande.

LE V. MOOR *ſe dégage des bras d'Amélie.*

C'eſt fini! Je voulois enfin retourner vers mon Pere; mais CELUI qui eſt dans le ciel a dit: Non! — Ne roule pas ainſi de ſombres regards, Amélie. — Il n'a pas beſoin de moi. — N'a-t-il pas des milliers de créatures? Il peut ſi aiſément ſe paſſer D'UN SEUL ÊTRE. — Cet *UN*, c'eſt moi. Venez, Camarades. (*Il ſe tourne vers la Bande.*)

AMÉLIE *s'attachant à lui.*

Attends donc, arrête! un ſeul coup! un coup mortel! ENCORE ABANDONNÉE! (*Touchant la garde de ſon épée d'une main tremblante.*) Tire donc ton épée, aye pitié de moi.

LE V. MOOR.

La pitié eſt dans le cœur des tigres. Je ne tue point.

AMÉLIE *embraſſant ſes genoux.*

Oh pour l'amour de Dieu, par toute ta pitié!

Je renonce volontiers à l'amour. — Je ſens bien que là-haut nos aſtres ſont ennemis. — La mort! C'eſt ma ſeule priere. Vois ma main trembler. Je n'ai pas le courage de percer mon cœur. J'ai peur des éclairs de l'épée. C'eſt pour toi ſi peu de choſe! — Tu es exercé dans les aſſaſſinats. — Frappe donc, que je ſois heureuſe!

LE V. MOOR *avec une grande rigueur.*

Veux-tu être ſeule heureuſe? Va t-'en! Je ne tue pas de femmes.

AMÉLIE.

Ah aſſaſſin! tu ne peux tuer que les heureux, tu laiſſes là ceux qui ſont las de vivre. (*S'adreſſant à la Bande.*) Ayez donc pitié de moi, vous, ſes miniſtres aſſaſſins. Dans vos regards, il y a une pitié ſi altérée de ſang, que c'eſt une conſolation pour les malheureux. — Faites feu. — Votre maître n'eſt qu'un lâche, (1) qui affecte l'orgueil du courage. (*Quelques Voleurs la couchent en joüe.*)

LE V. MOOR *comme un tigre irrité.*

Retirez-vous, harpies. (*Il ſe met entre leurs fuſils & Amélie, avec la plus terrible majeſté.*) Qu'un

(1) Feigherziger Prahler. *Un lâche glorieux.*

d'entre vous ose violer mon sanctuaire : ELLE EST A MOI. (*Il passe un bras autour de son corps.*) Que le ciel & l'enfer tirent maintenant chacun de son côté ; l'amour est au-dessus des sermens ! (*Il la souleve en l'air, & la montre sans crainte à toute la bande.*) Ce que la Nature a joint, qui osera le séparer ?

LES VOLEURS *les couchent tous deux en joüe.*

Nous.

LE V. MOOR *avec un rire amer.*

Impuissans. (*Il pose Amélie, presque sans connoissance, sur une pierre.*) Leve tes regards vers moi, ma Prétendue. La bénédiction du Prêtre ne nous unira pas, mais je sais quelque chose de mieux. (*Il découvre le sein d'Amélie.*) Contemplez cette beauté, *hommes !* (*Avec une tristesse pleine de sensibilité.*) N'attendrit-elle pas des BANDITS ? (*Après quelques instans de silence & d'une voix encore plus douce.*) Regardez-MOI, Bandits — je suis jeune, & de l'amour j'ai toutes les fureurs. — Je suis aimé — ici — adoré. Je suis venu jusqu'à la porte du bonheur. (*D'une voix suppliante.*) Mes freres m'en repousseroient-ils ? (*Les Voleurs se mettent à rire. Moor continue avec fermeté.*) Ç'en est assez. Jusqu'ici LA NATURE a parlé ! A présent ce sera L'HOMME ! Et

moi aussi, je suis un assassin, — incendiaire ! & — (*s'avançant vers la Bande avec une majesté inexprimable*) votre CAPITAINE. L'épée à la main, vous voulez traiter avec votre Capitaine, Bandits ? (*D'une voix imposante.*) Bas les armes ! C'est votre Maître qui vous parle. (*Les Voleurs effrayés mettent bas leurs armes.*) Voyez ! vous n'êtes plus rien à présent que des enfans, & moi, — je suis libre. Il faut que Moor soit libre s'il veut être grand. Je ne donnerois pas ce triomphe pour toutes les jouissances (1) de l'amour. — (*Son épée à la main.*) N'appellez pas DÉLIRE, Bandits, ce que vous n'avez pas le courage de nommer GRANDEUR. L'esprit du désespoir vôle plus vîte que la tranquille sagesse (2) à la marche traînante. — On réfléchit sur des actions comme celles-ci, quand on les a faites. — J'en parlerai après. (*Il plonge son épée dans le sein d'Amélie.*)

LES VOLEURS *en tumulte battent des mains.*

Bravo ! bravo ! Cela s'appelle dégager son honneur en Prince de Voleurs. Bravo !

---

(1) Um ein Elisium der Liebe. *Pour une Elisée de l'amour.* —

(2) Schneckengang, qui a une marche de colimaçon.

LE V. MOOR *regarde Amélie en face, son épée à la main.*

Et maintenant elle eſt à moi ! — à moi ! — Ou l'Eternité ne fut que la chimere d'un imbécille. Bénie par mon épée, j'ai emmené ma Prétendue devant tous les chiens magiques de mon implacable ennemi, LA DESTINÉE. (*S'éloignant d'Amélie avec fierté.*) La terre pourra faire encore plus de mille danſes autour du ſoleil avant de produire une action ſemblable. — (*Tendrement à ſon Amélie.*) La mort des mains de ton Prétendu doit avoir été douce ? N'eſt-ce pas, Amélie?

AMÉLIE *baignée dans ſon ſang.*

Douce. (*Elle lui tend la main, elle expire.*)

LE V. MOOR *à la Bande avec majeſté.*

Et vous, *pitoyables* Camarades ? Votre demande de ſcélérats s'attendoit-elle à rien d'auſſi ſublime ? — — Vous m'avez ſacrifié une vie déja déchue, ſouillée d'opprobres & de crimes. — Je vous ai ſacrifié un Ange. (*Il leur jette avec mépris ſon épée.*) Bandits, nous ſommes quittes. — Sur ce corps enſanglanté, voyez mon engagement déchiré. Je vous fais grâce du vôtre.

LES VOLEURS *s'approchant en foule.*

Tes eſclaves juſqu'à la mort.

LE

LE V. MOOR.

Non, non, non! Certainement tout eſt conſommé. Mon Génie me dit tout bas: NE VA PAS PLUS LOIN, MOOR: C'EST ICI LA BORNE DE LA FORCE HUMAINE — & LA TIENNE. — Reprenez-le ce panache ſanglant. (*Il jette ſon panache à ſes pieds.*) Celui qui veut être Capitaine après moi, qu'il le releve.

LES VOLEURS.

Ah, lâche! Que deviennent tes grands deſſeins? C'étoient donc des bulles de ſavon, que le dernier ſoupir d'une femme fait éclater. (1)

LE V. MOOR.

Quand MOOR AGIT, N'EN CHERCHEZ PAS LES RAISONS. — C'eſt là mon DERNIER ORDRE. Venez, en cercle, autour de moi; écoutez les dernieres volontés de votre Capitaine mourant. (*Il les regarde tous long-temps.*) Vous m'étiez fidelement attachés. — Fidélité ſans exemple! — Si la vertu vous eût unis auſſi fermement que le crime, vous euſſiez été des Héros, & l'humanité prononceroit vos noms avec délices. Partez, ſacrifiez à l'Etat votre inconcevable cou-

---

(1) Todesrœcheln, *que les râlemens de mort d'une femme.*

SCENE IX & derniere.

LE VOLEUR MOOR *seul.*

Et moi aussi, je suis bon citoyen. — Est-ce que je ne satisfais pas à la loi la plus terrible? — Est-ce que je ne l'honore pas? Est-ce que je ne la venge pas? — Près d'ici, sur ma route, je me rappelle avoir trouvé un pauvre Officier qui travailloit à la journée, & qui a onze enfans. — On a promis cent ducats à celui qui livreroit LE GRAND VOLEUR. — On peut tirer ce pauvre Officier d'embarras.

Fin du cinquieme Acte.

LE
BON FILS,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE.
PAR
J. J. ENGEL.

M. ENGEL, Professeur de la Morale & des Belles-Lettres au Collége de Joachimsthal à Berlin, a publié en 1770, *le bon Fils. La Pharmacie*, Farce mêlee d'Ariettes, en trois actes. Une traduction Allemande du *Diamant*, de Collé, & de l'Histoire de l'Abbé le Batteux, *sur les opinions des Philosophes*. En 1774 il a donné *le Page*, Comédie en un acte. En 1775 & 1777, *le Philosophe Mondain*, en 2 vol. En 1779, une traduction de *la Bonne Femme*, de Goldoni. En 1780, une Lettre M. Reichard, *sur les Tableaux en musique*, & une autre Lettre à M. le Baron de Zedlitz, *sur la maniere de développer la Logique par des dialogues platoniques*. Il vient de publier cette année des Lettres *sur l'art de la Pantomime*, dont tous les Amateurs attendent la suite avec impatience.



PERSONNAGES.

RODE, *Laboureur, un Vieillard.*

RACHEL, *sa Femme.*

MARGUERITE, *leur Fille.*

MICHEL, *son Prétendu.*

CATHERINE, *Mere de Michel.*

LE MAGISTER *du Village.*

UN SERGENT, *Recruteur.*

DES SOLDATS.

DES PAYSANS.

La lieu de la Scene est une place champêtre garnie d'arbres, devant la maison de Rode. Dans l'enfoncement, on découvre une petite colline.



LE BON FILS.



SCENE PREMIERE.

RODE *sort de la maison, étendant les bras comme un homme qui cherche à se réveiller.*

AH, ah, ah ! (*Il bâille.*) Je ne sais pas pourquoi je me leve de si grand matin, moi : je pourrois bien dormir plus long-temps ! C'est encore comme du plomb dans mes veines. — Mais dormir ? passer à dormir une matinée si belle ? non ! cela est impossible. Quand je n'ai point vu le soleil se lever, je sens un mal-aise toute la journée. — Comme il s'avance là-bas majestueusement ! Que c'est beau ! Quelle aurore délicieuse ! Quels nuages ! C'est toujours la même chose, & cependant toujours nouveau. — Ah !

peut-être...... Peut-être que mon fils est levé aussi. — A la guerre, on ne dort pas long-temps. — Peut-être est-il là, aussi gai que moi, à contempler le soleil, & à penser à moi, son Pere, comme je pense à lui, qui est mon fils. — Bon & brave garçon, qui m'auroit dit, quand tu étois petit, que tu me donnerois tant de joie !



SCENE II.

RODE & RACHEL.

RACHEL.

DÉJA ici ? Je ne savois pas ce que tu étois devenu.

RODE.

Oui, me voilà, & je regarde le bon soleil qui se leve. Il vient de me rappeller notre cher Frédéric. Femme, que peut-il bien faire, à présent?

RACHEL *affligée.*

Ah ! — Peut-être ne fait-il plus rien !

RODE.

Toujours les mêmes inquiétudes ? Crois-moi donc ! Nous le reverrons, j'en suis sûr comme de

ma vie; car, vois-tu, je le demande tous les jours à Dieu.

RACHEL.

Il eſt ſoldat, mon ami. Un ſoldat eſt toujours en danger! Que de craintes, que d'inquiétudes cela me cauſe! — Souvent quand j'écoute la lecture de ſes lettres, & que tu crois que je pleure de joie, c'eſt de chagrin que je pleure. — Je penſe toujours que c'eſt-là ſa derniere. Et cet argent qu'il nous envoie, mon ami, je ne puis le regarder, ſans en avoir le cœur ſerré. C'eſt avec cet argent que le Roi paie ſon ſang, voilà ce que je me dis, & nous, ſes Pere & Mere, il nous oblige de l'accepter pour nous donner nos aiſes. — Ah, mon ami!

RODE *branlant la tête.*

Le Roi lui paie ſon ſang?

RACHEL.

Certainement. Son ſang & ſa vie.

RODE.

Non, ma bonne amie, non. Ah, s'il ſervoit un Prince étranger, tu aurois raiſon, & je n'accepterois pas un ſol de ſon argent. — Mais c'eſt notre bon Roi qu'il ſert! Et ne lui doit-il pas ſon ſang & ſa vie? Ne les doit-il pas à toute ſa Patrie?

RACHEL *en soupirant.*

Ah si la paix pouvoit se faire !

RODE.

On dit qu'elle est faite.

RACHEL.

On dit, — ah oui, on dit, on dit ce qu'on veut.

RODE.

Et il faut qu'ils aient raison, puisqu'il y a même déja des Régimens qui s'en retournent dans leurs quartiers.

RACHEL.

Ah, si c'étoit vrai !

RODE.

Cela est sûr, mon amie. Tu peux y compter. — Nous aurons la paix, avant de nous en douter seulement. Et alors notre Frédéric sera en garnison dans la Ville, qui est à deux pas d'ici ; & nous irons nous y promener une fois toutes les semaines.

RACHEL *avec joie.*

Deux fois, trois fois, mon ami ; une fois n'est pas assez. Ah ! que sentirons-nous là dans notre cœur, quand nous le reverrons ! — Mais qui sait si nous le reconnoîtrons ?

RODE.

Je reconnoîtrai bien mon fils, j'espere!

RACHEL.

En habit d'Officier, mon ami; tout couvert d'or, & aussi un *cordon* & une *croix*. — Tu m'as dit qu'il en avoit une?

RODE.

Certainement. Il s'est tant distingué.

RACHEL.

Je voudrois bien voir quel air il a.

RODE.

Lui? Il a l'air d'un brave soldat, je pense. — L'uniforme & son cordon n'y font rien, ma femme; ce sont les cicatrices qu'on nous a dit qu'il avoit sur le front, c'est-là la vraie marque d'honneur d'un soldat, c'est par-là qu'on sait s'il a le cœur comme on doit l'avoir.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE MAGISTER (1)

LE MAGISTER.

Bon jour, Pere Rode, bon jour la mere

RODE.

Aha! Bon jour, M. le Magiſter. (*L'un & l'autre lui donnent la main.*)

LE MAGISTER.

Point de nouvelles de votre fils? Voilà le mois qui vient de finir.

RODE.

Femme, cela eſt vrai, au moins. — Je me ſuis couché hier avant que Marguerite ne fût rentrée. A-t-elle apporté quelque choſe?

RACHEL.

Oh oui, elle a apporté quelque choſe, & auſſi

(1) Der Küſter veut dire *Bedeau*, *Sacriſtain & Maître d'école*, parce que dans les Villages de l'Allemagne, les trois emplois n'en font qu'un. Ces caractères très-fréquens dans les Pieces Allemandes, font un emploi particulier.

une lettre. Mais elle dort encore de si bon appétit. Faut-il que je l'éveille ?

RODE.

Tu n'as qu'à lui dire que je vais aller la faire lever. (*Rachel sort.*)

SCENE IV.

RODE, LE MAGISTER.

RODE.

Et savez-vous aussi, M. le Magister, que mon fils n'est plus Capitaine de l'Etat Major ? Il est à présent chef d'escadron.

LE MAGISTER.

Il n'est pas possible ! Chef d'un escadron ?

RODE.

A propos, oui, c'est vrai — vous n'en savez rien, — c'est M. le Curé qui nous a lu sa derniere lettre. — Voilà ce que c'est, M. le Magister ; mon fils a toujours eu le bonheur d'avoir le Roi présent, lorsqu'il s'est distingué. Et voilà comme il a été fait Officier, qu'il a eu la croix, & qu'on lui a donné un escadron.

LE MAGISTER.

Mais qu'a-t-il donc fait encore de nouveau? Racontez-moi donc cela, pere Rode.

RODE.

Ecoutez moi donc bien, Monsieur le Magister. Dans la derniere bataille...... près de...... chose.... là... près de... Hm! toujours je me brouille avec les noms — tout le Régiment s'en alloit à la débandade, la plupart des Officiers tués ou blessés; mon fils aussi avoit reçu à la cuisse un coup de feu: çà ne lui fait rien. Voilà qu'il les encourage, & qu'il jure, & qu'il rassemble enfin trois cens hommes, (*il s'anime*) les mene à l'ennemi, tombe dessus à coups de sabre, on lui tue un cheval sous lui, il saute sur un autre, — & il est sorti du feu avec cinquante hommes, — le Roi qui étoit là, lui a donné sur le champ un escadron, en l'assurant de le récompenser encore davantage par la suite. — Eh mais oui, M. le Magister, c'est comme je vous le dis. (*Se frappant le côté.*) C'est mon fils qui a fait cela.

LE MAGISTER.

Oh, il est brave, je m'en étois bien apperçu lorsqu'il étoit à l'école. — Quand les enfans du Village jouoient sur la pelouze, c'étoit toujours

Frédéric qui menoit la bande, & quand les coups de poing pleuvoient, les siens tomboient comme grêle. — C'étoit déja en lui, pere Rode, comme s'il eut tenu çà de famille. —

RODE *en souriant.*

N'est-ce pas?

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, RACHEL, MARGUERITE.

RACHEL.

Ne la gronde pas, je t'en prie, je l'ai trouvée levée.

MARGUERITE.

Tenez, mon Pere, (*elle bâille*) voilà une lettre du frere Frédéric. Et voilà votre mois. Il y a douze écus.

RACHEL.

C'est-à-dire, six.

MARGUERITE *en bâillant encore.*

Le Maître de la Poste a dit douze.

RACHEL.

Oh, je devine. — Il nous augmente, parce

que ses appointemens sont augmentés. Il fait pour nous au-dessus de ses forces, n'est-ce pas, mon ami?

RODE.

Ce bon Frédéric; je peux bien vivre avec six écus, peut-être.

MARGUERITE.

Et le vin, mon Pere que mon frere vous fait livrer par ce vieux Marchand au gros nez bleu— (*en bâillant*) Comment l'appellez-vous? — Il est déja dans votre chambre. Il y en a un panier tout plein.

LE MAGISTER *avec une grande attention.*

Un panier tout plein? Ah! ah!

RODE.

Il y en aura une bouteille pour vous, M. le Magister. Vous n'avez qu'à l'envoyer chercher. (*Le Magister le remercie d'un air très-content.*) — Ce n'est pas tout, il faut aussi en boire un coup avec moi pendant que vous me lirez la lettre. Allons, la mere, apporte-nous une bouteille & trois verres, & aussi de quoi déjeûner: & toi, Marguerite, donne ici une table & deux chaises. Dépêche-toi.

(*Rachel & Marguerite s'en vont.*)

RACHEL

RACHEL *rentrant dans la maison.*

Mais n'allez pas lire sans moi, au moins. Attendez, je vous en prie, que je sois là.

SCENE VI.

RODE, LE MAGISTER & MARGUERITE, *qui va & vient pour servir le déjeûner.*

RODE.

OUVREZ-la toujours, M. le Magister; nous n'ôterons pas ce qui est dedans pour cela. Je voudrois pourtant bien savoir ce qu'il nous dit de la paix, & s'il viendra bientôt?

LE MAGISTER.

De la paix, dites-vous? On en parle beaucoup; mais je ne saurois le croire, car on enrôle à force. Est-ce que si la paix étoit signée on feroit tant de recrues?

RODE.

Aha? on s'empresse encore à faire des recrues?

LE MAGISTER.

Vous savez bien qu'il est arrivé hier au soir un Sergent, avec quelques soldats?

RODE.

Pour recruter? Seroit-il possible!

LE MAGISTER.

Mais très-possible! Tous nos jeunes gens en ont presque la fievre de peur.

RODE.

Oh les imbécilles! De quoi ont-ils peur? — Sont-ils capables de servir, qu'ils marchent, qu'ils servent le Roi. — Chaque homme aura son dernier jour, dit M. le Curé, le canon ou la fievre; c'est égal! M. le Magister, c'est égal!

LE MAGISTER.

Mais que diriez-vous, s'il vous pêchoient le Prétendu de votre fille? C'est un jeune drôle, bien découplé! — Prenez-y garde.

RODE.

Oh que nenni; pour celui-là, il n'y a pas d'inquiétude.

LE MAGISTER.

Allons, allons, nous voulons espérer qu'ils ne l'emmeneront pas.

MARGUERITE *qui a déja apporté la table, & des chaises & du vin, tire son Pere par la manche.*

Papa —

RODE.

Qu'est-ce c'est ?

MARGUERITE.

Je voudrois bien vous prier de quelque chose, mon Papa.

RODE.

Je le veux bien, parle.

MARGUERITE.

C'est qu'hier au soir, mon Papa, quand je suis revenue de la Ville, Michel, mon Prétendu, m'avoit attendu toute la soirée à l'entrée du Village, & il m'a grondée d'avoir tardé si long-temps.

RODE.

Je parie que tu veux aller déjeûner avec lui ?

MARGUERITE *un peu honteuse.*

Oui, Papa.

RODE.

Et cela, tout à l'heure ? Avant de savoir des nouvelles de ton frere ? — Marguerite, Marguerite, je t'aime de tout mon cœur; car tu es le dernier poussin de la couvée, & tu t'es glissée dans le monde à la dérobée, quand nous ne t'attendions plus : (*avec menace*) mais, Marguerite,

ſi tu n'aimes pas ton frere Frédéric, ſi tu ne l'aimes pas autant que Pere & Mere! . . .

LE MAGISTER.

Ha, le Prétendu, Pere Rode, il lui eſt permis de l'aimer encore plus que ſes Pere & Mere. Allons, petite fille, va t'en, va.

RODE.

Allons, allez, puiſque M. le Magiſter dit que...

MARGUERITE.

Oh oui, mon Papa, laiſſez-moi aller, & je reviendrai tout de ſuite comme un *Vanneau.* (1) (*Bas au Magiſter en paſſant devant lui.*) Je vous remercie bien, M. le Magiſter.

---

(1) *Petit oiſeau qui ne perd jamais ſon nid de vue, & qui s'empreſſe d'y rentrer dès que le péril qui l'en avoit fait ſortir, commence à diminuer.*



SCENE VII.

RODE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER *ouvrant la lettre.*

QUELLE belle écriture a votre fils ! Si propre & si lisible ! C'est à moi pourtant qu'il en a l'obligation. (*Il crache & commence à lire :*) *Mon cher Pere !*

RODE, *le coude & l'oreille sur la table, est comme immobile.*

O mon cher & bon Frédéric !

LE MAGISTER.

La paix étant signée, c'est la derniere fois que je vous écris du camp, pour....

RODE.

Dieu soit loüé ! nous l'avons donc enfin, la paix. Comme la pauvre femme va se réjouir !

LE MAGISTER.

Pour vous envoyer l'argent du mois que vous avez la bonté d'accepter de votre fils.

RODE.

Oui, mon fils.

LE MAGISTER.

Et puisqu'à présent mes appointemens sont considérablement augmentés, je vous demande la permission de vous doubler par la suite les six écus.

RODE.

Non, mon fils, je ne le veux pas. Il faut que tout ait ses bornes, jusqu'à ton amitié pour moi. — Allez, allez, M. le Magister.

LE MAGISTER.

Ces jours derniers, mon Pere, j'ai goûté la plus grande joie que j'aie jamais eue de ma vie, & il faut pourtant que je vous raconte....

RODE *avec une joie intérieure.*

Oui? — Qu'est-ce que c'est donc? Qu'est-ce que c'est?

LE MAGISTER.

Le Roi m'a fait l'honneur de m'admettre à sa table.

RODE.

A sa table? Mon Frédéric, à sa table? — Ah

comme ils auront ouvert de grands yeux, ces Messieurs de la noblesse! — Eh bien? eh bien?

LE MAGISTER.

Il m'adressoit souvent la parole, & m'a donné sur ma conduite, des éloges que je ne méritois pas.

RODE *branlant la tête.*

Oui, mon fils!

LE MAGISTER.

Enfin il me demanda de quelle maison je descendois, où j'étois né, qui étoit mon Pere?

RODE *riant en lui-même.*

Eh, voilà comme cela que le Roi a demandé de mes nouvelles! Ce bon Roi! — Eh bien? Et qu'est-ce donc qu'il lui a répondu? Oh voyons vîte, M. le Magister.

LE MAGISTER.

Je lui ai dit le nom de notre Village & le vôtre. Sire, lui ai-je répondu, vos sujets sont tous également vos sujets, & s'il est vrai que celui qui a le cœur le plus tendre, le plus juste, le plus fidele, est celui qui vous soit le plus cher, j'ose dire que j'ai pour Pere le plus digne de vos sujets.

Je suis fier, & me trouve heureux d'être son fils. Non, je ne le changerois pas pour tous les Peres du monde, quoiqu'il soit pauvre & sans ayeux illustres.

RODE *levant les mains.*

Bonté divine, c'est comme si je l'entendois.

LE MAGISTER.

C'est à lui que je dois toute ma probité, & tout mon zele pour votre service. Dès ma plus tendre enfance, je lui ai entendu loüer son bon Roi, le vrai courage & la vertu. — C'est ainsi que je parlois au Roi, mon Pere; & de la joie de pouvoir vous loüer devant ce Roi que vous aimez tant, mes larmes couloient malgré moi. (Rode essuie les siennes.) *Le Roi touché de mon amour filiale, prit son verre, & m'a porté votre santé, en présence de toute la table, en m'ordonnant de vous le faire savoir, & de vous assurer de sa bienveillance.*

RODE *se levant.*

Oh, cela est-il possible, M. le Magister? Le Roi....

LE MAGISTER.

Comme vous venez d'entendre. Le Roi a bu à votre santé.

RODE *hors de lui-même, court vers sa maison, ouvre la porte, & crie :*

La Mere ! la Mere ! Laisse tout là ! laisse tout là ! & viens vîte.

RACHEL, *de l'intérieur de la maison.*

Qu'est-ce c'est, mon ami ?

RODE.

Mais viens donc vîte, que je te conte ; viens, te dis-je, viens donc.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, RACHEL.

RODE.

MA bonne, chere femme ! Quel fils tu m'as donné pourtant !

RACHEL *pose sur la table le déjeûner, dont le Magister s'empare sans faire semblant de rien.*

Qu'y a-t-il donc, mes enfans ? Je suis déja toute tremblante de joie. Avons-nous la paix ?

RODE.

Oui certainement, la paix. (*Il parle très-vite. Rachel, dans l'étonnement de tant de joie, bat des mains à tout ce que lui dit le bon vieillard.*) Et notre fils a dîné à la table du Roi, & le Roi s'eſt informé de notre Village & de moi, & mon fils a répondu au Roi que j'étois un de ſes plus fideles ſujets, & qu'il ne me changeroit pas pour tous les Peres du monde. — Ah c'eſt de joie que je pleure! — & là-deſſus le Roi a bu devant toute la Cour à ma ſanté, & m'a fait aſſurer de ſa bienveillance. Oui ma pauvre Mere! & à préſent, nous allons boire à la ſanté de notre bon Roi. — Verſe! Allons! — la Mere, tiens, prends ce verre, & vous, M. le Magiſter, celui-là, & moi celui-ci. Comme cela! — & à préſent, trinquons tous enſemble. (*Il ôte ſon bonnet.*) Vive le Roi.

LE MAGISTER.

Vive le Roi!

RACHEL.

Vive le Roi!

LE MAGISTER.

Ma foi! (*eſſuyant ſes levres*) plus on en boit, plus on en voudroit boire.

RODE.

Ecoutez donc, M. le Magiſter, à préſent, il faut, s'il vous plaît, que vous écriviez à mon fils, comme quoi j'ai pris ma revanche du Roi, & qu'il doit le remercier de ma part, & l'aſſurer auſſi de mon amitié. Vous n'oublierez pas cela, au moins?

LE MAGISTER.

Y penſez-vous, pere Rode? Ce feroit lui manquer de reſpect.

RODE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc? Lui manquer de reſpect? — Le Roi, M. le Magiſter, eſt un homme comme nous tous, & il doit ſe réjouir, je penſe, quand on lui dit qu'on l'aime de tout ſon cœur.

RACHEL.

Mais, mon ami, ſi la paix eſt faite.....

RODE.

Sans doute que la paix eſt faite, puiſque notre fils nous l'écrit.

RACHEL *avec une tendre inquiétude, mettant la main ſur le bras de Rode, & le regardant avec joie.*

Il revient donc, notre fils, mon ami? Il viendra donc nous voir! Nous le reverrons?

RODE.

Patience, ma bonne Mere, nous allons ſavoir tout cela.

RACHEL.

Ah s'il pouvoit venir ſeulement avant les noces de Marguerite! Il doubleroit encore notre joie.

RODE.

Patience, patience, M. le Magiſter aura la bonté de nous lire le reſte. — Mais il faut d'abord que je boive à la ſanté de mon fils, & c'eſt à toi, la Mere, que je la porte.) *Il lui verſe du vin, & trinque avec elle.*) Quand il étoit petit, tu l'aimois comme la prunelle de tes yeux. Vive mon fils!

RACHEL *émue.*

Je te remercie, mon ami.

LE MAGISTER.

Et qu'il vive long-temps! (*Il trinque avec Rachel*) & qu'il ſoit heureux!

RACHEL.

Je vous remercie, M. le Magiſter.

RODE *poſant ſon verre ſur la table.*

Le cœur me bondit toujours de joie en buvant à la ſanté de mon fils. Que le Tout-Puiſſant le

bénisse ! — Ah ! il m'a rendu devant le Roi un si bon témoignage ! Et moi, grand Dieu, (*Levant les yeux au ciel*) je rends devant toi justice à mon fils, un bon fils, un fils reconnoissant ; il n'a point rougi de mon état obscur, ni de ma pauvreté. Il s'est fait une joie véritable d'honorer son vieux Pere. Ce n'est point à moi, c'est à toi qui en as le pouvoir de le récompenser.

RACHEL.

Oh lisez-nous donc la fin de sa lettre, M. le Magister. Peut-être...

LE MAGISTER *cherchant où il en est resté, s'assied avec Rode, Rachel se met derriere entre eux deux, & prête la plus grande attention.*

De m'admettre à sa table. — Où en suis-je resté ? *Votre santé, en m'ordonnant.* — Oui, c'est ici, — *en m'ordonnant de vous le faire savoir, & de vous assurer de sa bienveillance. Il ne me fut pas possible de me contenir davantage, tant j'étois ému. Je m'élançai de ma place, je tombe aux genoux du Roi. Sire, lui ai-je dit, de toutes les grâces dont vous m'avez comblé....*

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Au ſecours ! au ſecours ! mon Pere ! les enrôleurs.

RACHEL *effrayée.*

Comment ? Qu'eſt-ce qu'elle a donc ?

MARGUERITE.

Les enrôleurs, mon Pere !

RACHEL *courant avec inquiétude à ſa fille.*

Remets-toi, ma fille, remets-toi. — Que t'eſt-il donc arrivé ?

MARGUERITE.

Comme j'entrois chez Michel.....

LE MAGISTER.

Nous y voilà. Ils nous ont enlevé Michel.

RACHEL *avec effroi.*

Ah mon Dieu ! mon Dieu !

RODE.

De force? à préſent que la paix eſt faite? — Il y a quelque choſe là-deſſous.

LE MAGISTER.

La paix! avec votre paix! Comme ſi dans le pays des Rois, il y avoit un moment de paix! Comme ſi jamais nous pouvions dire, nous n'avons rien à craindre pour nos enfans. Que Dieu ait pitié de nous!

RODE *avec humeur.*

M. le Magiſter, laiſſez notre bon Roi tranquille! Tous ces propos là me font toujours de la peine. — Eſt-ce que tous les jours nos bœufs ne ſont pas attelés au joug; & ſans cela, que deviendroient donc nos champs & nos bœufs eux-mêmes? Comment les nourririons-nous? — Un homme comme vous, tenir pareil diſcours!

MARGUERITE.

Mais allez donc, mon Pere; cherchez donc à nous le faire rendre. Vous êtes auſſi bien ſon Pere que le mien, & le Sergent aura pour vous du reſpect, j'en ſuis sûre. Tout le monde a du reſpect pour vous.

RODE.

Innocente! comme ſi tout le monde étoit de notre Village.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, CATHERINE.

CATHERINE.

JE n'en puis plus, je ſuis morte de frayeur.

RACHEL.

Ah que je vous plains, pauvre Mere. Encore ſi notre fils étoit ici à préſent pour nous tirer de peine.

RODE.

Allons, allons, il ne faut pas tant s'allarmer. Je ſuis ſeulement fâché d'être ainſi troublé dans le moment où nous étions tous ſi heureux de penſer à mon fils. Le mal, peut-être, n'eſt pas ſi grand que vous l'imaginez. Ils ne vous enleveront pas de la charrue votre fils unique. Cela n'eſt pas encore arrivé. Je veux aller lui parler, moi.—

MARGUERITE.

Et moi auſſi, mon Pere, je vais avec vous. Je veux pleurer, & les prier tant, qu'à la fin ils ſeront forcés de le laiſſer aller. (*Rode & Marguerite s'en vont.*)

RACHEL.

RACHEL *criant après lui.*

Prends garde à toi seulement, mon ami, & ne t'exposes pas à quelque malheur.

SCENE XI.

RACHEL, CATHERINE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

COMMENT ! Affliger ainsi une pauvre veuve ; lui arracher le pain de la main !

CATHERINE.

Ah, M. le Magister, je suis encore si effrayée, que mes pieds & mes mains, que tout mon corps tremblent.

LE MAGISTER *lui donnant une chaise.*

Asseyez-vous, asséyez-vous, la Mere. Nous ne devons jamais perdre courage. Il faut toujours espérer de réussir.

CATHERINE.

Deux enfans déja, qu'ils ont arraché de mes bras, & mes yeux ne les ont jamais revus. Hélas ! & aussi celui-là qu'ils ne reverront plus !

LE MAGISTER.

Allons, Mere Catherine, du courage, de la patience; quand on aime Dieu comme vous, l'on doit avoir de la patience.

RACHEL *qui a toujours été dans la plus grande inquiétude.*

Ciel! du bruit dans le village! pourvu qu'il n'arrive pas de malheur à mon pauvre homme? pourvu qu'il ſache modérer ſa vivacité! — Allez donc voir un peu M. le Magiſter.

LE MAGISTER.

Moi? moi?

RACHEL.

Vous êtes un homme, qui en impoſez, M. le Magiſter, un homme d'Egliſe.

LE MAGISTER.

Et c'eſt bien tant pis pour moi. Ces garnemens, la Mere, ne cherchent qu'à tomber ſur les gens d'Egliſe, & s'ils pouvoient mettre ſur moi la main.... Oh que nenni, nenni, je ne ſuis pas ſi fou! Mêle-toi de tes livres, me diroient-ils, & non pas de nos affaires, ou de par tous les diables!.... Que Dieu me pardonne ce jurement! — Vous voyez, je ſuis auſſi un peu vif; qui ſait

ce qu'il en arriveroit ? — Non, il faudroit avoir bu jusqu'à perdre la raison.

RACHEL.

Mais vous êtes notre ami, M. le Magister, & vous ne voulez pas nous aider ?

LE MAGISTER.

Mais soyez donc raisonnable, la Mere. Songez donc à l'habit que je porte ; je puis vous donner des consolations tant que vous voudrez ; mais des secours, vous savez bien que ce n'est pas de mon état. C'est à vous-même de vous aider.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, RODE, MARGUERITE, MICHEL, LE SERGENT, DES SOLDATS & DES PAYSANS.

CATHERINE *accourant vers son fils.*

C'EST toi, mon fils ? — Oh ils m'ôteront la vie avant de t'arracher de mes bras.

MARGUERITE *avec transport.*

Mon cher Michel, mon bon Michel.

LE SERGENT.

Qu'on me l'emmene, allons ! Que servent ces piailleries ? Ce n'eſt pas avec cela qu'on m'attendrit.

RODE *prenant le Sergent par le bras.*

Ecoutez, que je vous parle, moi.

LES PAYSANS, *l'un après l'autre.*

Prendre le dernier d'une famille. — Un fils unique. — Non, le Roi ne l'entend pas comme cela. Jamais il n'a pu le vouloir. —

RODE *aux Payſans.*

Taiſez-vous, mes enfans, je vous prie, vous rendrez le mal encore plus grand.

LE SERGENT.

Et quand vous crieriez dix fois plus fort, vous autres manans. (*Frappant ſur ſa poche.*) Voici mes ordres, & cela me ſuffit.

LES PAYSANS, *l'un après l'autre.*

Vos ordres, vos ordres ! — Il n'y a rien de cela dans vos ordres. — On n'a jamais donné ordre de laiſſer un champ à l'abandon.

RODE *faisant signe aux Paysans de se taire.*

Ecoutez, mon cher Monsieur le Sergent, avec de bonnes paroles, on fait bien des choses.

LE SERGENT.

De bonnes paroles? Je n'attends que cela, moi. Voyons, de quel poids sont les vôtres?

RODE.

Tenez, M. le Sergent, j'aime mon Roi de tout mon cœur, & Dieu sait que je vous dis la vérité; si je n'étois sûr que la paix fût faite, & qu'il fût hors d'embarras; si je le voyois tellement embourbé qu'il eût peine à se tirer d'affaire.....

LE SERGENT.

C'est-là tout? Tout cela est encore du bavardage.

RODE.

Mais écoutez seulement, mon cher Monsieur le Sergent.

LE SERGENT *s'appuyant sur sa canne.*

Eh bien?

RODE.

Ce jeune homme est le Prétendu de ma fille, & fils unique; malgré tout cela, je serois le pre-

mier à vous dire : Emmenez-le avec vous. Que peut-il avoir de mieux à faire que d'aller combattre pour son Roi ?—Prenez-moi aussi, vous dirois-je, ma tête est déja toute blanche, & je sens tout mon corps chargé de vieillesse, mais je ne suis encore ni assez vieux, ni assez cassé, que je ne puisse combattre comme un autre. La joie que me donne mon fils, me rend toute ma jeunesse. Je me battrois, tant que je pourrois tenir une arme, & quand je n'en pourrois plus, épuisé de travaux & de vieillesse, j'échaufferois encore des yeux & de la voix, le courage des jeunes gens. Et si j'en voyois quelqu'un prendre la fuite, je me jetterois à travers son chemin, & il leur faudroit, avant d'ôser s'enfuir, passer sur le corps d'un pauvre vieillard. — Oui ! oui, M. le Sergent, voilà ce que je dirois, si les choses en étoient à cette extrêmité.

LE SERGENT.

Et moi je dirois, vieux radoteur, que vous ne savez ce que vous dites.

RODE *faisant un pas en arriere, & mettant la main sur le côté.*

Comment, Monsieur ? Êtes-vous Soldat ?

LE SERGENT *avec brutalité.*

Vous voyez bien que je le suis !

RODE.

A votre habit, Monsieur, mais non à vos sentimens. Si vous étiez vraiment soldat, vous devriez-vous réjouir d'entendre ainsi parler de notre bon Roi.

LE SERGENT *levant sa canne.*

Ah vieille cervelle! Vous ôsez?....

LES PAYSANS.

Pas de violence, s'il vous plaît, pas de violence.

RACHEL *inquiete.*

De grâce, mon ami, tu devrois chercher à l'adoucir, & tu ne fais que l'irriter davantage.

RODE.

La paix est faite, nous en sommes sûrs, & savez-vous, M. le Sergent, que votre conduite pourroit bien vous coûter cher. Si vous tranchez ici du Maître, nous en connoissons aussi qui vous apprendroient à vous conduire! Et si j'en écrivois à mon fils le Capitaine —

LE SERGENT *étonné.*

Comment? Vous? Un fils Capitaine?

RODE.

Au Régiment de Schwanefeld, le Capitaine Rode, si vous le connoissez. —

LE SERGENT.

Seroit-il possible ! —

RODE *tout-à-coup avec familiarité.*

Oh vous le connoissez sans doute, mon cher M. le Sergent, je le vois. Vous venez probablement de l'armée, & vous pourriez me raconter tout ce qu'a fait mon fils. (*Aux Paysans.*) Allez vous-en chez vous, mes enfans, allez, allez, — M. le Sergent boira un verre de vin.

LE SERGENT.

Soit. Je le veux bien. — Allez vous-en aussi vous autres, & attendez-moi. Je vous suis. (*Catherine & Marguerite qui esperent qu'il leur rendra Michel, s'en vont satisfaites avec les Paysans.*)

RODE.

Donne-nous une autre bouteille, la Mere, vîte. — (*Au Sergent.*) C'est du vin délicieux !

LE MAGISTER *à part.*

Délicieux vraiment ! Et cent fois trop bon pour cet insolent coquin.



SCENE XIII.

RODE, LE SERGENT, LE MAGISTER, *ensuite* RACHEL.

LE SERGENT.

C'EST donc dans le même Régiment que je suis entré au service ? C'est donc le même Rode qui m'a presque brisé toutes les côtes ?

RODE.

Que me dites-vous donc là ; mon cher M. le Sergent ? Vous connoîtriez mon fils d'aussi près ?

LE SERGENT.

Je me serois bien passé de cet honneur-là.

RODE *lui présentant une verre de vin.*

Tant mieux, tant mieux. — Est-ce que mon fils appuie si fort quand il frappe ? — (*Rachel apporte une autre bouteille.*)

LE SERGENT, *après avoir avalé son vin.*

Que le diable l'emporte ! — Maltraiter ainsi un homme pour de pareilles miseres, pour avoir

bu un verre de vin de plus que ne porte l'ordonnance.

RODE *lui verſant encore à boire.*

Et bien, j'en ſuis bien aiſe.

LE SERGENT.

Comment? vous en êtes bien aiſe?

RODE.

Oui! — je ſuis bien aiſe, M. le Sergent, que vous connoiſſiez mon fils, & de ce que mon fils me reſſemble tant dans l'amour de l'ordre. J'aime l'ordre, moi, j'aime l'ordre. (*Le Sergent avale un verre de vin.*)

LE MAGISTER *le regardant d'un œil envieux & à part.*

Si tu pouvois aller boire à tous les diables.

RODE.

Et comme vous venez ſans doute de l'armée, mon cher M. le Sergent, & que vous avez ſervi dans le Régiment où mon fils eſt Capitaine, vous ſavez peut-être s'il va bientôt ſe mettre en marche, & s'il reviendra dans la garniſon qu'il avoit avant la guerre? Si je reverrai bientôt mon fils, & ſi je l'aurai près de moi dans quelque Ville voiſine?

RACHEL.

Ah, ſi vous pouviez nous le dire, M. le Sergent! Revoir notre fils, voilà la ſeule eſpérance qui nous fait vivre encore.

LE SERGENT.

Allons, allons, ce que j'en ſais, je vais bientôt vous l'apprendre; mais avant tout, donnez-moi encore un verre de vin.

RODÉ.

De tout mon cœur, je ſuis charmé que vous trouviez le vin bon. — C'eſt mon fils qui m'a donné ce vin pour réjouir ma vieilleſſe.

LE SERGENT *en avalant le vin.*

Brrr!

LE MAGISTER *comme auparavant.*

Puiſſes-tu boire du poiſon! Ç'en eſt fait de tout le panier.

RODE *avec tranſport.*

Et que ſavez-vous donc, mon cher M. le Sergent?

LE SERGENT.

Je ne ſais rien, — ſinon que votre vin eſt aſſez bon, & que j'en boirois encore davantage ſi je

n'avois pas bu d'abord avec trop de précipitation. — Brrr ! il me répugne. — Mais quand ç'eût été du Champagne, & eûssiez-vous pour fils dix Capitaines, je vous dis qu'il me faut de l'argent, ou Michel marchera. Ainsi, décidez-vous.

RODE.

Comment, Monsieur ? Vous prenez de l'argent ? & vous le prenez des propres sujets du Roi ?

LE SERGENT.

Moi, tout comme le Roi. Pourquoi pas ? Si je vous rends Michel, il faut le remplacer par un autre, & cela demande de l'argent. *Les soldats ne poussent pas en un jour comme les champignons.* Trente écus, ou il marchera.

RODE.

Trente écus ? Comment les trouver dans tout le Village ? (*Il lui donne le paquet avec les douze écus.*) En voici douze.

LE SERGENT.

Une belle misere ! — (*Repoussant la main de Rode.*) Si vous n'avez pas vous-même l'argent, que la Mere de Michel en trouve.

RODE.

Sa Mere ? Une pauvre infortunée qui n'a pour tout bien que l'ouvrage de son fils.

RACHEL.

Ah par pitié, mon cher Monſieur. —

LE SERGENT.

Moi, pitié? & de qui?

RACHEL.

De nous tous, que vous menacez de rendre malheureux; d'une jeune fille pleine d'innocence, qui ne ſe conſoleroit jamais de la perte de ſon Prétendu....

LE SERGENT *rit.*

Elle eſt donc bien amoureuſe, la petite?

RACHEL.

D'une pauvre femme qui mourroit de faim & de douleur, ſans le ſecours de ſon fils, & dont les remords vous pourſuivront ſans ceſſe.

LE SERGENT.

Bah, bah, nous nous embaraſſons bien de la pitié, nous autres. — Si vous étiez en pays ennemi donc, ce ſeroit bien pis. C'eſt-là qu'il n'y a point de quartier, de l'argent, ou ſes oreilles.

LE MAGISTER *en friſſonne.*

Hm, hm, hm. —

LE SERGENT.

Oh oui, de la pitié! On vous caſſe bras & jambes, comme rien. On ne voit que cela tous les jours.

LE MAGISTER *à part.*

Il faut qu'il ait fait quelque pacte avec le diable. Que Dieu ait pitié de nous tous!

LE SERGENT.

Vous n'aurez qu'à le demander à votre fils, quand il reviendra. Il n'a pas été meilleur qu'un autre, je vous jure. — Vous avez encore un petit quart-d'heure pour vous décider, après quoi de l'argent, ou Michel marchera. (*Il ſort.*)

SCENE XIV.

RODE, RACHEL, LE MAGISTER.

RODE *péſant l'argent d'un air triſte.*

COMME cet argent commence à péſer ſur mon cœur! Avez-vous entendu ce qu'il a dit, le miſérable? Avez-vous entendu ce qu'il diſoit de mon fils? (*Il regarde Rachel & le Magiſter avec inquiétude.*)

RACHEL.

C'est un mensonge, mon ami, le mensonge d'un méchant. Ce n'est pas là ce qui m'attriste, c'est Marguerite, qui va devenir malheureuse.

LE MAGISTER.

Oui, vraiment, Rode. La Mere a raison. Votre fils est un brave & honnête homme.

RODE.

Et s'il ne l'étoit pas, ô ciel! si j'avois remercié Dieu & mon fils d'un bien mal acquis, & si j'avois joui avec tant de plaisir de ce que d'autres auroient perdu en versant des larmes! — Quelle douleur d'en imaginer seulement la possibilité! Oh alors j'aimerois mieux arroser la terre de mes sueurs & de mon sang. — Je voudrois lui rendre jusqu'à la derniere obole. — Mais, non, non, reste-là. (*Il remet l'argent dans sa poche.*) —Un scélérat auroit commencé par mépriser son Pere. — Venez, mes enfans, venez, il faut pourtant les accompagner. Nous irons conduire Michel un bout de chemin. — Qu'est-ce que cela fait, qu'il soit parti pour huit ou quinze jours. Mon fils nous le fera bientôt rendre.

RACHEL.

Mais, Marguerite, mon ami; cette pauvre

Marguerite, comment pourrai-je la consoler?
(*Ils sortent.*)



SCENE XV.

LE MAGISTER *seul, en marchant derriere eux, arrête ses regards sur la bouteille, & revient sur ses pas.*

HUIT ou quinze jours? En ce cas, il reviendra bientôt, & je ne vois pas de néceſſité à l'accompagner. — Je crois que je ferai bien de le boire, de peur qu'il ne s'évente; & pendant ce temps-là, je veux voir un peu la fin de cette lettre, (*qu'il a toujours eue à la main*) je suis curieux de savoir..... (*Il se verse à boire, s'assied, & lit.*) — *Le six?* Eh mais: c'étoit hier. (*Il lit avec empressement.*) *Le 7!* (*Se levant précipitamment.*) Michel! Marguerite! les voilà tous hors d'embarras, (*il avale vîte son verre de vin, & court du côté par où ils sont tous sortis*) Pere-Rode, Mere Rachel, Pere Rode, Mere Rachel. (*Il leur fait signe de revenir.*) — Quelle joie ils auront tous les deux! Et moi donc, quelle joie je vais avoir en leur annonçant cette bonne nouvelle!

SCENE

SCENE XVI.

RODE, RACHEL, LE MAGISTER.

RODE.

ENCORE quelque chose de nouveau? — Mais vous avez l'air tout joyeux, M. le Magister?

LE MAGISTER.

Oui! Qu'est-ce que vous me donnerez si je vous fais rendre Michel, & aujourd'hui encore? — (*Frappant sur la lettre.*) C'est dit là, dans la lettre.

RODE.

Dans la lettre? dans la lettre de mon fils?

LE MAGISTER.

Certainement. Votre fils arrive aujourd'hui.

RODE.

Aujourd'hui? — Oh de grâce, M. le Magister, lisez-moi cela vîte.

LE MAGISTER.

Attendez, attendez. (*Il lit.*) « *Notre Régiment, mon Pere, a déja reçu l'ordre de retourner dans sa garnison, l'escadron que je commande passera tout près de notre Village, le six du mois prochain.* » — Voyez-vous, Rode, c'est comme qui diroit hier.

RODE.

Eſt-il poſſible, M. le Magiſter? Que me dites-vous là?

RACHEL.

Hier? & il n'eſt pas encore arrivé?

LE MAGISTER.

Ecoutez, écoutez. « *Au plus tard, mon Pere, nous paſſerions le ſept dans la matinée.* » — C'eſt aujourd'hui, par conſéquent. — « *Et comme alors je ne ſerai éloigné de notre Village que d'un quart de lieue, je laiſſerai mon eſcadron au Lieutenant, & j'irai vous voir; au moins je vous verrai, & je vous embraſſerai, vous & ma bonne Mere, de tout mon cœur.*

RODE *avec une grande vivacité.*

Oh quelle joie! quelle grande joie! Il vient donc! — Je veux aller au-devant de lui dans les champs. Je veux déja de loin lui tendre les bras; je veux lui crier, auſſi-tôt que je le verrai: O mon fils! ô mon cher fils!

RACHEL.

Reſte, reſte. (*Elle arrête Rode.*) Comment pourrois-je te ſuivre, foible comme je ſuis? — Veux-tu donc qu'il imagine que je l'aime moins que toi?

LE MAGISTER.

Oui, oui, Pere Rode, reſtez, reſtez. Donnez-moi ſeulement les douze écus, & hâtons-nous.

RODE.

Les douze écus? Pourquoi faire?

LE MAGISTER.

Pour amuſer le Sergent, ſous le prétexte d'un à compte des trente écus, & lorſqu'enſuite votre fils ſera arrivé.....

RODE.

Vous avez raiſon, tenez, les voilà les douze écus. Vîte, courez M. le Magiſter, voyez ce que vous pourrez obtenir, car, moi, je ne puis plus penſer qu'à mon fils.

(*Le Magiſter ſort, en courant.*)

SCENE XVII.

RODE, RACHEL.

RACHEL.

De grâce, ne t'en vas pas, mon ami, je t'en prie. Je ne ſaurois que faire de moi de joie & d'impatience. — Monte plutôt là, ſur cette hauteur, tu le découvriras de plus loin.

RODE.

Oui! c'eſt ce que je veux faire. Tout mon ſang s'eſt réchauffé.

RACHEL, *pendant que Rode monte ſur la hauteur.*

Ah mon Dieu, s'il eſt vrai enfin qu'il revienne, qu'il revienne, qu'il revienne pour la premiere fois, après tant d'années ſi longues! — Ah! comme le cœur me bat! J'ai eu bien de la joie quand tu es venu au monde, mais c'eſt encore une joie plus grande. (*Elle crie à Rode:*) Eh bien, mon ami? tu ne vois rien encore?

RODE *ſur la pointe des pieds & la main ſur les yeux.*

Pas encore, la Mere, le ſoleil m'éblouit.

RACHEL.

Oh pourvu que notre joie n'ait pas été vaine! (*Elle lui crie encore:*) Tu ne vois donc rien encore, mon ami?

RODE.

Ha! — là-bas! — ç'a brille! — Voilà qu'ils entrent, je crois, dans la plaine, les voilà qui viennent par la montagne, les chevaux & les hommes, les uns ſur les autres. — Ce ſont eux, la Mere, ce ſont eux!

RACHEL.

Et notre fils?

RODE.

Patience ſeulement, patience, il ne peut pas être bien loin à préſent. (*Rachel tâche auſſi de monter ſur la hauteur.*) Attends, attends. Qui eſt-ce donc qui vient de ce côté-ci? Au galop? & déja tout près du Village? (*Il jette ſon bonnet en l'air.*) La Mere! la Mere! voilà qu'il deſçend. C'eſt Frédéric.

RACHEL.

Ah, mon Dieu, qu'eſt-ce que j'éprouve en ce moment? Il faut que je coure au-devant de lui. (*Les bras étendus, elle ſort, en courant, & on les entend crier avec tranſport :*) Mon fils! Ma Mere!

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE *entrant dans le moment où Rode vient de deſcendre. Dans les bras l'un de l'autre.*

Bon vieillard, mon reſpectable Pere.

RODE.

Ah mon fils! (*l'embraſſant une ſeconde fois*) Encore une fois, mon fils. — C'eſt à préſent, mon fils, que je ſens enfin que mes bras n'ont déja plus

de force. Je ne faurois te preffer contre mon cœur comme je le voudrois; mais ces larmes te difent que tu as un Pere reconnoiffant.

RACHEL *mettant la main fur l'épaule de fon fils, & tenant de l'autre une des fiennes.*

Oh, pour cela, oui, mon fils, & auffi une Mere reconnoiffante.

LE CAPITAINE.

Que parlez-vous donc là, de reconnoiffance, ma Mere? Eft-ce vous ou moi? Qui de nous deux doit être reconnoiffant?

RODE.

Paix, mon cher fils, paix! Je le dirai à Dieu & à tout le monde, que tu m'as bien plus rendu, que je ne t'ai donné. — Tu es toute ma confolation, tout le bonheur de ma vieilleffe. C'eft toi qui me fais vivre, qui prolonges mes jours.

RACHEL.

Tu nous fais mille joies! des joies!....

LE CAPITAINE.

Et n'eft-ce pas là ma plus grande joie? Seroisje heureux, fi votre amour ne partageoit mon bonheur? Croyez-moi, mes bons parens, mon Pere, & vous ma Mere, jamais je n'ai ceffé de penfer à vous. Lorfqu'il m'eft arrivé quelque bon-

heur, j'ai toujours peu songé à ce qui pouvoit m'en revenir; je n'en ai jamais joui qu'en pensant au plaisir que vous en auriez. Et même en ce moment où je suis si heureux, comme votre tendresse est douce à mon cœur! Comme ces larmes que je vois dans vos yeux me ravissent! — (*leur prenant la main & les regardant l'un & l'autre avec la plus grande émotion*) Mon Pere, ma Mere! je ne puis me rassasier du plaisir de vous regarder... Mais ne pleurez donc pas, mes bons parens. Allons, remettez-vous. Cette premiere visite, vous savez bien, ne peut pas être longue; mais je reviendrai bientôt. — Dites-moi donc, que faites-vous? Comment vivez vous? Où est ma sœur, que je n'ai connue qu'au berceau? Faites-la moi voir.

RODE.

Oui, mon fils, je cours te la chercher, mon fils, j'y cours. (*Se retournant, après avoir fait quelques pas.*) Je suis si troublé! Il faut d'abord que je te dise.....

RACHEL.

Sans toi, mon cher fils, elle alloit peut-être devenir bien malheureuse; car tout à l'heure....

RODE.

Un Sergent vient de nous enlever son Prétendu, heureusement qu'il est encore dans le

Village. Il attend une ſomme de trente écus que je lui ai fait promettre, eſpérant que tu allois venir. Oh quelle joie de te voir, mon fils!

LE CAPITAINE.

Allez, mon Pere, allez, tâchez de l'amener ici, ſans lui dire que j'y ſois. N'en dites rien non plus à ma ſœur.

RODE.

Bon Dieu! comment pourrai-je m'en tenir! moi qui voudrois.... J'aimerois bien mieux crier à tout le monde: *IL EST ICI! IL EST ICI!*

(Il ſort.)



SCENE XIX.

RACHEL, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE. *Il regarde autour de lui, & prend enſuite la main de ſa Mere.*

QUE c'eſt beau ici! Ce n'eſt qu'en ce moment que je vois où je ſuis, je reconnois le lieu de ma naiſſance. — Voilà la cabane après laquelle j'ai tant ſoupiré! Voici la place où dans les belles ſoirées d'été nous venions nous aſſeoir ſur la pelouze avec nos voiſins; & là-bas, cette colline

que je choisissois toujours pour mes jeux. — O douces années de l'enfance ! Heureuses années ! — Par-tout où je porte mes regards, ma Mere, tout me rappelle des preuves de votre tendresse. — Mais qu'avez-vous donc, ma Mere ; vous ne me dites rien de votre joie ?

RACHEL.

Ma joie est trop grande, mon cher fils, elle ne peut sortir de mon cœur. J'aimerois mieux m'en aller & pleurer à mon aise. Et puis je pense aussi....

LE CAPITAINE *avec inquiétude.*

Qui vous afflige ? Que pensez-vous ?

RACHEL.

Que tu n'es plus notre égal à présent ; que tu es trop au-dessus de nous.

LE CAPITAINE.

Au-dessus de vous ? Oh chassez donc cette pensée ! N'êtes-vous pas ma Mere ? Suis-je pas votre fils ? Ne devez-vous pas m'être éternellement chere & respectable ? Ne suis-je pas bien sûr qu'il n'y a pas un cœur au monde auquel je sois aussi cher qu'au vôtre ? Et le mien ne sentira-t-il pas toujours pour vous, ce qu'il ne peut sentir pour personne ? (*Il la serre contre son sein,*

& l'embrasse.) Ah! croyez, ma Mere, que je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, aussi tendrement que je vous ai toujours aimée.

RACHEL.

Oui, je le crois, car je l'ai bien mérité. Que de longues nuits j'ai passées auprès de ton Pere toute baignée de larmes. Je craignois toujours de ne te plus revoir avant de mourir.



SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE.

MARGUERITE *courant à sa Mere, sans voir le Capitaine.*

QU'EST-CE qu'il y a donc, ma Mere, que mon Pere m'envoie ici si promptement? (*Appercevant le Capitaine; d'un air timide.*) Ah! un Officier!

LE CAPITAINE *bas à Rachel.*

Ma Mere! Est-ce elle? (*Sa Mere lui fait signe qu'oui; & il va pour l'embrasser.*) Quelle aimable fille!

MARGUERITE *se défendant.*

Fi donc, M. l'Officier!

RACHEL.

Comment, Marguerite, à ton frere?

LE CAPITAINE.

Avec quels grands yeux elle me regarde! — Oui, ton frere, Marguerite, & un frere que tu aimes bien, j'espere.

MARGUERITE *s'approchant de lui avec amitié.*

Ce seroit là mon frere Frédéric?

LE CAPITAINE *l'embrassant.*

L'aimable naïveté!

MARGUERITE *hors d'elle-même de joie, & courant à sa Mere.*

O ciel, ma Mere, nous n'avons donc plus rien à craindre à présent?

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, RODE, LE SERGENT, LE MAGISTER, MICHEL, CATHERINE & *quelques* PAYSANS.

RODE *montrant son fils.*

TENEZ, M. le Sergent, voici l'homme qui vous payera les trente écus.

LE SERGENT *interdit.*

Que vois-je ? Un Officier ? (*Il ôte respectueusement son chapeau. Marguerite court à Michel. Les Paysans se regardent les uns les autres, & ensuite regardent le Capitaine. Ils ont l'air de se donner à entendre que c'est le fils de Rode.*)

RODE.

Oui, c'est lui, mes enfans, c'est mon fils. Réjouissez-vous tous avec moi. Comment pourrois-je me réjoüir assez à moi seul ?

LE CAPITAINE *au Sergent.*

Vous usez ici de violence, mon ami ? Où est votre permission ?

LE SERGENT *la lui remet d'un air troublé.*

La voici, mon Capitaine.

LE CAPITAINE.

De quelle Compagnie êtes-vous ?

LE SERGENT.

Du Capitaine Blumentahl.

LE CAPITAINE, *aprés avoir regardé la permission.*

Et vous osez produire de pareils ordres ? Je

connois votre Capitaine, & je vous connois aussi, vous. Quel étoit votre projet? D'extorquer d'abord de l'argent de ces pauvres laboureurs, & de profiter ensuite du voisinage de la frontiere pour déserter?

LE SERGENT *d'un air suppliant.*

Mon Capitaine.....

LE CAPITAINE.

Taisez-vous, misérable. Vous avez toujours regardé l'état de Soldat comme un privilege, pour exercer vos brigandages. Lâche! Il est temps que vous en soyez puni. (*Aux Paysans.*) Approchez, mes amis, & qu'on le garde à vue, jusqu'à nouvel ordre. Qu'on arrête aussi ses camarades, & qu'on les conduise tous chez le Juge. (*Quelques Paysans entourent le Sergent, & l'emmenent.*)



SCENE XXII & derniere.

RODE, RACHEL, LE CAPITAINE, LE MAGISTER, CATHERINE, MARGUERITE, MICHEL & *quelques* PAYSANS.

LE CAPITAINE.

VIENS, Marguerite! Approchez Michel. Voici mon frere, voilà ma sœur, & je vous promets

de venir à vos noces. C'est moi qui en ferai les frais.

CATHERINE & MICHEL.

Ah, M. le Capitaine.

LES PAYSANS *s'approchant avec confiance.*

Ce brave Monsieur, il ne nous méprise pas. Soyez mille fois le bien-venu, M. le Capitaine. —Oui, nous avons toujours eu bien du plaisir quand nous avons oüi parler de vous. (*Le Capitaine leur donne la main à tous, & aussi au Magister, qui s'avance avec de grandes révérences.*)

RODE.

Tout ce que je vois de toi, mon fils, me réjouit. Mais encore plus ce que je t'ai entendu dire tout à l'heure; assûrément tu as toujours agi en brave & honnête homme?

LE CAPITAINE.

Toujours, mon Pere. Je le dois à vos leçons & aux conseils de ma Mere. Il n'y aura pas un lieu au monde où l'on ait droit de me maudire; mais j'espere qu'il y en a plusieurs où l'on bénira ma mémoire. (*Regardant à sa montre.*) Mon temps est déja écoulé, mon Pere: il faut que je rejoigne la marche.

RACHEL.

Comment, mon fils, déja partir ?

RODE.

Oh encore un inſtant. A peine t'avons-nous vu ſeulement !

LE CAPITAINE.

Il faut que je parte abſolument, mes chers parens. Soyez donc bien sûrs que mon cœur me retiendroit auprès de vous, ſi mon devoir, en ce moment, ne m'appelloit ailleurs. — Oſerois-je vous demander une grâce avant de partir ?

RODE & RACHEL.

Tout mon fils ! tout !

LE CAPITAINE.

Venez donc tous les deux demeurer avec moi. Diſpoſez de ma maiſon, comme vous avez toujours diſpoſé de mon cœur. Que tout ce que j'ai ſoit auſſi à vous.

RODE & RACHEL *avec inquiétude.*

Mon cher fils. —

LE CAPITAINE.

Seroit-ce un bonheur pour moi, ſi ce n'en étoit pas un pour vous ?

RODE.

Nous ſommes vieux, mon cher fils, & nous attendons la mort. Laiſſe-nous mourir ici où nous avons vécu. Laiſſe-nous mourir dans cette cabane, qui nous eſt ſi chere ! C'eſt dans cette cabane que tu es né : que tu nous y viennes voir ſouvent, c'eſt tout ce que nous te demandons.

LE CAPITAINE.

Oh sûrement, j'y viendrai sûrement.

RACHEL.

Et nous, mon cher fils, nous irons auſſi te voir, ce ſera pour nous autant de jours de fête ; & chaque fois, en allant & en revenant, pendant tout le chemin, nous remercierons Dieu de nous avoir donné un tel fils.

Fin du douzieme Volume.



TABLE
DES PIECES DE THÉATRE,
Traduites dans ce Recueil.

Actes & en Vers, par *Lessing*. *Philotas*, Tragédie en un Acte & en Prose, par le même.

Dans le huitieme vol. *Elfride*, Tragédie en trois Actes & en Prose, par M. Bertuch, *Walwais & Adélaïde*, Drame en cinq Actes & en Prose, par le Baron *de Dahlberg*. *Le Créancier*, Comédie en trois Actes & en Prose, par M. *Richter*.

Dans le neuvieme vol. *Gætz de Berliching*, ou *l'Homme à la main de fer*, Piece historique, en cinq Actes & en Prose, par M. *de Gæthe*, — *La mort d'Adam*, Tragédie en trois Actes & en Prose, par M. *Klopstock*.

Dans le dixieme vol. *Miss Sara Sampson*, Tragédie en cinq Actes & en Prose, par *Lessing*. Et *l'Attelage de Poste*, Comédie en trois Actes, par le Baron *d'Ærenhof*.

Dans le onzieme vol. *Otto de Wittelsbach*, Piece historique en cinq Actes & en Prose, par M. *Babo*. — *Les Six Plats*, Comédie en cinq Actes & en Prose, par M. *Grossmann*.

Dans le douzieme vol. *Les Voleurs*, Tragédie en cinq Actes & en Prose, par M. *Schiller*. — *Le bon Fils*, Comédie en un Acte & en Prose, par M. *Joachim Engel*.

Cet Ouvrage a été commencé par M. *Friedel*, le premier de Janvier 1782, & continué depuis le troisième volume par MM. *Friedel & de Bonneville*, Auteur de quelques Essais de Poésie, publiés dans les Almanachs des Muses, 82 & 83; *Le Bonheur champêtre*, *quelques Fragmens du Livre de Job*, *& une Prophétie contre Tyr*.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit ayant pour titre : *Nouveau Théatre Allemand*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, le 20 Novembre 1781. BLAIN DE SAINMORE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; Salut. Notre bien Amé le sieur FRIEDEL, Professeur de nos Pages en survivance, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public, un Ouvrage de sa composition, intitulé : *Nouveau Théatre Allemand*, s'il nous plaisoit lui accorder nos lettres de privilège à ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent privilége, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le retrocède à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du privilège que de la cession ; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles 4 & 5 de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Privilèges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des

exemplaires contrefaits, de 6000 liv. d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL: le tout à peine de nullité des présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire ~~jouir ledit Exposant & ses~~ hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires: car tel est notre plaisir. Donné à Paris le douzième jour de Décembre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-un, & de notre règne le huitième. Par le roi en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1794, fol. 614, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article 108 du Réglement de 1723. A Paris, le 24 Décembre 1781. *Signé* LE CLERC, Syndic.

